universität innsbruck
Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

Histoire documentaire de l'Arménie des âges du paganisme

(1410 av. -305 apr. J.-C.) ; précédée de questions ethnographiques, linguistiques et archéologiques et suivie de la mythologie ourarto-arménienne

Sandalgian, Joseph

Rome, 1917

Âges Moyens Historiques. Première Période

urn:nbn:at:at-ubi:2-10316

ÂGES MOYENS HISTORIQUES

PREMIÈRE PÉRIODE

Dynastie des Artaxiades

(189 av. J.-C. – env. 14 apr. J.-C.)

CHAPITRE I^er.

1. Artaxias I^er (189-env. 145 av. J.-C.).

I. Artaxias, lieutenant et général d'Antiochus III. — II. Artaxias I^er, roi indépendant. — III. Les dénominations Hây, Hâyk et Hâyastan. — IV. Fondation de la ville d'Artaxate. — V. Artaxias I^er signataire du traité de cinq rois de l'Asie-Mineure. — VI. Antiochus IV Épiphane (174-163 av. J.-C.) marche contre Artaxias. — VII. Règne de Mithrobouzane le Sophénien. — VIII. Artaxias envoie une armée au secours de Timarque, gouverneur de Médie. — IX. Invasion des Alains. — X. Le mariage de la reine Sathinik. — XI. Les Dracontogènes, Mèdes demeurants en Arménie. La famille des seigneurs Mouraṣans. — XII. Les désirs érotiques de la reine Sathinik. Massacre de la famille des Mouraṣans. — XIII. Une lettre de Magistros sur le roi Artaxias I^er. Mort d'Artaxias. — XIV. Le caractère d'Artaxias I^er.

I. Il est vrai que l'histoire ignore les princes qui, après le roi Ardoatès, avaient régné sur les contrées pour le moins du nord-est du vaste territoire arménien. Le silence gardé par les historiens se prolonge jusqu'à l'époque où Artaxias, un des généraux d'Antiochus III le Grand, devient lieutenant de ce monarque en Arménie. Ainsi, bien que nous ignorions complètement leurs noms aussi bien que leurs faits et gestes, nous pouvons toutefois dire que, au cours d'un intervalle de temps d'environ quatre-vingts ans (env. 280-200), un intervalle certes qui méritait d'avoir son historien, c'étaient des princes nationaux qui, tantôt en qualité de rois et tantôt comme « lieutenants » des monarques séleucides, gouvernaient les contrées susmentionnées. Les personnages qui gouvernaient la plus grande partie des nations en Asie, portaient de pareils titres. Parmi toutes les autres, la nation arménienne de cette époque semble avoir aspiré à être gou-

vernée par ses propres princes. Mithridate le Grand était dans le vrai lorsqu'il disait à ses soldats que « pas une des nations soumises à la domination macédonienne ne reçut volontiers l'autorité des étrangers; elles n'obéirent qu'aux rois nationaux. Énumérez tous les pays, la Cappadoce,... le Pont, et la Grande comme aussi la Petite Arménie; ni Alexandre,... ni un de ses successeurs ou de ceux qui vinrent après lui ne touchèrent à ces nations » [1]). Ainsi, nous pouvons dire avec assurance que, sous le règne d'Antiochus III le Grand et vers l'an 200 avant notre ère Artaxias, qui gouvernait les populations des régions situées sur la gauche de l'Araxe, était, à n'en pas douter, un prince arménien [2]) qui, suivant les données de l'histoire, était, au début de ses actions politiques, le lieutenant d'Antiochus III et un de ses généraux [3]). Comme prince national, il avait l'esprit et les tendances d'Aramis. La dynastie des Arsacides était récemment fondée en Parthyène, à l'époque où il passa sa jeunesse. Quel bel espoir pour un prince patriote et vaillant comme lui! N'était-il pas un militaire assez doué de courage pour pouvoir se tailler un royaume?

II. Un tel lieutenant d'Antiochus ne pouvait certes que guetter le moment propice pour réaliser lui-même et avec surêté son espoir. Aussi, lorsque Artaxias vit qu'Antiochus eut le dessous dans la bataille qu'il livra aux Romains près de Magnésie (5 octobre 190) et que les Romains lui « ordonnèrent de ne régner qu'à l'intérieur du mont Taurus » [4]), il résolut de mettre à profit cet état de choses. Sur le champ, lui-même et Zaria-

[1] Justin, XXXVIII, VII, 2. [2] Bien que l'appellation « Artaxias » (en arm. Artašès) ait été foncièrement perse, de même que celle de « Zariadrès » (en arm. Zaréh), nous ne devons pourtant pas considérer ces deux princes comme d'origine perse ni surtout le premier comme originaire de la famille des Arsacides. Comme sous la domination des Achéménides l'influence des Perses était fortement exercée sur les populations de l'Arménie, les dynastes de l'antique Ourarṭou et leurs descendants avaient certainement pris des noms en usage chez leurs dominateurs. [3] Strabon, XI, XIV, 5. — Moïse de Khorène fait des récits sur un premier Artaxias (II, 8, 11-12) et sur un second (II, 37-38, 43-51). Il y a là un dédoublement du premier de ces rois, ensuite une confusion partielle de ces deux princes, avec force fictions historiques, sans compter deux anachronismes concernant les époques des règnes desdits rois. [4] Tel est le témoignage de Cicéron, proche de l'époque, dans son *Discours pour P. Sestius*, LVIII, édit. Eberhard-Teubner, 1874. Voy. aussi son *Discours pour le roi Déjotare*, XIII, où il dit qu' « Antiochus... reçut ordre pour ne régner que jusqu'au mont Taurus ».

drès, le lieutenant d'Antiochus pour la Sophène, « s'attachèrent aux Romains, et, proclamant leur indépendance, prirent pour eux-mêmes le titre de rois »[1]). « Ils surent concerter leurs efforts »[2]), et « se partagèrent »[3]) l'Arménie. Artaxias enleva à la dynastie mède atropatienne « la Caspiane, la Phâunite et la Basoropède, aux Ibères tout ce qui est au pied du Paryadrès », de même que la Gogarène sur le haut Kour[4]). Il établit dans ces contrées son pouvoir, où Argistis Ier, Šaridouris II et Roušas Ier avaient jadis porté leurs armes victorieuses. La Caranite était au pouvoir des Chalybes et des Mosynèques ; Artaxias la leur enleva[5]). Strabon, en parlant des contrées occupées par Artaxias et Zariadrès, dit: « tous ces pays parlent la même langue »[6]).

On pourrait dire avec assurance qu'Artaxias avait occupé les pays susindiqués l'année 189 av. J.-C., qui suivit celle de la défaite d'Antiochus le Grand. Nous devons aussi remarquer ici que le jour où Artaxias Ier et Zariadrès étaient passés du côté des Romains, eux-mêmes et leurs pays se trouvaient en quelque sorte sous le protectorat de la république romaine.

III. On est autorisé à penser que, le roi patriote, après avoir secoué le joug de l'étranger, donna le nom de Hâyastan à l'ensemble des pays qu'il avait réunis sous son sceptre. Nous avons dit précédemment qu'entre l'appellation d' 'Uâina ou Huâina et la dénomination de Hâyastan il y avait des rapports stricts. Cette dernière dénomination, qui en idiome ourarṭique offre le sens de ' lieu-d' 'Uuas *ou* de Huas ', devait être celle du canton de Vayoš-Ṣor de la province des Siunik, consacré à 'Uas ou Huas, dieu des vents. De fortes raisons nous invitent à admettre qu'Artaxias était le dynaste de ce canton et que c'était avec les hommes tirés de ce canton, c'est-à-dire avec les soldats *adorateurs-du-dieu*-Huas (*Huâi*) qu'il avait fait cesser dans les pays nationaux la domination des Mèdes d'Atropatène, des Ibères, des Chalybes et des Mosynèques. En même temps il a dû imposer, comme dénominations nationales collectives, celles de son

[1] Strabon, XI, XIV, 15. [2] Strab., XI, XIV, 5. [3] Strab., XI, XIV, 15.
[4] Strab., XI, XIV, 5. [5] *Ibid.* [6] *Ibid.* Bien que Strabon n'indique pas d'une façon spéciale les pays qu'Artaxias et Zariadrès s'étaient partagés avec entente, nous avons cru devoir les préciser plutôt d'après l'ordre naturel des choses. Il va sans dire que, à l'exception des contrées situées à l'ouest de la Basoropède, le vaste pays des Siunik et la province (plus tard royale) d'Ararat se trouvaient dans le lot échu à Artaxias.

propre territoire cantonal à toutes les contrées et à tous les districts occupés par lui, de même que la dénomination de sa tribu ou de son petit peuple à toutes les populations récemment soumises à son autorité, qui habitaient les contrées et les districts susindiqués. L'appellation « Hâyastan », embrassant par son acception un grand nombre de territoires, n'a pu se produire qu'à une époque relativement récente. Nous avons dit qu'Artaxias Ier devait être originairement le dynaste, c'est-à-dire le chef de la maison seigneuriale du canton de Vâyoṣ-Ṣor. Qu'il nous soit permis ici de faire observer que, au IVe siècle de notre ère et suivant Faustus de Byzance (IV, 50), la famille du roi national était appelée « maison du roi des Hâyk ». Par ce titre les seigneurs féodaux, chefs de leurs propres familles, comprenaient tacitement le canton de Vâyoṣ-Ṣor, lieu d'origine de la puissance du roi Arsace III (350-369 apr. J.-C.), comme aussi la famille du primitif dynaste de ce canton et les héritiers et successeurs de ce même dynaste. L'historien susmentionné dit: « Salamout, le seigneur d'Anzitène, quitta le roi des Hâyk et s'en alla; le prince de la Grande-Sophène était avec lui »[1]; « En ce temps-là, le grand prince d'Arzanène... se révolta contre le roi des Hâyk...»[2]. Ces locutions et d'autres de même genre retracent d'abord une idée ou un objet particulier, qui nous fait remonter au berceau du royaume national, au district de Huâina; elles nous représentent, en second lieu, le roi Arsace III comme héritier et successeur d'Artaxias Ier, roitelet de Huâina. Cette pensée répond à l'origine, au développement et à l'état définitif d'un ordre de choses, qui ne peuvent être expliqués qu'en admettant que les dénominations de Hây, Hâyk et Hâyastan ne pouvaient provenir et se généraliser que du district de Huâina et du temps d'Artaxias Ier, dynaste de ce district même, qui avec ses soldats *Huâi* occupa maints cantons du vaste pays jusque-là appelé *Armenia*.

IV. Il était tout naturel que le nouveau et grand royaume ait dû avoir sa nouvelle capitale construite ou à construire, en proportion avec le nouvel ordre de choses. Aussi, « lorsque Artaxias, roi d'Arménie, se révolta contre Antiochus, il éleva une ville portant son nom »[3]. Suivant le récit que Plutarque (*Lu-*

[1] Faustus de Byz., IV, 50. [2] *Id.*, III, 9. [3] *Fragm.* IX tiré des ouvr. hist. de Diodore de Sicile, dans les *Fragm. hist. gr.*, 1878, t. II, p. x.

cullus, XXXI) en fait, la ville avait été construite en 187 avant l'ère chrétienne : « On dit que lorsque Antiochus fut défait par les Romains, Annibal se rendit auprès de l'arménien Artaxias et qu'il lui suggéra et apprit beaucoup de choses utiles; entre autres, ayant aperçu dans cette contrée un site bien disposé par la nature et très beau, qui restait inculte et abandonné, il y traça la forme d'une ville. Ensuite, il y conduisit Artaxias, lui montra ce qu'il avait fait et lui conseilla d'entreprendre la construction de la ville. Ce conseil plut au roi; il pria donc Annibal de se charger de la surveillance de l'entreprise. De cette façon une grande et très belle ville fut érigée qui fut appelée du nom du roi et fut proclamée capitale de l'Arménie ». Au siècle suivant, Lucullus faisant allusion à cette œuvre d'Artaxias et d'Annibal, appelait l'Artaxate « la Carthage de l'Arménie » [1]). Moïse de Khorène (II, 49), en parlant de son Artašès, dit qu'« il transporta à Artaxate toutes les splendeurs de la ville d'Érouand, que celui-ci y avait transférées d'Armâüir ou bien qu'il y avait lui-même créées; mais, comme résidence royale, *Artašès* y bâtit plutôt des édifices de sa propre initiative ». Nous lisons dans Strabon (XI, XIV, 6) qu'« Artaxate... est aussi nommée quelquefois Artaxiasate, parce qu'elle fut fondée par Annibal pour le roi Artaxias;... elle est située sur l'Araxe. Artaxate, grande et belle ville qui sert de résidence ordinaire aux rois d'Arménie, s'élève à l'entrée de la plaine Araxène. Elle y est bâtie dans une sorte de presqu'île formée par un coude de fleuve, qui baigne par conséquent ses murs de trois côtés, pendant que le quatrième côté, figurant l'isthme de la presqu'île, est fermé par un fossé et un mur ou retranchement. En outre, à peu de distance de la ville se trouvent les châteaux forts de Babyrsa et d'Olané, dont Tigrane et Artavasde avaient faits leurs trésors » [2]). La ville d'Artaxias était bâtie sur la rive gauche du cours supérieur de l'Araxe. Dans leurs chants, les troubadours de Colthène faisaient allusion à la fondation d'Artaxate [3]).

V. L'année 180 av. J.-C. est signalée par les guerres de cinq rois de l'Asie-Mineure. Cause originaire en était Pharnace Ier, roi de Pont, qui, conjointement avec Mithridate, roi de l'Arménie-

[1] Plutarque, *Lucullus*, XXXII. [2] Voy. aussi Strabon, XI, XIV, 3. De même Tacite, *Annales*, XIII, 39. Ét. de Byz., *s. v.* Ἀρτάξατα. [3] Moïse de Khor., I, 30. II, 49.

Mineure, avait pour but d'arracher des terres à la Cappadoce et à la Paphlagonie. Les rois, qui en étaient lésés dans leurs droits ou bien voyaient un péril dans l'entreprise des deux princes coalisés, par leurs propres armes et par la protection des Romains forcèrent Pharnace et Mithridate à renoncer à leurs desseins. L'un des rois signataires du traité de paix était Artaxias Ier, roi de l'Arménie-Majeure [1]). Ce prince, lors de sa révolte contre Antiochus le Grand, s'était attaché aux Romains. Il semble donc qu'à l'occasion du traité susmentionné les Romains, voulant exercer sur Artaxias sinon leur autorité, du moins leur influence, l'avaient invité à mettre sa signature au bas d'un traité qui apparemment ne le concernait en rien.

VI. Suivant quelques historiens, Antiochus IV Épiphane (174-163 av. J.-C.), roi de Syrie, « ayant marché avec une armée contre Artaxias, le fit prisonnier, et l'obligea à mettre en exécution ses ordres » [2]). Bien que ces paroles soient vagues, elles ne manquent pourtant pas de toute certitude historique. En effet, la révolte d'Artaxias contre l'autorité du roi de Syrie est assez clairement exposée dans les termes suivants du livre du prophète Daniel (XI, 44). Il y est dit au sujet du roi du Midi: « Des nouvelles de l'Orient et du Septentrion viendront le troubler, et il partira avec une grande fureur pour détruire et exterminer une foule de gens ». Ici l'Orient c'étaient le roi des Parthes et les populations de l'Éran, et le Septentrion ne pouvait signifier qu'Artaxias et l'Arménie. Il est donc assez clair que, en ce qui concerne « les nouvelles du Septentrion », elles annonçaient la rébellion d'Artaxias, ancien gouverneur de l'Arménie, rébellion qui n'était pas restée sans contraste ni effusion de sang de la part d'Antiochus IV Épiphane, dont il s'agit dans le passage plus haut mentionné. En tout état de choses, ni la personne ni même le royaume d'Artaxias n'essuyèrent de graves préjudices de la part du roi séleucide; tombé prisonnier, Artaxias remonta sur le trône d'Arménie qu'il s'était créé.

VII. Zariadrès, roi de Sophène, avait eu pour successeur son fils Mithrobouzane, qui eut avec son frère une guerre civile. Artaxias Ier secourut le frère de Mithrobouzane, et le rebelle

[1] Nous parlerons longuement de cette guerre dans le chapitre suivant, où nous reproduirons le traité tout entier. [2] *Fragm.* IX tiré des ouvr. hist. de Diod. de Sicile, dans les *Fragm. hist. gr.*, 1878, t. II, p. x. Appien, *Mithr.*, XLV, XLVI, LXVI, édit. Firmin-Didot, 1840.

remporta de la sorte une victoire sur le roi, son frère. Ce dernier se réfugia chez Ariarathe VI (163-130 av. J.-C.), roi de Cappadoce. Ariarathe marcha sans plus tarder avec une armée contre le rebelle victorieux et mit en fuite l'usurpateur. « Lorsque Ariarathe fit rentrer Mithrobouzane dans son royaume paternel [1]), Artaxias, roi d'Arménie, n'ayant point renoncé à son ancien désir, envoya des ambassadeurs chez Ariarathe et l'engagea à s'unir avec lui pour qu'il tuât Mithrobouzane et que lui-même ôtât la vie à son frère qui se trouvait auprès de lui, et qu'ensuite ils se partageraient la Sophène. Cependant, comme Ariarathe avait horreur d'une pareille perfidie, il fit de grands reproches aux ambassadeurs. En même temps il envoya une lettre à Artaxias en lui enjoignant de se garder de mettre en exécution une pareille scélératesse. Par cette action, la conduite d'Ariarathe rencontra bien plus d'éloges. Mithrobouzane, grâce à l'insigne fidélité et à la vertu de son protecteur, rentra dans la possession de son royaume paternel » [2]).

VIII. Sous le règne de Démétrius Ier Soter, roi de Syrie (162-150 av. J.-C.), la Médie était gouvernée par Timarque, un des satrapes dudit roi. Timarque songea à se révolter contre son maître. En compagnie d'Héraclius, son frère, « il se rendit à Rome et chargea Démétrius de nombreux crimes. Il persuada ainsi au sénat pour qu'on lui donnât un décret écrit dans la teneur suivante: ' le sénat autorisa Timarque de se faire roi de Médie '. Fort de ce décret, Timarque rassembla en Médie une armée considérable et fit alliance avec Artaxias, roi d'Arménie, contre Démétrius. Les populations voisines s'effrayèrent de la multitude des régiments de soldats; Timarque en réduisit aussi plusieurs sous son pouvoir et s'avança vers Zeugma [3]). A la fin il parvint à se faire roi » [4]). Il va sans dire que le recours de Timarque au sénat de Rome était inique, mais le décret de celui-ci était plus inique encore; car, en l'accordant à Timarque, le sénat romain avait pour unique but celui de diviser les nations et les royaumes d'Orient, afin d'exercer ensuite plus aisément sur eux sa propre domination. Il est clair qu'en accordant

[1] Ces mots démontrent clairement que Mithrobouzane était le fils de Zariadrès. [2] Diod. de Sicile, XXXI, 22. Polybe, XXXI, 15 (*a*). [3] Une ville construite par Alexandre le Grand sur la rive droite de l'Euphrate à l'extrême nord de la Syrie. [4] *Fragm.* XIII tiré des ouvr. hist. de Diod. de Sicile, dans les *Fragm. hist. gr.*, 1878, t. II, pp. IX-X.

son alliance à Timarque, Artaxias avait pour but de contribuer davantage à l'affaiblissement du pouvoir des Séleucides dans la Haute-Asie, en même temps que de se faire un puissant ami du nouveau roi de Médie.

IX. On ne saurait élever des doutes sur la valeur historique des chants épiques des bardes nationaux arméniens de Colthène. Les actions d'Artaxias, qui y sont mentionnées, y occupent une place considérable. Les Alains, en franchissant la chaîne des montagnes du Caucase, descendirent en Arménie. Artaxias les rejeta sur la rive gauche du Kour, arrêtant ainsi leurs incursions. Ses troupes avaient fait prisonnier le fils du roi des Alains. Ainsi, ce dernier demandait la paix à Artaxias. Lorsque celui-ci rejeta sa demande et ne consentit pas à rendre le fils à son père, la sœur du jeune prince, nommée Sathinik, s'avançant sur une terrasse près du fleuve et se servant de l'organe d'un interprète, éleva sa voix vers le camp d'Artaxias en disant: « je m'adresse à toi, ô vaillant Artaxias,... consens à rendre le jeune homme à moi, demoiselle des Alains *et* aux beaux yeux... ». Artaxias s'empressa d'aller près du fleuve et, à l'instar d'Hercule et de Samson, à la vue de la jeune fille, faiblit, s'adoucit et se décida à céder. Artaxias envoyait donc maintenant un ambassadeur vers le roi des Alains pour lui signifier qu'il consentait à faire la paix, mais qu'il lui demandait la main de Sathinik. Le roi des Alains demanda fièrement à l'ambassadeur: « Et comment le vaillant Artaxias pourra-t-il compenser la valeur de la noble vierge, demoiselle des Alains, en *me* donnant milliers des milliers et myriades des myriades? » [1]).

Les bardes de Colthène chantaient cet événement en termes suivants:

> Le vaillant roi Artašès monta sur son beau *cheval* noir,
> Et tirant le lacet de cuir rouge aux anneaux d'or,
> Franchit le fleuve comme un aigle au rapide vol;
> Et lançant le lacet de cuir rouge aux anneaux d'or,
> Le jeta autour des reins de la demoiselle des Alains;
> Et il fit beaucoup de mal aux reins de la délicate demoiselle
> En la menant rapidement dans son camp [2]).

[1] Les troubadours nationaux avaient dû chanter tous ces événements en détail; car, les vers qui suivent devaient avoir leur prologue. — Anciennement en Orient on achetait la fiancée; aussi le roi des Alains demandait pour la main de sa fille un prix multiplié à l'indéfini. [2] Moïse de Khorène, II, 50.

X. Le mariage de Sathinik avec Artaxias fut célébré d'une façon royalement splendide. En pareille matière, l'étiquette de la cour requérait que, à l'arrivée du roi *bridegroom* à l'appartement réservé aux hommes, il fît pleuvoir des monnaies sur les assistants, de même que la reine, de son côté, fît tomber des pluies de perles dans le *harem* sur les dames. Quel beau sujet pour les bardes de Colthène! Aussi, ces derniers chantaient en s'accompagnant sur leurs guitares:

Il tombait une pluie d'or abondante
Dans la célébration du mariage d'Artašès;
Des perles pleuvaient
Dans les épousailles de Sathinik [1]).

La reine Sathinik donna à son mari un fils qu'on nomma Artavasde et qui succéda à son père. Mais cette reine ne fit pas preuve d'une fidélité constante dans la première vertu de femme mariée.

XI. [2]) Lorsque Artaxias arracha à la dynastie atropatienne des pays arméniaques jusqu'à la partie méridionale de la Basoropède, il laissa habiter une partie des Mèdes « sur les flancs orientaux de la grande montagne [3]) jusqu'aux confins de la Colthène, c'est-à-dire les territoires de Tambat, d'Oskiołây, Dajgoynk̆ et d'autres territoires sur le bord du fleuve [4]), dont l'un est Vranćounik̆, jusqu'au front de la forteresse de Naḥćâuan, en même temps que les trois bourgades de Ḥram, de Ćoulây et les Ḥoša-

[1] *Ibid.* [2] Fidèle à notre devoir d'historien impartial, nous reproduisons ici deux récits concernant l'Arménie, qui n'en font certes qu'un à nos yeux. Au sujet de Mithridate I[er] (Arsace VI), roi des Parthes (env. 164–136 av. J.-C.), Justin (XLI, VI, 7) dit que, « en réduisant à sa puissance un grand nombre de peuples, il étendit l'empire des Parthes depuis le mont Caucase jusqu'à l'Euphrate ». D'un autre côté, nous lisons dans les *Acta Sanctorum, ad Sept. 30* (t. VIII, p. 320): « Les Parthes prospérèrent fortement et dominèrent sur le royaume des Perses, sur l'Arménie, sur les Indiens voisins de la Perse orientale et sur les très grossiers Massagètes ». (De plus, le parthe Mithridate I[er] semble être l' « Arsace le vaillant » de Moïse de Khorène (II, 2, 3), qui, suivant cet auteur, donna à l'Arménie comme roi son frère, le soi-disant Vałaršak). Quelle peut bien être la valeur de ces récits? Nous avouons qu'ils sont pour nous autant d'énigmes, auxquelles nous ne pouvons attacher une grande importance, d'autant plus qu'un témoignage d'une grande valeur de Strabon est en manifeste opposition avec les récits susmentionnés. Voy. vers la fin de l'art. III du chap. III qui suit dans cet ouvrage.

[3] C'est-à-dire Masis ou Ararat. [4] Araxe.

kouniḳ, de l'autre côté du fleuve aussi toute la plaine, à partir d'Ajdanakan jusqu'à ladite forteresse de Naḫǰâuan ». Ce sont les paroles de Moïse de Khorène (I, 30) que nous venons de citer. Cet historien connaît aussi (I, 30. II, 49) des Dracontogènes de la race d'Astyage, qui « occupent tout le pays situé au pied des Masiḳ [1]). Il attribue aussi à la famille seigneuriale mède des Mouraṣans « des villages au nord de l'Araxe » et la forteresse de Naḫčâuan (II, 51).

Comme nous avons déjà dit, l'histoire critique n'admet pas qu'un roi aryo-mède eût réellement et positivement porté le nom d'Astyage, une dénomination qui, en idiome ancien de l'Éran, offrait le sens de: ' Serpent qui mord ', par allusion à Ahriman, le principe mauvais et destructeur. D'un autre côté, il n'est point permis de considérer comme les prisonniers de Tigrane Ier les Mèdes qui demeuraient dans les régions attenantes au mont Ararat; car, à l'époque où régnait Tigrane Ier, le roi mède, faussement appelé Astyage, était déjà mort, comme nous l'avons vu plus haut. Les récits fabuleux ou erronés, débités par les Perses durant l'empire des Achéménides, avaient sans doute trouvé accès dans l'Arménie aussi, pour que les habitants de ce pays, pour désigner un mède, se fussent servis du terme *višap* ' Aji = *serpent, dragon* '. Et comme les princes atropatiens étaient d'origine médique, et grand nombre de Mèdes s'étaient établis jusqu'au delà de l'Araxe, ceux-ci, et surtout les princes royaux, étaient appelés par les Arméniens: *višapḳ* ' dragons ' et *višapazounḳ* [2]) ' dracontogènes '.

XII. Il est très probable que la famille seigneuriale des Mouraṣans possédait comme fief le canton de Naḫčâuan peu après le commencement de la domination atropatienne sur la rive gauche de l'Araxe, et que, ayant ensuite reconnu l'autorité d'Artaxias Ier, le chef de cette maison princière, Argâuan ou bien Argam, avait été nommé par ce roi « le second après le roi » avec le titre additionnel de: « seigneur Mouraṣan » ou bien « seigneur des Mèdes » [3]). Il semble qu'Argâuan, par ses qualités attrayantes, avait occupé une place dans le cœur de la reine, ce qui avait donné sujet aux troubadours de Colthène de chanter: « La reine Sathinik est prise d'un extrême désir *de recevoir* des

[1] Cette forme plurielle désigne le grand et le petit Ararat en même temps. [2] Voir Moïse de Khor., I, 30. II, 49, 61. [3] *Idem*, II, 8, 44, 47.

hanches d'Argâuan... » [1]). Il est impossible de savoir si c'était le prince mède qui le premier avait donné motif à une situation si répréhensible, qui n'était rien moins que déshonorante pour le roi et pour la maison royale, et, comme telle, elle pouvait bien aboutir à un désastre.

En effet, si d'un côté le prince royal Artavasde et les autres fils d'Artaxias voulaient venger l'honneur de leur maison royale, d'un autre côté ils n'auraient pu souffrir qu'un prince d'origine étrangère eût été honoré de la première dignité du royaume après celle du roi. Une occasion propice pour satisfaire leur vengeance ne pouvait ne pas se présenter. Mais d'abord Artavasde ayant recouru aux intrigues, persuada à Artaxias qu'Argâuan aspirait à son trône, et le roi dépouilla ce dernier de la dignité dont il l'avait honoré. Sur l'invitation d'Argâuan, le roi Artaxias s'était, un jour, rendu chez le prince mède pour un dîner. D'emblée, au moment où l'on s'y attendait le moins, les fils du roi se mirent à produire du trouble parmi les assistants. Ils se mirent aussi à tirer la barbe blanchie d'Argâuan. Celui-ci aussi bien que plusieurs membres de la famille des Mouraṣans y furent passés au fil de l'épée; leurs biens et propriétés furent saisis par Artavasde; mais le roi les fit rendre ensuite à la famille des victimes. En nous rapportant ces événements tragiques, Moïse de Khorène (I, 30) nous en garantit la vérité en y prémettant ces mots: « Ceci vous est aussi rapporté avec sincérité par les chants *ťouełïaṣ* que, comme je l'ai ouï dire, les habitants du canton de Colthène, riche en production de vin, conservèrent *jusqu'à nos jours* avec affection ». A cette occasion, l'historien de l'Arménie nous assure que « dans ces mêmes chants on parle d'Artašès et de ses fils; on y fait mention des descendants d'Astyage aussi d'une façon allégorique en les appelant dracontogènes; car le terme « Astyage » signifie, en notre langage, ' dragon ' [2]). On y dit aussi qu'Argâuan donna un dîner en l'honneur d'Artašès et qu'on lui avait tendu un piège dans la salle d'honneur des dragons... » [3]). Ainsi, Argâuan le mède avait payé de sa vie pour ses aspirations vraies ou fausses en entraînant dans sa ruine une partie des dracontogènes, ses parents.

[1] *Idem*, I, 30; voy. aussi II, 49. Le reste de ce chant ne se prête pas à nous donner une connaissance édifiante. [2] Plus exactement, ' dragon qui mord '. [3] Moïse de Khor., I, 30.

XIII. Si d'un côté les bardes de Colthène, en s'accompagnant sur leurs guitares, chantaient les exploits d'Artaxias, des récits sur sa vie comme sur sa mort circulaient, d'un autre côté, dans le commun du peuple. Magistros, un prince arménien du XI[e] siècle de notre ère, parlant dans une de ses lettres (XLVI[e]) d'un événement météorologique terrorisant, y dit, entr' autres choses, ces mots d'ailleurs assez obscurs: « Auquel le parthe [1]) Artašès aspirait, à ce brouillard de fumée tourbillonnante qui couvre d'obscurité les villages aussi bien que les villes. ' Puissé-je, disait-il, voir la fumée de la cheminée et la matinée de Nâuasard [2]), la course des biches et l'allure rapide des cerfs; que nous puissions sonner la trompette et battre le tambour '. On dit que ce fut au dernier moment de sa vie qu'il prononça ces mots, que nous avons découverts ayant cours dans le bas peuple ». Les bardes de Colthène chantaient qu' « à la mort d'Artašès il se fit un grand carnage » [3]), sans doute sur la tombe du héros national.

XIV. Au point de vue de la force d'esprit et de la vigueur de volonté, Artaxias était le digne pendant d'Aramis d'Ourarṭou. Dans ses patriotiques entreprises, il fut même plus heureux que le fondateur de la première dynastie de l'antique Arménie. Si Aramis, par son indomptable patriotisme, commença et effectua en partie l'œuvre de l'union politique des populations de son pays, dans une œuvre d'égal ordre Artaxias réussit certes plus que lui. Sans doute, une des raisons du succès d'Artaxias fut sa détermination de passer du côté des Romains qui, dans le but d'affaiblir l'immense force d'Antiochus le Grand, un souverain asiatique, soutenaient, par une politique calculée, les princes ses sujets dans leurs aspirations à l'*indépendance* et au trône. C'était un motif pour Artaxias de profiter d'une telle protection qui pouvait faire le bonheur de sa nation. Il s'inspira de la première loi des Romains: *salus patriae suprema lex esto.* Il va sans dire que, comme en tout, tous les droits en pareille matière devaient être respectés. Ainsi, Artaxias se montra animé de l'esprit de justice et de bonne camaraderie envers Zariadrès. Mais que dire de ses desseins politiques à l'égard des enfants de ce dernier, sinon que, par là, notre héros se manifestait,

[1] C'est une erreur; Artaxias n'était pas arsacide. [2] Le jour de l'an (le 11 août, style julien). [3] Moïse de Khor., II, 61.

dix-sept siècles auparavant, un parfait Machiavel asiatique, dont l'intention et la conduite ne sauraient trouver une justification devant le tribunal de la conscience publique? Comme soldat, il a su donner l'indépendance à sa patrie, et comme politicien, il ne pouvait faire certes mieux que de soutenir effectivement Timarque pour donner, au bout de tout, plus de solidité à son propre trône qui n'était pas tout à fait à l'abri des menaces des ses anciens maîtres. Il est étonnant de voir que, comme chef de famille, Artaxias ait fait preuve de manque d'une volonté forte et d'une conduite inexorable envers les membres de sa maison, tandis que, d'un autre côté, il se montrait ami et client des Romains, tout en donnant l'hospitalité à Annibal, leur ennemi mortel. Était-ce un défi voulu et calculé de sa part à l'adresse des Romains, dont l'esprit profondément utilitaire et si peu scrupuleux aurait été connu de bonne heure en Orient? Enfin, nous ne pouvons passer sous silence l'esprit grand, cultivé et civilisateur de ce monarque, par lequel il avait bâti la Carthage de l'Arménie qui, grande, belle et forte, devait avoir le sort de cette autre Carthage, l'objet et la victime de terreurs des Romains, mais qui devait se ressusciter de ses cendres sous le premier roi arsacide de l'Arménie avec le consentement d'un empereur romain.

Cependant, nous verrons que la dynastie fondée par Artaxias n'aura pas, contrairement à celle fondée par Aramis, un grand nombre de rois illustres. Le début en fut sans doute heureux; son milieu fut certes très brillant, mais de très courte durée; car elle eut son empire, qui ne fut qu'éphémère; mais les lustres de sa fin deviendront déplorables; car le doigt de César y sera.

— Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici une fiction des plus étonnantes de Moïse de Khorène concernant évidemment les derniers lustres du règne d'Artaxias Ier. L'historien d'Arménie (I, 9) crée deux rois arsacides, qu'il nomme Arsace et Valarsace, et, au sujet de l'Arménie, fait écrire au second à l'adresse du premier les lignes suivantes: « ... ici il n'y a point d'organisation connue, ni de culte déterminé; on ne saurait dire qui est l'homme le plus considérable du pays, et qui est le dernier; rien n'est réglé; tout y est pêle-mêle et à l'état sauvage ». Ici, tout commentaire est superflu.

CHAPITRE II.

Arménie-Mineure (env. 315-66 av. J.-C.).

I. Ses frontières et ses villes. — II. Les Ourartiens succèdent aux Mouski. — III. Des princes nationaux (env. 315-105 av. J.-C.) subjuguent la ville de Sinope et les pays des Tibarènes et des Chalybes. — IV. Zéilas, prince royal de Nicomédie. — V. *Mithridate* de l'Arménie-Mineure (env. 185-160 av. J.-C.). Le traité de paix des cinq rois de l'Asie-Mineure. — VI. *Sisis* de l'Arménie-Mineure (env. 160-130 av. J.-C.) et son fils *Antipater* (env. 130-105 av. J.-C.). — Le roi de Pont Mithridate VI Eupator, le Grand, (pour l'Arménie-Mineure env. 105-66 av. J.-C.).

I. L'Arménie-Mineure est un pays montueux et riche en cours d'eau, où sont situées les sources principalement de l'Halys et du Lycus pontique. Comme elle occupe une partie du bassin de l'Euphrate occidental, elle est, du côté oriental, arrosée aussi par les eaux de ce fleuve. Ses frontières sont: du côté d'orient, les confins occidentaux des cantons d'Akilisène, de Daranisse, de Mnṣour et de Ḥozna jusqu'au confluent des deux Euphrates; du côté du midi, le district de Mélitène; du côté d'occident, Coulopène et Camisène, deux districts de Pont; du côté du nord, les extrémités du Paryadrès. Ptolémée (V, VII, 1) décrit de la façon suivante les districts de l'Arménie-Mineure de son temps (IIe siècle apr. J.-C.): « La partie la plus septentrionale de l'Arménie-Mineure s'appelle Orbalissène; au-dessus de celle-ci, Étoulane; après celle-ci vient Érédice; au-dessus de celle-ci, Orsène, et après Orsène vient Orbisène ». Suivant le même géographe (*Ibid.* 2), « Les villes situées le long de l'Euphrate sont: Sinibra, Aziris, Ladane, Sismare, Zimare, Dascouse ». — (*Ibid.* 3) « Les villes situées dans l'intérieur du pays et sur les montagnes sont: Satala, Domane, Tapoure, Nicopolis [1]), Chorsabie, Charax, Dagône, Séléoberrhée, Caltiorisse, (4) Analibla, Pisingare (ou Pinsigare), Godase, Eudoexate [2]), Carape, Masore, Oromandos, Ispa, Phouphène, Arane, Phoupatène, Mardare, Varsape, Orsa (ou Orsara) ».

[1] Fondée par Pompée en 65 av. J.-C. [2] La ville de Tokat moderne ne doit pas être confondue avec cette ville aujourd'hui disparue.

II. Nous avons dit plus haut que, dans le pays de Mosoch, Mouski selon les inscriptions cunéiformes assyriennes et pays de Mousas suivant la *4e inscription historique* (*l. 15*) de Saridouris II, roi d'Ourarṭou, Minuas Ier s'était emparé du district d'un roi, fils-de Sada'lis, et de quelques villes y attenantes. La ville de Satala, mentionnée par Ptolémée, était, à n'en pas douter, la principale ville du roi fils-de Sada'lis; elle était, sans doute, fondée par ce Sada'lis même. Le pays, qui fut plus tard appelé Arménie-Mineure, n'était que la partie nord-est du pays de Mosoch. — En 713, Mita, roi de Mosoch, fut chassé de son royaume par Sargon, roi d'Assyrie. C'est très probablement vers les dernières années du règne de Sennachérib (705-682 av. J.-C.) que les Gimirrâi (Cimmériens) envahirent et dévastèrent le Mosoch, en contraignant de la sorte les habitants de s'enfuir à l'étranger. Ézéchiel, qui prophétisait de 595 jusqu'à 575, fait mention (XXXII, 26-27) de la destruction de Thoubal et de Mosoch, la dépeignant comme depuis longtemps accomplie. Mais tant que l'empire d'Assyrie restait debout, il n'y avait aucune probabilité que les sujets du roi d'Ourarṭou eussent osé aller occuper les contrées dépeuplées de Mosoch, pays garni de places fortes par Sargon contre cet Ourarṭou même. Aussi bien, ce dut être après la chute de l'empire assyrien (607 av. J.-C.) que des colonies des populations de la partie occidentale d'Ourarṭou allèrent s'établir graduellement dans la partie nord-est de ci-devant Mosoch qui, quelques siècles plus tard, devait prendre la dénomination d'« Arménie-Mineure ». L'origine des populations arméniennes du pays des Muski des temps jadis ne saurait être expliquée que de la manière que nous venons d'exposer. — Hâtons-nous de dire ici que l'Arménie-Majeure ne tira qu'un profit moral de cette progéniture. C'était certes un événement notable; il nous démontre la pléthore des habitants d'Ourarṭou dans les derniers siècles en même temps que leur savoir faire; mais ils ne firent jamais politiquement partie avec la mère-patrie.

Quant à l'époque de l'origine même de l'appellation de l'« Arménie-Mineure », aucun document ne nous vient en aide pour la déterminer exactement. Il est vrai que tout d'abord un passage de Quinte-Curce (IV, 12) nous renseigne que dans la bataille de Gâugaméla près d'Arbelles (331 av. J.-C.) il y avait « les Arméniens de l'Arménie-Mineure ». Cependant, cet histo-

rien écrivait au Ier siècle de notre ère, époque où ce pays était déjà connu sous ce nom. Aussi bien, il nous paraît évident que, comme ce pays ne pouvait être érigé en royaume arménien, gouverné par ses propres princes, qu'après la mort d'Eumène, le premier roi, qui avait pu se faire proclamer comme tel vers l'an 315, avait aussi dû décréter, à cette même époque, l'appellation d'« Arménie-Mineure » pour le territoire de son royaume.

III. L'histoire ignore quelle sorte de pouvoir exercèrent sur l'Arménie-Mineure Alexandre et ses successeurs, si jamais ils en exercèrent un. Au dire de Mithridate le Grand (*ap.* Just., XXXVIII, VII, 2), « ni Alexandre, ni un de ses successeurs ne touchèrent... à l'Arménie-Mineure ». Il paraît toutefois certain qu'après la mort d'Eumène (315 av. J.-C.) un royaume indépendant était créé dans ce pays; il s'étendit ensuite vers le nord-ouest jusqu'à Sinope, en Paphlagonie. En remontant au temps de Xénophon (voir *Anabase*, VI, I, 15, 17), nous trouvons que le port de Sinope s'appelait Harménê ou Arménê. Ptolémée (V, IV, 2) connaissait l'Arménê comme une ville maritime. Mais l'auteur des *Chrestomathies* de Strabon, tout en reproduisant le proverbe ci-après, tiré par lui de son principal, écrit que « le promontoire et le port Arménê sont situés près de Sinope, ceints d'une muraille et inhabités; ce qui a donné lieu à ce proverbe: 'Il n'avait rien à faire, il a fortifié Arménê' [1]). Cet auteur dit aussi que « la ville de Sinope est une colonie des Milésiens; autrefois elle était très puissante et eut des pays qui lui étaient soumis, mais ensuite elle fut réduite sous la domination des Arméniens »[2]). Au rapport de Strabon (XII, III, 28), « au-dessus des cantons de Pharnacie et de Trapézonte habitent les Tibarènes et les Chaldéens dont les pays s'étendent jusqu'à l'Arménie-Mineure. Ce dernier pays est passablement fertile, et, ainsi que la Sophène, a toujours eu ses princes (nationaux) et fut gouverné par eux. Ceux-ci s'allièrent souvent à l'Arménie proprement dite, mais ils agirent souvent aussi en dehors d'elle. Ces

[1] *Chrestomathiae ex Strab. Lib. XII*, n° 20, dans les *Geogr. gr. min.*, 1861, t. II, p. 601. Voy. Strabon, XII, III, 10, qui (*ibid.*, 11) place Arménê à une distance de 50 stades (kilom. 9.250) de Sinope. Voy. aussi P. Méla, I, XIX, 4, et Arrien, *Periplus Ponti Euxeni*, 21, dans les *Geogr. gr. min.*, 1855, t. Ier, p. 388, où Arménê figure comme un port. Il est difficile de conjecturer à quelle époque avant Xénophon et pourquoi ce promontoire et le port étaient appelés Arménê. [2] *Chrestomathiae*, comme ci-dessus, n° 21.

princes avaient en outre sous leur autorité les Chaldéens et les Tibarènes; ils se trouvaient disposer ainsi de tous les pays jusqu'à Trapézonte et à Pharnacie »[1]). Cependant, jusqu'à l'an 183 avant notre ère, il n'est fait aucune mention des noms de ces dynastes de l'Arménie-Mineure.

IV. Nicomède Ier, roi de Bithynie (278-250 av. J.-C.) avait, de son premier mariage, un fils appelé Zéilas. Comme il était l'objet des intrigues malignes d'Étazète, sa belle-mère, « Zéilas s'enfuit auprès du roi d'Arménie ». Les enfants d'Étazète étant encore en bas âge, à l'approche de la mort de Nicomède, leur père, ils avaient été institués par celui-ci héritiers de son royaume. Il est presque certain que l'aîné des princes royaux s'était réfugié chez le roi de l'Arménie-Mineure, dont il demandait maintenant l'aide et l'assistance pour monter au trône royal. Le roi les lui accorda et « Zéilas avec une armée... retourna à son royaume paternel ». Dans l'armée arménienne il y avait aussi des Galates Tolistoboges. Après maintes rencontres, les Bithyniens conclurent la paix avec Zéilas[2]). C'est ainsi que ce prince bithynien, dont une monnaie en bronze porte imprimé le nom comme Ziaelas, monta au trône royal de Bithynie (250-228).

V. Le premier parmi les rois de l'Arménie-Mineure dont nous connaissions les noms est Mithridate. Suivant le témoignage de Strabon plus haut mentionné, ce prince était sans doute d'origine arménienne. C'est dans l'année 183 qu'il se révèle à nous par ses actions. L'histoire garde le silence, de même que sur les noms, de même sur les actions particulières de ses prédécesseurs immédiats. Il est toutefois certain que, à partir de l'an 250 jusqu'à l'an 183, Ariobarzane Ier, Mithridate II et Pharnace Ier fondèrent le royaume de la Cappadoce Pontique, enlevèrent aux rois de l'Arménie-Mineure toutes les régions à partir d'Amisus[3]) jusqu'au pays des Mosynèques vers l'orient et menaçaient les rois voisins. D'un autre côté, durant le règne de Mithridate de l'Arménie-Mineure, la ville de Sinope et Arménê, son port, étaient sous le pouvoir des Paphlagoniens.

Dans le premier quart du IIe siècle avant notre ère régnaient en Asie-Mineure Eumène II à Pergame, Prusias II en Bithynie

[1] Voy. aussi *Chrestomathiae*, comme ci-dessus, n° 35, dans les *Geogr. gr. min.*, 1861, t. II, p. 603. [2] Memnon, *fragm.* XXII, édit. Jo. Conr. Orellii, Lipsiae, 1826, p. 33, et art. XXII dans les *Fragm. hist. gr.*, édit. Müller-Didot, 1883. vol. III, p. 537. [3] La ville de Samsoun de nos jours.

et Ariarathe IV en Cappadoce; la Galatie et la Paphlagonie aussi avaient leurs royaumes particuliers. Ces rois et royaumes se trouvaient sous le protectorat ou sous l'influence des Romains.

Pharnace Ier, roi de Pont, ne visait qu'à acquérir de nouveaux territoires, et Mithridate, roi de l'Arménie-Mineure, avait l'envie de s'emparer des territoires de ses voisins pour compenser la perte que son royaume avait subie sous ses prédécesseurs. Unis dans leur but, ces deux rois contractèrent une alliance. Pharnace tomba à l'improviste sur la ville de Sinope. Cette ville, comme ensuite celle de Tios, capitulèrent. Il ravagea une partie de la Paphlagonie et pilla le trésor de Morzia, roi de ce pays. Il avait aussi conclu avec les Galates une convention qui lui était favorable. Mithridate, de son côté, envahit soudain la Cappadoce et livrait des combats à Ariarathe IV. Pharnace aussi marcha sur ce pays, dont il occupa une partie et mit au pillage les trésors d'Ariarathe. Celui-ci et le roi de Pergame, forts de la protection des Romains, à la tête d'une nombreuse armée marchèrent subitement contre Pharnace et Mithridate. Mais il suffisait de la seule intervention morale des Romains pour que l'état de choses eût pris une autre tournure. Suivant Polybe (XXVI, fragm. VI), « Pharnace, effrayé d'une telle expédition soudaine et grave, était prêt à accepter toutes les conditions qu'on aurait à lui proposer. Dans ce but, il avait envoyé des ambassadeurs à Eumène et à Ariarathe. (2) Eumène et Ariarathe acceptèrent la proposition de la paix offerte par lui, et sans plus tarder ils envoyèrent de leur côté des ambassaderurs à Pharnace. Après que ce fait avait été souvent exécuté des deux côtés, le traité de paix fut conclu aux conditions suivantes: (3) ' Que la paix perpétuelle règne entre Eumène, Prusias, Ariarathe, Pharnace, et Mithridate: (4) En aucune façon Pharnace n'entrera en Galatie. Toutes les conventions, conclues précédemment par Pharnace avec les Galates, sont abolies. (5) Pharnace, tout en quittant la Paphlagonie, en sortira; il devra y rétablir les habitants qu'il en avait expulsés; en même temps, il rendra les armes, les machines et autres instruments de guerre qu'il en avait pris. (6) Il rendra à Ariarathe toutes les terres, les biens qui s'y trouvent, et les otages qu'il lui a pris. (7) En outre, il rendra la ville de Tios située sur le Pont' ... (8). Il y était aussi écrit: ' Pharnace devra remettre, sans rançon, tous

les prisonniers et les transfuges [1]). (9) En outre, sur les trésors et les monnaies qu'il a enlevés à Morzia et à Ariarathe, il payera neuf cents talents à ces rois. (10) Il payera aussi trois cents talents à Eumène en compensation des frais de guerre '. (11) Il y était encore écrit: ' Mithridate, le satrape d'Arménie, ayant fait la guerre contre Ariarathe contrairement à la convention qu'il avait faite avec Eumène, devra payer trois cents talents ' [2]). (12) Prenaient part á ce traité, parmi les princes d'Asie, Artaxias, qui régnait sur la majeure partie de l'Arménie, et Acousilocus... ». C'était dans l'année 179 av. J.-C. que ce traité était signé.

En ce qui regarde Mithridate de l'Arménie-Mineure, les pertes de ses prédécesseurs, au lieu d'être compensées par d'injustes annexions de terres, se compliquèrent par le payement d'une indemnité de guerre assez lourde.

VI. Il semble qu'à Mithridate avait succédé Sisis [3]) (env. 160-130 av. J.-C.). Son voisin, Mithridate V Evergète, roi de Pont (156-123 av. J.-C.), se donnant des mouvements à jets continus, avait réussi à mettre la main sur la grande Phrygie et étendait son royaume dans la direction du Caucase; de sorte que le royaume de Pont paraît, sous lui, avoir aussi embrassé pour le moins la partie occidentale de l'Arménie-Mineure avec la ville de Tébrice [4]).

Le fils et successeur de Sisis, Antipater (env. 130-105 av. J.-C.), était contemporain de Mithridate le Grand, en faveur duquel il renonça aux droits de sa royauté sur l'Arménie-Mineure, et sur les pays des Tibarènes et des Chalybes [5]). Ainsi, l'Arménie-Mineure, après avoir été gouvernée durant deux siècles par ses rois nationaux, passa pour toujours dans les mains des princes étrangers. Orose (V, x, 2. VI, II. 1) appelle Mithridate « roi de Pont et d'Arménie », ne comprenant sans doute, par ce dernier nom, que l'Arménie-Mineure.

VII. Mithridate VI Eupator (123-63 av. J.-C.), dit le Grand, ne pouvait certes faire le bonheur de ces pays par sa politique

[1] C'est-à-dire ceux qui étaient passés du côté de Pharnace. [2] Ici le talent étant d'argent et celui de la Grèce = fr. 5560.90 c., 300 tal. = fr. 1,668,270 = L. T. 73,403.88 piastres. [3] Strabon, XII, III, 28. [4] Th. Mommsen, *Hist. rom.*, livre IV, chap. Ier, *Cappadoce.* [5] Strabon, XII, III, 1, 28. Sextus Rufus, *Breviarium* etc., III. Eutrope, V, v, 1. VI, VIII, 3, édit. Rvehl-Teubner, 1897.

aussi remuante que hasardeuse. Il est même très probable que Mithridate avait commencé son règne par rendre impossible la royauté d'Antipater dans son propre pays, dont il s'empara ensuite au grand préjudice de la dignité nationale des populations arméniennes de ce prince et de la dignité personnelle du prince lui-même. Le roi de l'Arménie-Majeure ne pouvait certes ignorer cet état de choses; mais toute son attention devait alors être dirigée vers la Parthyène, dont les progrès de jour en jour croissants ne pouvaient qu'être menaçants pour l'Arménie-Majeure elle-même.

Sans plus tarder, Mithridate fit bâtir en Arménie-Mineure soixante-quinze châteaux-forts, dans lesquels il devait mettre la majeure partie de ses richesses. Les plus importants parmi ces châteaux étaient: Hydara, Basgaedariza et Sinoria, ce dernier terme signifiant ' limitrophe '; car, ce château était situé sur la frontière même de l'Arménie-Majeure [1]). Mithridate avait bien reconnu que la situation de l'Arménie-Mineure était très propice pour une guerre défensive; ce roi était à même de connaître de bonne heure quel profit il aurait pu tirer de la possession de ce pays. En effet, le philosophe Junior dit: « Suivant la renommée, l'Arménie-Mineure procure pour la guerre des cavaliers et des archers très utiles » [2]). C'étaient surtout ces archers qui par leur habileté et leur bravoure rendirent de grands services à Mithridate sur terre et sur mer. Ceci étant connu par Sylla, suivant le traité de Dardanos il prit de Mithridate 70 vaisseaux et 500 archers [3]). Pour la guerre de l'an 88, Arcathias, fils de Mithridate, tira de l'Arménie-Mineure 10,000 chevaux et autant de cavaliers [4]). Mithridate devait sa gloire et sa grandeur avant tout aux troupes natives de ce pays. Athénion, le partisan de Mithridate, pouvait se permettre, en y mettant de l'exagération sans doute, de dire à Athènes que « le roi Mithridate... tenait les rois d'Arménie et de Perse pour ses gardes du corps » [5]). Avec Mithridate et comme lui, les troupes de l'Arménie-Mineure étaient destinées à avoir une fin déplorable. Suivant Jornandès, « Pompée... en attaquant Mithridate dans une bataille de nuit en Arménie-Mineure, terrassa 42,000 (?!) Armé-

[1] Strabon, XII, III, 28. [2] *Totius orbis descriptio*, dans les *Geogr. gr. min.*, 1861, t. II, p. 522. [3] Plutarque, *Sylla*, XXIII. [4] Appien, *Mithr.*, XVII. [5] Posidonius d'Apamée, *fragm.* 41, dans les *Fragm. hist. gr.*, 1883, t. III, p. 268.

niens »[1]). « Par la défaite de Mithridate... l'Arménie-Mineure aussi, qui était sous sa domination, fut réduite par la force des armes sous la domination *des Romains* »[2]) (l'an 66 av. J.-C.).

CHAPITRE III.

2. ARTAVASDE Ier (env. 145-98 av. J.-C.).
3. TIRAN Ier (env. 98-95 av. J.-C.).

I. 2. La naissance et les mœurs d'Artavasde Ier. Les chants des bardes de Colthène à son sujet. — II. Tiran, héritier présomptif du trône royal. — III. Le parthe Mithridate II le Grand fait la guerre à Artavasde Ier et prend en otage Tigrane, le fils de Tiran, héritier présomptif. — IV. Légendes sur la mort d'Artavasde Ier. Fables au sujet de sa personne. — V. 3. Tiran Ier succède à Artavasde Ier.

I. Les chants des bardes de Colthène nous rapportent qu'Artavasde, premier de ce nom parmi les rois de l'Arménie-Majeure, succéda à son père Artašes Ier. On ne saurait certes élever des doutes sur la vérité historique de cet événement.

Suivant Moïse de Khorène (II, 61), on disait que la naissance d'Artavasde n'avait pas été sans quelque événement fâcheux, d'où on avait cru que les femmes de la seigneurie féodale des Mourašans l'avaient ensorcelé. « Les dits chanteurs expliquent dans le mythe ce fait en disant que ' les dracontogènes enlevèrent l'enfant Artavasde et lui substituèrent un démon ' » (*ibid.*). A cela l'historien de l'Arménie ajoute très raisonnablement ces mots: « Cette tradition [3]) me semble avoir eu sa justification par cela seul qu'*Artavasde* était de naissance insensé; tel il vécut, tel il mourut » (*ibid.*).

Insensé ou frappé de folie selon la tradition, ou bien d'un caractère très peu égal, il est tout à fait certain que, au cours

[1] Dans ce chiffre, des troupes d'autres nationalités avaient leur part; voy. Jornandès, *De regnorum et temporum successione*. Eutrope (VI, XII, 2) parle de 40,000 soldats. Plutarque et Appien ne donnent qu'un total de 10,000 soldats tués, ce qui est seul probable. [2] Sextus Rufus, *Breviarium* etc., III. [3] Ou « nouvelle » que Moïse de Khorène, auteur du VIIIe siècle, avait apprise du commun du peuple; et cette nouvelle, ou plutôt tradition, est classée parmi les véritables traditions nationales.

de sa jeunesse il se montra ami de grandioses entreprises, propre à bâtir une ville et à embellir un pays. En effet, les chanteurs de Colthène « disent aussi que, lors de la fondation d'Artaxate, Artavasde, n'y trouvant pas une place pour *y bâtir* un palais, s'en alla et fonda parmi les Mèdes *la ville de* Maracerte »[1]), qui était située dans la plaine de Šarourây, à l'est du mont Ararat.

Ce fait nous révèle aussi Artavasde comme un prince ambitieux, aussi présomptueux que peu respectueux envers Artaxias, son père. Il ne se fit pas faute de montrer ces qualités à la mort de son père, lorsqu'un grand nombre des amis et des sujets fidèles d'Artaxias se donnaient la mort sur le tombeau du grand roi. A ce sujet les bardes de Colthène chantaient: «Fâché, Artavasde dit à son père: 'en t'en allant, tu as emporté avec toi tous les pays; comment régnerais-je, moi, sur ces ruines?' C'est pourquoi Artašès l'ayant maudit, lui dit ainsi: 'Si tu montes à cheval pour chasser dans les parties supérieures du noble Masis, les Ǩaćk[2]) te saisiront *et* te mèneront dans les parties supérieures du noble Masis; là tu resteras, et tu ne verras point la lumière'» [3]).

II. Une tradition certaine, qui était parvenue jusqu'à l'époque de l'historien national (II, 61, 62), rapportait qu'Artavasde Ier n'avait pas laissé d'enfants. Suivant cet auteur (*ibid.*), le roi Artavasde institua héritier de la couronne son frère Tiran. De son côté, Appien (*Syr.* XLVIII), historien grec du IIe siècle de l'ère chrétienne, dit pour Tigrane II le Grand qu'il était fils de Tigrane. Comme Tigrane II était d'abord retenu chez les Parthes en qualité d'otage et ce fut en quittant cette condition qu'il monta au trône, il est probable que son père n'était pas mort du vivant d'Artavasde.

III. L'an 248 avant J.-C., en Parthyène dans l'Éran, Arsace Ier s'était proclamé roi des Parthes; en l'honneur de ce souverain, ses successeurs prenaient ce même nom. En fondant sa dynastie, Arsace Ier préparait pour l'Arménie de graves perturbations aussi bien que des rois tirés de sa propre famille. A partir de son successeur, Tiridate Ier (Arsace II), jusqu'à Mithridate II le

[1] M. de Khor., I, 31. — Mar- en langage arménien signifiant 'Mède', la dénomination Maracerte offre les sens de: (ville) 'bâtie parmi les Mèdes, par les —, pour les —'. [2] Des génies célestes, dont nous parlons dans la partie mythologique. [3] M. de Khor., II, 61.

Grand (Arsace IX, env. 124-89 av. J.-C.), la dynastie des Arsacides se distinguait par ses conquêtes. Mithridate II, se donnant le titre de roi des rois, visait à reconstituer l'empire de Cyrus Ier au profit des Arsacides. Les petits rois de la majeure partie de l'Éran reconnurent sa suzeraineté; il réduisit aussi à sa puissance la plus grande partie de la Mésopotamie. L'Arménie ne pouvait donc échapper au désir immodéré de ce monarque. Au rapport de Justin (XLII, II, 6), Mithridate II « enfin, entra en guerre avec Artavasde [1]), roi d'Arménie » [2]). Artavasde Ier reconnut la suzeraineté du roi des rois parthe; car, « Tigrane... fut donné en otage aux Parthes » [3]). Ainsi, l'Arménie était tombée sous l'hégémonie ou la dépendance des Parthes Arsacides. Ceci arrivait vers l'an 100 avant l'ère chrétienne. Mais jusqu'à cette époque, l'Arménie se trouvait, au moins nominalement, sous le protectorat des Romains. Il semble donc que ceux-ci se soucièrent peu du changement des rapports que le royaume d'Arménie devait avoir eus avec Rome, d'autant plus que l'hégémonie du roi des Parthes n'avait pas apporté un profond changement dans les institutions du royaume d'Arménie. Strabon, qui écrivait dans le second décennat du siècle de J.-C., dit (XVI, I, 19) qu'« Aujourd'hui les Mèdes et les Babyloniens se reconnaissent les tributaires des Parthes. Seuls les Arméniens n'ont pu être conquis. Les Parthes envahirent plusieurs fois leur territoire; mais ils ne réussirent jamais à s'en emparer d'une façon définitive. Il arriva même que Tigrane ait pris contre les Parthes une vigoureuse offensive ».

IV. Du temps de Moïse de Khorène [4]), une légende, concernant le roi Artavasde Ier, avait cours au sein des populations de l'Arménie, d'après laquelle ce monarque était condamné à subir l'effet de la malédiction de son père. Suivant cette légende, un jour Artavasde « ayant franchi le pont de la ville d'Artaxate, allait chasser au sanglier et à l'onagre du côté des sources du Gîn [5]). Tout à coup il fut frappé de folie et, allant de côté et d'autre sur son cheval, il tomba dans un grand abîme et, s'y étant engouffré, il disparut » [6]). On ajoutait à cette légende une fable parfaitement caractérisée. D'après Moïse de Khorène

[1] D'après l'original, Ortoadistus; variantes, Arthoadistus, Artoadistus. [2] Voy. de même Justin, XLII, IV, 1. [3] *Idem*, XXXVIII, III, 1. [4] Première moitié du VIIIe siècle apr. J.-C. [5] Une rivière inconnue, mais qui devait être à proximité de la ville d'Artaxate. [6] M. de Khor., II, 61.

(II, 61), les vieilles femmes disaient qu'« Artavasde, chargé de chaînes de fer, se trouve emprisonné dans une caverne; deux chiens rongent constamment ses chaînes; lui-même cherche à sortir *de la caverne* et à mettre fin au monde; mais par l'effet des coups de marteau des forgerons les chaînes se renforcent. — C'est pourquoi de nos jours aussi grand nombre de forgerons, s'inspirant de cette légende, les jours de dimanche tapent trois ou quatre fois *avec le marteau* sur l'enclume, afin que, disent-ils, les chaînes d'Artavasde se renforcent ». C'est à cette fable que visent les paroles suivantes d'Éznik (I, 25): « l'erreur des démons trompa les Arméniens païens, comme quoi les démons gardent chargé de chaînes un nommé Artavasde qui continue de vivre et qui sortira et réduira le monde à sa puissance ».

Légendes et fables écartées, le roi Artavasde Ier se présente à nous comme un personnage d'un caractère souvent extrêmement violent dès son enfance. Mais ce naturel ne l'empêcha point d'être un prince royal aimant à bâtir un grand palais et une ville et à venger l'honneur de sa famille mieux que le roi, son père, ne voulait faire. Artavasde, comme roi et gardien de son royaume, avait su sauver son pays d'être une province de l'empire de Mithridate II, roi des Parthes. S'il s'humilia à l'acte de reconnaître la suzeraineté de ce puissant monarque, la raison en est qu'il ne pouvait l'éviter. Tout porte à croire qu'Artavasde fut victime des inimitiés de quelques seigneurs féodaux qui, après l'avoir tué dans une partie de chasse, en firent le Biurasp-Astyage de l'Arménie [1]).

V. Suivant l'historien d'Arménie (II, 61, 62), Artavasde Ier eut pour successeur son frère Tiran Ier, appelé Tigrane par Appien. Cette succession paraît être certaine. Son règne ne fut troublé d'aucun événement extraordinaire et fut de courte durée (env. 98-95 av. J.-C.). S'il faut en croire Moïse de Khorène (II, 62), Tiran passa les années de son règne dans des parties de chasse et dans les divertissements de la cour. L'historien cite ces traits par ouï-dire; le reste ne saurait offrir de garanties sérieuses.

[1] Voir M. de Khor., vers la fin de son Ier livre.

CHAPITRE IV.

4. Tigrane II le Grand (95-env. 56 av. J.-C.).

I. Sa délivrance de la condition d'otage. — II. La ville où il fut couronné roi. Il réduit à sa puissance le royaume de Sophène. — III. La reine Cléopâtre. Première et seconde invasions de la Cappadoce (93 et 90 av. J.-C.). — IV. Il soumet à son autorité l'Assyrie, la Gordyène, l'Atropatène, l'Adiabène et l'Osroène. Expédition de la Grande-Médie. Tigrane s'attribue la suzeraineté des rois de la Parthyène. — V. Les Ibères et les Albaniens se soumettent à sa puissance. Il règne en Syrie (83 av. J.-C.). Il subjugue la Cilicie. Les Arabes scénites. — VI. Fondation de Tigranocerte. — VII. Autocratie. La famille royale. — VIII. Civilisation hellénique. — IX. Seconde expédition de Cilicie. Troisième expédition de Cappadoce (77 av. J.-C.). Défaite d'Antiochus de Commagène. — X. Tigrane s'empare de Ptolémaïs en Phénicie. Il reçoit les ambassadeurs des Juifs. — XI. Guerre avec les Romains (70 av. J.-C.). Les armées de Tigrane. — XII. L'invasion de Lucullus et la bataille de Tigranocerte (69 av. J.-C.). — XIII. Négociations avec les Parthes. Lucullus marche sur l'Artaxate (68 av. J.-C.). Reddition de Nisibe. — XIV. Tigrane envoie Mithridate au Pont. Quatrième expédition de Tigrane en Cappadoce (67 av. J.-C.). — XV. Pompée est nommé commandant en chef de l'armée romaine. Tigrane le Jeune se révolte contre son père. L'invasion des Parthes (66 av. J.-C.). La paix est conclue entre Tigrane et Pompée (66 av. J.-C.). L'emprisonnement de Tigrane le Jeune. La reine Cléopâtre s'en va chez Mithridate. — XVI. Les fêtes de triomphes de Lucullus et de Pompée. — XVII. Mort de Tigrane le Jeune. Mort de Tigrane le Grand (env. 56 av. J.-C.). Description de son caractère.

I. Celui qui est maintenant assis sur le trône d'Artaxias est de la descendance de ce roi [1]; il s'appelle Tigrane, II[e] de ce nom. Il était né vers l'an 140 av. J.-C. Sous le règne d'Artavasde, il remplit la fonction de satrape dans le canton de Cholobétène [2]. Comme son oncle, Artavasde I[er], l'avait donné en otage au roi des Parthes, à la mort de son père, Tiran I[er], il a dû entrer en négociation avec Mithridate II le Grand, auquel « il céda soixante-dix vallées [3] et, de la sorte, il a réussi à

[1] Strabon, XI, XIV, 15. — Voyez sur ce roi les récits de Moïse de Khorène (II, 14-21). [2] Probablement le canton de Colthène, sur la rive gauche de l'Araxe central. Voy. *Arriani Nicomedensis fragm. 4* (*ap. Steph. Byz.*) dans les *Fragm. hist. gr.*, 1883, t. III, p. 588. [3] Districts plus ou moins grands, situés probablement dans la Caspiane.

monter sur le trône royal » [1]). L'année de son avènement était 95 avant J.-C. [2]).

II. Le couronnement de Tigrane eut lieu là où il fonda ensuite la ville de Tigranocerte [3]). Ce lieu était très probablement la forteresse de Tigra, située apparemment sur la rive gauche de la branche orientale du Tigre et dans sa partie inférieure, une forteresse mentionnée par Darius Ier dans son inscription de Bisoutoun [4]).

Ayant pris possession du pouvoir royal lorsqu'il avait quarante-cinq ans, âge un peu plus que mûr, toute la pensée de Tigrane tendait à la réalisation de l'union nationale complète. Mais sa plus grande ambition fut toujours d'élever la puissance et la gloire de sa nation et de sa propre personne bien au delà de ce que tous ses prédécesseurs avaient réussi à atteindre. Cependant, pour y arriver, Tigrane en avait certainement trouvé les moyens matériels tout préparés, au moins en partie, par ses prédécesseurs. Et, d'abord, en commençant par la question de l'union nationale, il se décida à marcher sur le royaume de Sophène. Strabon, qui vécut en grande partie dans le siècle de Tigrane, parle de ce prince en termes suivants (XI, XIV, 15) : « Tigrane, descendant d'Artaxias, eut, en cette qualité, l'Arménie proprement dite, c'est-à-dire toute la partie du pays qui s'étend le long de la Médie, de l'Albanie et de l'Ibérie jusqu'à la Colchide et à la Cappadoce maritime. Dans le même temps, Artanès [5]) le Sophénien, descendant de Zariadrès, héritait de l'Arménie méridionale et plus spécialement de la partie du sud-ouest [6]) ; mais il fut bientôt détrôné et tué par Tigrane, qui demeura ainsi seul maître de tout le pays ».

Ainsi, la dynastie nationale Zariadrienne de la Sophène, après une durée d'environ un siècle, cessa d'exister.

III. En annexant la Sophène au reste des pays arméniens, Tigrane devenait le voisin d'Ariobarzane Ier (95-62 av. J.-C.), roi de Cappadoce, et de Mithridate, roi de Pont. Ce dernier,

[1] Strabon, XI, XIV, 15. Justin, XXXVIII, III, 1. [2] Lorsqu'en l'an 70 Appius Claudius alla comme ambassadeur de Lucullus auprès de Tigrane, celui-ci, selon le témoignage de Plutarque (*Lucullus*, XXI), était dans la 25e année de son règne. [3] Appien, *Mithr.*, LXVII. [4] Rédaction perse, II, 39, et rédaction médique, II, 29. [5] Chez Étienne de Byzance, Arsacès *s. v.* Σωφηνή. [6] Il est clair que la province, qui s'appelait Arzanène, était comprise sous le nom de Sophène.

voulant profiter de la puissance du roi d'Arménie, envoya Gordius, son ami et confident, en qualité d'ambassadeur auprès de Tigrane, dans le but de l'exciter à marcher contre Ariobarzane; pour cacher son intrigue, il donna en mariage à Tigrane sa fille Cléopâtre (94 av. J.-C.) [1]. Lorsque Tigrane entra en Cappadoce, Ariobarzane, sans faire acte de résistance, plia bagage et s'en alla à Rome. Ainsi, tandis que sur un ordre du sénat romain Mithridate avait quitté précédemment la Cappadoce, il s'en emparait de nouveau par l'action de Tigrane [2]). On était dans l'année 93 av. J.-C., et cette expédition fut la première que Tigrane fit en Cappadoce. Mais l'année suivante « Sylla fut envoyé du sénat en Cappadoce sous prétexte de ramener Ariobarzane dans son royaume. Toutefois, le but réel de cette expédition était de réprimer les entreprises ambitieuses de Mithridate... Sylla avait conduit peu de troupes avec lui; mais en se servant des troupes des alliés, qui le servirent avec zèle, il défit un grand nombre de Cappadociens et un plus grand nombre aussi d'Arméniens qui étaient venus à leur secours,... et il rétablit Ariobarzane dans son royaume » [3]). Les Parthes n'obtinrent rien de Sylla, arrivé déjà sur la rive droite de l'Euphrate, où il rencontra l'envoyé parthe qui, au nom de son souverain, se plaignit de la conduite de Tigrane au sujet d'un différend qui existait entre son souverain et le roi d'Arménie [4]). — Cependant, peu de temps après, Mithridate forma avec Tigrane une nouvelle alliance; « il abandonna à Tigrane les hommes et tout ce qui pouvait être emporté » [5]). Mithraas et Bagoas, certainement deux généraux arméniens, envahirent la Cappadoce. C'était l'année 90, et Ariobarzane Ier quittant la ville de Mazaca s'enfuit à Rome comme auparavant. Les deux généraux susnommés firent monter sur le trône de la Cappadoce un des fils de Mithridate [6]). C'était, de la part de Tigrane, la deuxième

[1] Justin, XXXVIII, III, 1–2. Memnon, *fragments* XXX et XLIII (2), où Tigrane est dit gendre de Mithridate; voy. particulièrement dans les *Fragm. hist. gr.*, 1883, t. III, pp. 541, 549 et 550. Velleius Paterculus, II, XXXVII, 2, édit. Halm-Teubner. Dans quelques exemplaires Tigrane figure comme beau-père de Mithridate, bien à tort cependant; voy. *Historiae Romanae scriptores latini*, Orléans, 1623, t. I, p. 576, E 2. [2] Justin, XXXVIII, III, 3. [3] Plutarque, *Sylla*, V. [4] Voir Th. Mommsen, *Hist. rom.*, livre IV, chap. VIII, *Les Romains et Mithridate.* [5] Justin, XXXVIII, III, 5. [6] Appien, *Mithr.*, IX. — Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, Paris, 1890, p. 115.

expédition qu'il avait entreprise contre ce pays. Toutefois Mithridate n'en profita pas; car, en 89 les Romains rétablirent en Cappadoce l'ancien ordre de choses.

IV. Tigrane pouvait maintenant se dire qu'il était en état non seulement de s'émanciper de l'hégémonie des rois de la Parthyène, mais bien de leur imposer sa propre autorité suprême. Mithridate II le Grand était mort laissant le trône à Mnaskire (89-76 av. J.-C.). Tigrane envahit les terres occupées en Arménie par les Parthes; «il leur reprit ce qu'il leur avait cédé et dévasta même leur territoire, principalement aux environs de Ninive et d'Arbelles. Il réduisit ensuite à sa puissance l'Atropatène et la Gordyène et, de proche en proche, tout le reste de la Mésopotamie » [1]). Le roi d'Atropatène, Mithridate, était le gendre de Tigrane, et « le roi de la Gordyène » se nommait Zarbiénus [2]). « Les Gordyéens s'étaient faite la réputation d'être des architectes, des ingénieurs militaires incomparables, réputation pour laquelle Tigrane les employa souvent en cette qualité » [3]). En annexant à l'Arménie la Gordyène et l'Atropatène, Tigrane avait réuni sous son sceptre tous les pays de l'antique Nâiri-Ourarṭou. En outre, il avait soumis à son pouvoir l'Adiabène [4]), un pays où était située la ville d'Arbelles; de même il avait réduit à sa domination la Mygdonie avec la ville de Nisibe, son chef-lieu, de même que l'Osroène. Tigrane, devenu maintenant un véritable conquérant, était en état d'envahir même l'Éran. Les armées arméniennes, sous la conduite de leur roi, pénétrèrent dans la Grande-Médie, où régnait probablement un roi-satrape nommé Darius. Elles s'avancèrent vers Ecbatane; à une distance de soixante stades [5]) de cette capitale se trouvait le palais royal; Tigrane le prit et le détruisit avec sa ville. Tigrane, l'ancien otage chez les Parthes, se donna la satisfaction d'infliger de fréquentes défaites aux armées de ses anciens geôliers, les Parthes [6]). A la suite de ces exploits, Tigrane prit le titre de *Roi des Rois* [7]) qui était propre

[1] Strabon, XI, XIV, 15. XVI, I, 19. [2] Plutarque, *Lucullus*, XXI. [3] Strabon, XVI, I, 24. [4] *Idem*, XVI, I, 19. [5] Kilom. 11.100 m. [6] Isidore de Charax, dans les *Geogr. gr. min.*, 1885, t. I, p. 250, n° 6. Eutrope, VI, VIII, 4. Fr. Spiegel, *Die altpersische Keilinschriften*, 2e édit., p. 68. *Idem*, *Erânische Alterthumskunde*, t. III, p. 89. Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, p. 311, note 6.

[7] Plutarque, *Lucullus*, XIV, XXI. Appien, *Mithr.*, XLVIII. Conf. Langlois, *Numismatique de l'Arménie*, Paris, 1859, p. 25 et suiv.

aux rois de la Parthyène et il le fit imprimer sur ses monnaies. Ainsi, Tigrane « humilia la puissance des Parthes plutôt que tous les autres rois »[1]) et « s'appropria leur suprématie »[2]). Les Parthes furent contraints d'abandonner la Mésopotamie à Tigrane et conclurent avec lui un traité d'alliance [3]). Ainsi l'Arménie, d'un coup soudain et hardi, avait acquis une grande force. « Ce redoublement de force... permit au nouveau roi, non seulement de se soustraire à la protection des Parthes et de reprendre les contrées qui leur avaient été abandonnées, mais de rétablir au profit de l'Arménie la suprématie de l'Asie, telle qu'elle était passée des Achéménides aux Séleucides, et de ceux-ci aux Arsacides »[4]).

V. Lorsque Tigrane parvint à ce degré de puissance, les Ibères et les Albaniens aussi reconnurent son autorité suprême [5]).

Cependant, la gloire de ce monarque et, par lui, celle de l'Arménie n'avaient pas atteint son apogée. Pour y arriver, il fallait que Tigrane eût monté sur le trône des rois Séleucides, auxquels l'Arménie et les princes arméniens étaient soumis dans le passé. Avant l'an 83, les rois aussi bien que le royaume de Syrie s'étaient épuisés dans des luttes engendrées par la haine des frères envers les frères, haines et luttes que les fils héritaient de leurs pères. Lassé à la fin, le peuple commença à chercher le secours d'un prince étranger. « Comme une partie du peuple songeait à faire appel à Mithridate, roi de Pont, et l'autre partie à Ptolémée d'Égypte, il arriva que Mithridate faisait la guerre aux Romains, et Ptolémée fut jugé d'avoir toujours témoigné de l'hostilité envers les Syriens. Ainsi, tous se prononcèrent d'un commun accord en faveur de Tigrane, roi d'Arménie, un roi qui jouissait de l'avantage de disposer de toutes les forces de sa nation, en même temps que de celui d'avoir en sa faveur l'alliance des Parthes et d'être parent de Mithridate. Ainsi, ayant été invité à prendre possession du royaume de la Syrie, il exerça son pouvoir pendant 18 ans par un règne très tranquille. Il n'eut pas besoin d'exciter les autres

[1] Plutarque, *Lucullus*, XXI. [2] Voir M. de Khor., II, 19. [3] Justin, XL, I, 3, *Tigranem... instructum... Parthica societate.* Voir aussi Appien, *Mithr.*, XLVIII. Plutarque, *Lucullus*, XIV. Eutrope, VI, VIII, 4. [4] Th. Mommsen, *Hist. rom.*, livre IV, chap. VIII, *Arménie.* [5] Plutarque, *Lucullus*, XXVI.

à une guerre, ni même, étant excité, il ne se trouva dans la nécessité de déclarer la guerre aux autres »[1]).

En 83, Tigrane ceignit la couronne des Séleucides dans la ville d'Antioche. Au cours de cette même année, il imposa son autorité sur la Syrie supérieure. Ainsi, pour nous servir de l'expression d'Appien (*Syr.* LXIX), « Tigrane chassa Antiochus-Eusèbe de son propre royaume ». L'un des derniers Séleucides demanda asile aux Romains en Asie-Mineure, et l'autre se réfugia en Cilicie. Mais en Syrie comme en Cilicie il y avait des régions, dont les populations restaient attachées à la dynastie déchue. Tigrane « soumit à son pouvoir les populations de la Syrie ciseuphratique jusqu'à l'Égypte. En même temps il occupa la Cilicie qui était soumise aux Séleucides. Magadate, au nom de son roi et avec une armée sous sa main, exerça pendant quatorze ans la préfecture sur toutes les nations »[2]). Cependant l'occupation de la Cilicie eut lieu un peu plus tard. Lucullus disait à ses soldats que « Tigrane, le roi des rois,... est maître de la Syrie et de la Palestine; il tue les successeurs de Séleucus et, de leurs palais, il mène en captivité les jeunes filles et les épouses »[3]). Point de doute que celles-ci ne fussent envoyées en Arménie pour tenir compagnie aux épouses de Tigrane. Cependant, Cléopâtre-Sélênê, fille de Ptolémée VII, roi d'Égypte, qui exerçait la tutelle des deux enfants qu'elle avait eus de son mariage avec Antiochus X, s'enferma dans la ville de Ptolémaïs en Phénicie. — L'empire de Tigrane avait donc maintenant pour limite, du côté du sud-ouest, la mer Mé-

[1] Tel est le témoignage de Justin, XL, I, 1–4. Voy. Strabon, XIV, V, 2, et Eutrope, VI, VIII, 1. Appien (*Syr.* LXX) donne 14 ans pour le règne de la Syrie. De graves raisons nous invitent à admettre la durée de 18 ans du règne de ce roi sur la Syrie, règne qui cessa en 65 av. J.-C., après que Tigrane eut conclu le traité de paix avec Pompée. Mais Justin (XL, II, 2) nous donne à entendre que, lors de la défaite de Tigrane par Lucullus, la Syrie avait été pratiquement enlevée au roi d'Arménie; ce qui aurait eu lieu l'an 69. [2] Appien, *Mithr.*, XLVIII. Plutarque, *Pompée*, XXVIII, où il parle de la ville de Soli en Cilicie, ville dépeuplée par Tigrane. Voy. aussi Dion Cassius, XXXVI, XXXII, 6. A Caïfa, dans la Galilée, il existe des restes de ruines d'un palais, consistant en deux grandes colonnes qui supportent des restes de mur s'allongeant d'une colonne à l'autre. L'emplacement de ces colonnes est appelé jusqu'à nos jours par les habitants de cette ville: *Meḫtat-el-Ermén*. Il est donc possible qu'il y ait eu là un palais de Magadate.

[3] Plutarque, *Lucullus*, XIV.

diterranée [1]). Mais nous devons dire ici que l'historien Josèphe, qui était proche de l'époque de Tigrane, ne rapporte point que celui-ci se fût emparé de la Palestine jusqu' aux confins de l'Égypte [2]). Toutefois, il paraît certain que l'influence morale de la puissance de Tigrane était grande dans ces deux contrées. — Des tribus des Arabes Scénites [3]), qui vivaient sous des tentes dans la Mésopotamie inférieure, furent envoyées en colonie par Tigrane dans les voisinages de l'Arménie; l'intention de Tigrane était de se servir d'eux dans les affaires concernant le trafic et le commerce [4]).

VI. En proportion de la brillante grandeur de l'empire de Tigrane, il lui fallait maintenant une capitale tout aussi grande et aussi brillante. Par rapport aux pays récemment acquis ou conquis, la ville d'Artaxate était au nord passablement éloignée. Tigrane jugea opportun de bâtir dans la partie méridionale de l'Arménie une nouvelle capitale, qui eût pu répondre aux exigences du nouvel état de choses, tout en portant son propre nom. Suivant Appien (*Mithr.*, LXVII), lorsque Tigrane monta sur le trône d'Arménie, « dans l'endroit où il ceignit la couronne du royaume d'Arménie, de son propre nom il appela la ville Tigranocerte, c'est-à-dire la ville de Tigrane ». Il est donc clair que cette ville était fondée sur le territoire de l'Arménie; car, dans la première année de son règne les limites de son territoire étaient, du côté méridional, la chaîne des montagnes du Masius et les limites septentrionales de la Gordyène et de l'Atropatène précédemment diminuée. Nous savons, d'un autre côté, que, au deuxième et au troisième quarts du premier siècle de l'ère chrétienne, la Mésopotamie véritable était au pouvoir des Parthes; les *Annales* (VI, 36, 37, 44. XII, 41, 42. XV, 17) de Tacite en font foi; cet historien, qui était presque contemporain des événements qu'il rapporte, relativement à l'an 53 apr. J.-C., appelle « l'Artaxate et la Tigranocerte villes de l'Arménie » (*ibid.*, XII, 50). De même, sous le règne de Néron, le royaume d'Arménie n'avait pas un pouce de terre au sud du Masius; toutefois, Corbulon marcha sur Tigranocerte comme sur une ville du royaume d'Arménie et s'en empara (*ibid.*, XIV, 23, 24). D'un autre côté, Appien, immédiatement avant ses pa-

[1] Appien, *Mithr.*, CV. [2] Voir Josèphe, *Antiquitates judaicae*, XIII, XVI, 4.
[3] Mot dérivant du gr. σκηνή 'tente'. [4] Plutarque, *Lucullus*, XXI.

roles plus haut mentionnées, dit (*ibid.*) que Tigrane « emmena en Arménie 300,000 personnes » du royaume de Cappadoce. En employant ici le nom propre d' « Arménie », l'auteur nous oblige, pour ainsi dire, à ne comprendre que le territoire foncièrement arménien. Il faut remarquer ici que tous les transportés de la Cappadoce ci-haut mentionnés furent établis par Tigrane dans sa nouvelle capitale et dans les environs de cette ville. Strabon, qui était plus proche de l'époque de Tigrane que les autres auteurs, nous indique l'emplacement de Tigranocerte par rapport aux régions supérieures de la Mésopotamie lorsqu'il dit (XI, XII, 4): « Le Taurus,... sous la dénomination particulière de 'Mont Masius',... domine d'un côté la ville de Nisibe et de l'autre celle de Tigranocerte... ». Puisque le Masius était situé entre ces deux villes, la ville de Tigrane devait être située au nord de Nisibe et dans le midi de l'Arménie et précisément dans le voisinage du versant septentrional du Masius [1]). Suivant Pline (VI, IX, 10) [2], « Tigranocerte *était située* sur un haut plateau ». En effet, les régions septentrionales à gauche du Masius, par rapport à celles du midi à droite dudit mont, d'où partait la véritable Mésopotamie, sont sans contredit fort élevées. Tigranocerte devait toutefois être située dans un endroit particulièrement élevé. Suivant Tacite (*Annales*, XV, 5), « la ville forte de Nisibe était distante de Tigranocerte de trente-septe mille pas ». Ces 37 milles romains équivalaient à 54 $^1/_2$ kilomètres. Ainsi, la ville de Tigrane devait être bâtie au nord du Masius, très près de cette chaîne de montagnes et dans une région touchant presque à l'extrémité orientale dudit mont. Si Ptolémée (V, XIII, 22) en plaçant Tigranocerte dans la Gordyène se trompait dans une certaine mesure, il nous donne toutefois à entendre par cette même indication que cette ville était située à l'extrémité orientale de l'Arzanène, qui touchait de ce côté aux limites nord-ouest de la Gordyène. Eutrope (VI, 8) [3], historien latin du IV^e^ siècle apr. J.-C., connaît Tigranocerte comme « une ville d'Arzanène ». Au rapport de Plutarque (*Lucullus*, XXIX), après la prise de Tigranocerte, Lucullus et son armée passèrent l'hiver dans la Gordyène, preuve évidente que cette ville était située

[1] Si une fois Strabon (XVI, I, 23) énumère Tigranocerte avec quelques villes de la véritable Mésopotamie, elle ne précise pas qu'elle fût une ville de cette même Mésopotamie. [2] Édit. Sillig–Perthes, Hambourg–Gotha.

[3] Édit. Rvehl–Teubner, 1897.

tout près de ce pays. Suivant Tacite (XV, 4), un fleuve d'une largeur imposante, nommé Nicéphore, coulait devant la ville. Ce fleuve devait être le Centrite de Xénophon (*Anabase*, IV, III, 1). Les auteurs nationaux, Faustus de Byzance (IV, 24) et Moïse de Khorène (III, 26, 28, etc.) font mention de Tigranocerte; le premier de ces deux historiens la place dans l'Arzanène et ne la confond pas avec le ville d'Amid comme le second. Si Strabon (XII, II, 9) donne à entendre que la ville de Tigrane était bâtie en Mésopotamie, l'Arzanène était la Mésopotamie des Arméniens; car elle était située entre l'Euphrate et le Tigre, bien qu'elle se prolongeât aussi tant soit peu au delà du Tigre [1]). Il est important de ne pas oublier que Ptolémée représente Tigranocerte comme une ville de la Gordyène. — De tout ce qui précède il résulte que, comme nous l'avons vu plus haut, la ville qui portait le nom de Tigrane II le Grand était très probablement fondée sur l'emplacement de la forteresse de Tigra, mentionnée par Darius Ier [2]). « La nouvelle ville de Tigrane, Tigranocerte, située dans la partie la plus méridionale de l'Arménie, non loin des frontières de la Mésopotamie, était une ville comme Ninive et Babylone, avec des murailles de cinquante brasses de hauteur, et des palais, jardins et parcs que le sultanisme ne manquait pas d'établir » [3]).

[1] Ici nous devons faire remarquer que, suivant Eustathe d'Épiphanie, la ville d'Amid aussi était située dans la Mésopotamie; voy. Évagrius, *Hist. eccl.*, III, 35, *fragm.* 6, dans les *Fragm. hist. gr.*, t. IV, p. 142, et dans cette même page le *fragm.* 7 reproduit de Malalas qui, en l'empruntant sans doute à Eustathe, qualifie la ville d'Amid de « capitale de la Mésopotamie ». Toujours est-il que cette dernière ville, depuis une ancienne époque de l'empire d'Assyrie, était située dans le pays de Nâiri, qui n'avait aucun rapport avec la Mésopotamie proprement dite.

[2] A l'encontre du rapport de Faustus de Byzance, la ville de Tigranocerte de Moïse de Khorène était Amid qui était distante de Nisibe de plus que cent milles romains. L'emplacement indiqué par Strabon (XI, XIV, 15) serait difficile à conjecturer. Parmi les savants européens, une partie place Tigranocerte dans une région ou dans une autre de la Mésopotamie supérieure proprement dite. Conf. St-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 96 et suiv. Ritter, t. X, pp. 93–95. Fr. Spiegel, *Erânische Alterthumskunde*, t. Ier, p. 174. Kiepert, *Monastb. der Berlin Akad.*, 1873, p. 164 et suiv. Mommsen et Kiepert, *Hermes*, 1874, t. IX, p. 164. E. Sachau. *Abh. der Berlin. Akad. phil. Klasse*, 1880, n° 2. [3] Th. Mommsen, *Hist. rom.*, livre V, chap. II, *La Cappadoce devient arménienne*; voy. aussi livre VIII, chap. IX, *Corbulon en Arménie*, où il est dit: « la seconde capitale Tigranocerte, au-dessus de Nisibe, dans la région du Tigris ».

Tigrane « avait entouré la ville de murailles hautes de cinquante brasses; dans les parties inférieures de ces murailles il y avait des écuries pour les chevaux. Dans les faubourgs il avait élevé le palais royal, autour duquel il y avait d'immenses parcs, de nombreux repaires pour le gibier et des bassins aux poissons. A proximité de cet endroit, il avait aussi bâti une forteresse solide »[1]). Lors de la prise de la ville par Lucullus, « la ville n'était pas encore entièrement bâtie. Tigrane avait ordonné une amende concernant les personnages notables qui y étaient appelés pour y résider, d'après laquelle tout ce qui n'y aurait pas été transporté devait être bien public »[2]). Ainsi, les grands de l'Arménie se virent obligés de se transporter à Tigranocerte. Au rapport de Strabon (XI, XIV, 15), Tigrane « y réunit les habitants des douze villes grecques dépeuplées par lui à cet effet ». « Dans cette même ville il y avait grand nombre de Grecs qu'on y avait transplantés en les y envoyant de la Cilicie. Ayant subi des préjudices comme les Grecs, il s'y trouvait aussi de nombreux barbares, Adiabéniens, Assyriens, Gordyéens et Cappadociens, dont Tigrane avait occupé les pays et qui les y emmena et les obligea de s'y établir »[3]). « Les habitants de Mazaca eurent... beaucoup à souffrir lors des incursions répétées de Tigrane en Cappadoce; ils se virent tous enlever à leurs foyers par le roi d'Arménie et transporter... pour former le principal noyau de la population de Tigranocerte »[4]). Ayant fait bâtir dans la ville un théâtre, Tigrane y avait fait venir des acteurs qui donnaient des représentations relatives à Bacchus[5]). Ils se servaient sans doute de la langue grecque. « La ville était remplie de biens et d'ornements précieux; car, le commun du peuple et les princes, pour faire plaisir au roi, avaient contribué à la grandeur et à l'organisation de la ville »[6]). C'est dans cette ville que « Tigrane faisait garder un grand nombre de ses biens précieux »[7]). Le grand roi fit « de Tigra-

[1] Appien, *Mithr.*, LXXXIV. Voy. Étienne de Byzance, *s. v.* Τιγρανόκερτα. [2] Appien, *ibid.* [3] Plutarque, *Lucullus*, XXVI. Dion Cass., XXXVII, II, 3. [4] Strabon, XII, II, 9. [5] Le théâtre n'était pas inauguré lorsque Lucullus prit la ville. Voy. Plutarque, *Lucullus*, XXIX. Ces acteurs s'appelaient « artistes de Dionysos » et, comme tels, étaient des artistes dramatiques, comédiens, musiciens et danseurs. [6] Plutarque, *Lucullus*, XXVI. [7] Memnon, *fragm.* LVI, dans les *Fragm. hist. gr.*, 1883, t. III, p. 555.

nocerte, une ville d'Arzanène, la plus noble du royaume d'Arménie »[1]).

VII. La ville et le palais de Nabuchodonosor Ier étaient donc renés avec leurs splendeurs sur le territoire de l'Arménie. « Tigrane, partout où il se montrait en public, y paraissait avec toute la pompe et la magnificence d'un successeur de Darius et de Xerxès »[2]). « Grand était le nombre des rois[3]) qui servaient Tigrane. Il en avait quatre auprès de sa personne comme suivants et gardes du corps; lorsqu'il allait à cheval, ceux-ci vêtus de tunique couraient à ses côtés; mais lorsqu'il recevait des personnes pour des affaires d'État, ils se tenaient autour de lui, les mains jointes; une attitude qui, pour marquer la servilité, paraissait être le mode le plus convenable, comme si, ayant renoncé à la liberté, ils avaient consacré leurs corps à leur seigneur et étaient plutôt prêts à subir qu'à agir »[4]). Il est donc évident que le système de gouvernement de Tigrane était celui d'un autocrate ou despote. Le système féodal continuait d'être en vigueur; mais les roitelets ou les seigneurs féodaux étaient les serviteurs de leur souverain autocrate. Malheur à celui qui donnait un signe de mécontentement ou de révolte! Justement pour cette raison « le roi de la Gordyène », Zarbiénus, sera puni d'une façon sévère.

Tigrane portait une tunique rayée blanc et pourpre et un manteau couleur entièrement pourpre; sa tête était coiffée de diadème et de couronne royale[5]). Comme la polygamie était une loi en Orient, à côté de la reine Cléopâtre il y avait des concubines dans le gynécée[6]), les unes plus chères au roi que les autres. Lorsque Tigrane prit Cléopâtre pour épouse, il était âgé d'environ quarante-sept ans. « De la fille de Mithridate il lui était né trois fils; deux de ceux-ci étaient tués par Tigrane lui-même; il tua l'un pendant une guerre lorsqu'il leva l'arme

[1] Eutrope, VI, IX, 1. *Tigranocertam, civitatem Arzanenae, nobilissimam regni Armeniaci*, suivant l'édit. Rvehl-Teubner, 1897; variante, *Tigran. civ. Armeniae nobiliss.* Voy. aussi Plutarque, *Lucullus*, XXV. Moïse de Khorène savait bien que Tigranocerte devait être située dans l'Arzanène; mais comme elle n'existait plus de son temps (VIIIe siècle), il affubla la ville d'Amid du nom de la célèbre ville. [2] Th. Mommsen, *Hist. rom.*, livre V, chap. II, *La Cappadoce devient arménienne.* [3] Ces soi-disant rois étaient, à n'en pas douter, les seigneurs féodaux arméniens et des vassaux étrangers. [4] Plutarque, *Lucullus*, XXI. [5] Dion Cassius, XXXVI, LII, 3, édit. Melber-Teubner.
[6] Memnon, *fragm.* LVI, comme ci-dessus.

contre son père; il tua l'autre au cours d'une partie de chasse, lorsque, son père étant tombé par terre, il l'abandonna à son sort, et, ayant ramassé la couronne de son père, il la posa sur sa propre tête. Son troisième fils, nommé Tigrane, ayant paru profondément attristé par la raison que son père était tombé à terre dans une partie de chasse, reçut de lui une couronne. Cependant, peu de temps après, celui-ci aussi se révolta » [1]). Sans doute, c'était le sang de Mithridate, cet irréductible ambitieux, qui poussait ces princes royaux à de pareilles scélératesses. Dans toute l'histoire arménienne on ne trouve que ces princes qui se soient mis en révolte contre leur père. Une autre reine donna à Tigrane le prince Artavasde qui succéda ensuite à son père. L'histoire nous fait connaître aussi le nom d'une troisième épouse de Tigrane; elle s'appelait Zôsimê [2]). Ce roi avait une fille qu'il avait donnée en mariage à Mithridate, roi de la Médie-Atropatène. Ainsi, ce prince de la dynastie atropatienne était « le gendre de Tigrane » [3]). Tigrane avait aussi un frère, nommé Gouras [4]).

VIII. Il est bien difficile de dire jusqu'à quel point, sous le règne d'Alexandre le Grand et sous la dynastie des Séleucides la langue et la civilisation grecques avaient trouvé accès auprès des populations de l'Arménie. Malgré ce défaut de connaissance, nous pouvons bien penser que les princes féodaux et la haute bourgeoisie n'avaient pu ne pas être initiés aux connaissances du langage hellénique à cause des rapports qu'ils devaient avoir avec les représentants de l'autorité suprême gréco-macédonienne. Mais à l'époque de Tigrane le Grand, nous voyons que ce monarque, en faisant transporter dans sa nouvelle capitale des populations entières grecques ou plutôt grécophones, avait donné la mesure de sa volonté sous le rapport de donner à son peuple une nouvelle direction au point de vue de civilisation et de culture intellectuelle, jusqu'alors inconnues sur le sol de l'Arménie. Lorsque nous voyons que les princes royaux avaient acquis des sciences et connaissances grecques, nous ne pouvons qu'en attribuer la paternité à leurs parents et en par-

[1] Appien, *Mithr.*, CIV. [2] Plutarque, *Pompée*, XLV. [3] Dion Cass., XIV, 2, édit. Melber-Teubner; d'après les autres, XVI, 2. [4] Plutarque, *Lucullus*, XXXII. Eusèbe (*Chroniques*, édit. A. Schoene, t. II, p. 135 *h*) et Eutrope (VI. IX. 1) savaient que Tigrane avait un frère quoiqu'ils ne mentionnent pas son nom.

ticulier à Tigrane lui-même. Il va sans dire que Cléopâtre, comme fille du philhellène Mithridate, avait contribué à l'accès des disciplines helléniques dans la cour de Tigrane. Nous ne pouvons penser un instant que le roi d'Arménie, invité à monter sur le trône des Séleucides, eût été privé de connaissances et d'éducation helléniques. Il devait donc avoir reçu, dès son enfance, pour le moins un certain degré d'instruction dans les belles-lettres grecques. Artavasde II, que Tigrane avait eu d'une autre épouse qui n'était pas Cléopâtre, avait écrit des ouvrages en langue hellénique. Au rapport de Plutarque (*Crassus*, XXXIII), « Artavasde avait composé des tragédies et avait écrit des discours et des histoires. Quelques-uns de ces ouvrages existent encore », disait ce même historien vers la fin du I^er^ siècle de notre ère [1]). Il est évident que si l'empire arménien fondé par Tigrane avait eu une durée assez longue, la culture intellectuelle de la nation arménienne, grâce aux sciences et aux connaissances helléniques introduites dans le pays, aurait pris des proportions autrement brillantes qu'elle ne pouvait certes avoir par les moyens datant d'une époque plus ancienne. Tigrane avait certainement eu auprès de lui, un certain espace de temps, l'écrivain grec Métrodore qui, étant né dans la ville de Scepsis en Troade, était connu par l'épithète tirée de la dénomination de cette ville. Il avait été d'abord ministre de Mithridate, roi de Pont. C'était sans doute lorsqu'il se trouvait dans la cour de Tigrane qu'il avait écrit son ouvrage qui était intitulé: *Les actions de Tigrane*, et dans lequel il avait écrit la vie et l'histoire du règne de ce monarque [2]). Ses récits descendaient peut-être jusqu'à l'an 70 avant J.-C., année de sa mort. Comme Tigrane avait été la cause, bien qu'involontaire, de sa mort, il lui fit des funérailles superbes [3]). Le rhéteur grec Amphicrate aussi mourut auprès de Tigrane [4]). Celui-ci était d'abord allé à Séleucie en face Ctésiphon, mais ensuite « il se rendit auprès de Cléopâtre, fille de Mithridate et épouse de Tigrane. Cependant, en peu de temps il s'attira l'accusation des autres; on lui défendit de communiquer avec les Grecs; c'est pourquoi il se laissa mourir de faim. Celui-ci aussi reçut, de la part de Cléo-

[1] Voy. aussi Appien, *De bello parth.*, III. Suidas, *s. v.* Ἀρταβάζης. [2] Voir *fragm.* 1 pour Métrodore (dans les *Fragm. hist. gr.*, 1883, t. III, p. 204) tiré de *Schol. Apoll. Rh.*, IV, 133. [3] Plutarque, *Lucullus*, XXII. Strabon, XIII, 1, 55. [4] Plutarque, *ibid.*

pâtre, une sépulture honorable près de Sapha, une petite localité dans le même pays » [1]).

IX. Cléopâtre Sélênê avait exhorté les habitants de la Syrie et de la Cilicie à s'opposer à l'autorité de Tigrane [2]). Avant qu'il ne l'eût prise et jetée en prison, Tigrane envahit la Cilicie maritime et ravagea la ville de Soli. Il paraît certain que, dans le but d'accroître la population de sa nouvelle capitale, Tigrane y avait fait émigrer tous les habitants de Soli [3]). Ayant maintenant réduit sous sa domination toute la Cilicie, Tigrane étendit sur cette contrée aussi le pouvoir du satrape Magadate [4]).

Dans le but d'augmenter le nombre des habitants de Tigranocerte, l'an 77 av. J.-C. Tigrane envahit la Cappadoce. « Ayant entouré le pays comme dans un filet, il en emmena en Arménie 300,000 hommes, et, pour faire des cultivations, il leur concéda, de même qu'aux autres, des champs dans l'endroit où il avait ceint la couronne de l'Arménie et avait, de son propre nom, appelé la ville ' Tigranocerte ' » [5]). C'était la troisième invasion que Tigrane faisait en Cappadoce, et il la fit sur la suggestion secrète de Mithridate, son beau-père. Mais il est évident que cette invasion ne pouvait trouver indifférents les Romains, qui exerçaient un protectorat spécial sur la Cappadoce. — Il paraît que ce fut à l'occasion de cette invasion que Tigrane ayant fait la guerre au roi de Commagène, le défit dans une bataille [6]), et, de la sorte, ce roi entra au nombre des vassaux du roi d'Arménie.

X. Telles étaient les conditions de l'empire de Tigrane qu'il fallait que toutes les contrées méridionales de l'Asie-Antérieure eussent été réduites sous sa domination. Ce fut probablement au cours de l'année 72 que Tigrane, toujours à la tête de ses armées, marcha sur la Phénicie et mit le siège devant la ville forte de Ptolémaïs, où la reine Cléopâtre Sélênê s'était enfermée [7]). La ville de Séleucie, près d'Antioche, s'était opposée à Tigrane et ne l'avait pas reçu dans ses murs [8]). La reine Alexandra (79-71 av. J.-C.) régnait à Jérusalem. « La nouvelle se répandit que Tigrane, roi d'Arménie, envahit la Syrie avec une

[1] Plutarque, *ibid.* [2] Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII, XVI, 4. [3] Dion Cass., XXXVI, XXXVII, 6. Plutarque, *Pompée*, XXVIII. Xiphilin, *Abrégé de Dion*, 36, 37, 5, édit. Dindorf-Teubner, 1865, p. 4. [4] Appien, *Mithr.*, XLVIII. [5] *Ibid.*, LXVII. Strabon. XII, II, 9. [6] Appien, *Mithr.*, CVI. [7] Josèphe, *De bello jud.*, I, V (IV). 3. [8] Eutrope, VI, XIV, 2.

armée de quinze myriades et va marcher sur la Judée. Naturellement, cette nouvelle fit peur à la reine comme aussi à la nation ; aussi, tandis que Tigrane assiégeait Ptolémaïs, elles lui envoyèrent, par des ambassadeurs, de nombreux et précieux présents. ... Les ambassadeurs se rendirent auprès de lui et le prièrent de prendre une décision bienveillante à l'égard de la reine et de la nation. Il eut pour eux des paroles d'éloge de ce que depuis longtemps ils manifestaient de la bienveillance envers lui, et il leur donna de bonnes espérances. Or, lorsque peu après Ptolémaïs fut prise, Tigrane reçut la nouvelle d'après laquelle, tandis que Lucullus était à la poursuite de Mithridate, il ne put le prendre, car il s'était enfui (en Arménie) : mais il ravageait l'Arménie et assiégeait les villes. En apprenant ces nouvelles, Tigrane retourna dans son pays » [1]). — Cependant, avec la prise de Ptolémaïs, la reine Cléopâtre Sélênê était faite prisonnière ; Tigrane l'envoya captive dans la forteresse de Séleucie, vis-à-vis la ville de Zeugma, à l'ouest de l'Osroène [2]). Le roi conquérant « occupa une partie de la Phénicie » [3]) et soumit à son pouvoir la Cœlésyrie [4]).

Aux conquêtes de vingt-cinq ans consécutifs va désormais succéder une série consécutive de malheurs.

XI. Nicomède III, roi de Bithynie, avait, par testament, légué son royaume à la République romaine. L'an 75, Mithridate avait occupé ce pays par une armée. Cette audacieuse conduite était un défi à l'adresse des Romains. Si Mithridate s'engageait dans une guerre avec ces derniers, Tigrane, tout occupé des affaires de la Syrie et de la Phénicie, ne pouvait prêter un secours efficace à son beau-père ; l'eût-il même prêté, qu'il n'eût pu tirer avantage des affaires de l'Asie-Mineure. Ainsi, lorsque le sénat romain envoya Lucius Lucullus avec une armée contre Mithridate, à partir de l'an 74 jusqu'à l'automne de l'an 71 le général romain remportait des victoires sur Mithridate. Pressé de dangers, « Mithridate demanda secours aux rois des Scythes et des Parthes et à son gendre, Tigrane l'Arménien. Tous les autres le lui refusèrent ; et bien que Tigrane tardât longtemps à lui répondre, toutefois forcé par les fréquentes et ennuyeuses instances

[1] Josèphe, *Antiq. jud.*, XIII, XVI, 4, et *De bello jud.*, I, V (IV), 3. [2] Strabon, XVI, II, 3. [3] Strabon, XIV, V, 2. Xiphilin, 37, 8, 1. Eutrope, VI, VIII, 1. [4] Xiphilin, *ibid.*

de la fille de Tigrane, il promit enfin de lui donner du secours »[1]). Tigrane tint sa promesse en lui envoyant une armée auxiliaire[2]); mais Mithridate fut obligé de quitter son royaume dans l'automne de l'an 71 et de chercher asile sur le territoire de l'Arménie. « Mithridate avait passé en Arménie un an et huit mois sans qu'il eût été reçu par son gendre »[3]). Il est évident que, en tenant une belle conduite, Tigrane s'inspirait d'une extrême prudence pour ne pas donner occasion aux Romains de lui déclarer la guerre. Cependant, « il ordonna que dans son territoire on lui donnât des soins dignes d'un roi »[4]).

Les conquêtes de Tigrane en Cappadoce, en Cicilie, en Syrie et en Phénicie devaient nécessairement alarmer la République romaine; les alliés et les protégés de celle-ci avaient subi de graves préjudices; la domination de Rome sur la partie orientale de la Méditerranée était presque compromise; autant de motifs pour provoquer tôt ou tard le corroux du sénat romain et une guerre pour ramener l'Arménie dans ses bornes primitives. Mais le sénat hésitait; il avait entendu dire que l'Arménie était un pays entièrement montagneux, où la guerre aurait été très difficile. Le sénat n'avait point autorisé Lucullus à faire la guerre au roi des rois. Mais Lucullus ne pensait qu'à prolonger la durée de son commandement de l'armée en Orient et à piller les villes de l'Arménie-Mineure, comme il faisait au Pont. Le désir de cueillir des lauriers dans les pays héréditaires du grand roi l'emporta donc sur toutes ses pensées; il voulut faire la guerre pour son propre compte. D'ailleurs l'Arménie-Majeure n'était-elle pas plus opulente et plus prometteuse de richesses que le Pont pour que Lucullus, cet heureux disciple de Sylla, n'eût point aspiré à mettre la main dessus? Un prétexte pour déclarer la guerre à Tigrane ne manquait pas au général romain. Aussi, il envoya en ambassade auprès de Tigrane son beau-frère Appius Claudius, un jeune homme, citoyen romain, pour demander au roi de lui livrer Mithridate.

Les guides d'Appius, qui étaient des sujets de Tigrane, le conduisirent par de longs chemins des régions septentrionales de

[1] Memnon, *fragm.* XLIII, 2. Florus, III, v, 21. [2] Appien, *Mithr.*, LXIX.
[3] Memnon, *fragm.* LV. Tite-Live, *Abrégé du livre XCVII*, édit. Weissenborn-Teubner, 1862. Appien, *Mithr.*, LXXXII. Plutarque, *Lucullus*, XXII. Eutrope, VI, VIII, IX. [4] Cicéron, *De Imperio Cn. Pompei ad Quirites oratio, VIII.* Le même, *Pro P. Sestio oratio, LVIII.*

l'Arménie en faisant des tours et des détours tantôt dans une région et tantôt dans une autre. Mais lorsqu'un Syrien lui révéla le fait, il renvoya « ces guides barbares » (?!) et en peu de jours, en franchissant l'Euphrate, il arriva à Antioche. Tigrane étant alors occupé à réduire en Phénicie quelques petites villes, ordonna qu'Appius l'attendît à Antioche. Le jeune romain, foulant aux pieds les lois sacrées d'ambassade et d'hospitalité, fut large de promesses avec un grand nombre de princes qui se trouvaient dans cette ville, en leur assurant le secours de Lucullus pour les délivrer de l'autorité de Tigrane, à qui ils obéissaient à contre-cœur. L'un de ces princes était « le roi de la Gordyène ». Lorsque Tigrane alla à Antioche et donna audience à Appius, celui-ci « dit clairement à Tigrane qu'il était venu pour emmener Mithridate... ou bien pour lui déclarer la guerre. Bien que, en écoutant ces paroles, Tigrane tâchât de garder son front serein et de paraître d'un visage souriant, toutefois ceux qui y étaient présents remarquèrent son trouble en face du franc-parler du jeune homme. C'était peut-être la première fois que dans les vingt-cinq ans *de son règne* il avait écouté un pareil langage plein de franchise; et réellement, il régnait depuis un tel nombre d'années... Il répondit donc à Appius qu'il ne livrerait pas Mithridate et que, si les Romains commençaient la guerre, il se défendrait. Et comme il était fâché contre Lucullus de ce qu'il l'appelait simplement ' roi ' et non ' roi des rois ', lui aussi, en lui écrivant une lettre de réponse, ne l'appela pas, non plus, *Imperator* »[1]).

La demande faite par Lucullus à Tigrane de lui livrer son parent, de même que l'insolente conduite de son ambassadeur étaient une injuste provocation aussi calculée que cyniquement pratiquée. On était en hiver des années 71-70, et Tigrane s'empressa de se rendre en Arménie. Cependant, pour prévenir l'explosion de nouveaux troubles en Syrie et dans les pays voisins, « il fit mettre à mort Cléopâtre Sélênê »[2]), emprisonnée dans la forteresse de Séleucie. Cette exécution, bien que regrettable et qui sera expiée par le fils même de Tigrane, était jugée nécessaire; la raison d'État l'exigeait, vu le caractère remuant de cette reine et ses anciennes relations politiques avec un grand

[1] Plutarque, *Lucullus*, XXI. Memnon, *fragm.* XLVI. Appien, *Mithr.*, LXXXIII. [2] Strabon, XVI, II, 3.

nombre de personnages marquants de la Syrie. Les rapports secrets de Zarbiénus avec Appius Claudius ne pouvaient rester longtemps cachés au roi. Aussi, lorsqu'il apprit que ce roitelet de la Gordyène « avait secrètement formé une alliance avec Lucullus, sur son ordre Zarbiénus, ses enfants et son épouse furent mis à mort. Les Romains n'étaient pas encore entrés en Arménie »[1]).

Lorsque Tigrane apprit que Lucullus se préparait à envahir l'Arménie, au printemps de l'année 69 il appela auprès de lui Mithridate qui le suppliait d'être admis en sa présence[2]). En vue de se concerter sur les moyens à prendre contre l'ennemi commun, les deux rois aux cheveux blanchis se réconcilièrent. Tigrane témoigna à son beau-père une grande bienveillance, bien qu'il n'ignorât pas que « Mithridate était un homme inique », comme il avait écrit lui-même dans la lettre qu'il avait adressée à Lucullus[3]). Ils ont élaboré et arrêté le plan de campagne qui allait s'ouvrir; ils commencèrent même de se mouvoir, hélas! trop tard. Tigrane semble avoir toujours espéré sur un sentiment de justice ou d'honnêteté de la part du général romain; c'était ne pas connaître le caractère foncièrement utilitaire de tout romain du haut ou du bas étage. Tigrane ordonna à Magadate d'amener de la Syrie son armée[4]). Dans le but de donner une couleur religieuse à la guerre qu'on allait entreprendre, on répandit le bruit que les Romains étaient venus pour piller tel temple très riche et très vénéré par les populations de l'Arménie[5]). Le plan de la campagne était d'attaquer l'ennemi par devant et par derrière; ainsi, Tigrane « ayant donné à Mithridate une armée de 10,000 soldats l'envoya au Pont »[6]). Lui-même, lorsqu'il marchait vers Tigranocerte pour la défendre, avait sous sa main une armée de 80,000 hommes[7]). Ainsi, les deux armées n'étaient composées que de 90,000 combattants[8]). Les ba-

[1] Plutarque, *Lucullus*, XXIX. [2] Memnon, *fragm.* LV. [3] *Idem*, *fragm.* XLVI. [4] Appien, *Mithr.*, XLIX. [5] Cicéron, *Oratio pro lege Manilia*, IX. Il est difficile de conjecturer l'identité de ce temple. [6] Memnon, *fragm.* LV. [7] *Idem*, *fragm.* LVII. [8] Suivant Plutarque (*Lucullus*, XXVI), le général romain avait écrit au sénat que dans la bataille de Tigranocerte il avait eu à combattre contre « 20,000 archers et frondeurs, 55,000 cavaliers dont 17,000 couverts d'une armure de fer et qui montaient des chevaux bardés de fer; 150,000 fantassins... et 35,000 sapeurs, pontonniers », etc., en tout 260,000 hommes, ce qui forme le triple du chiffre donné par Memnon. Lucullus

taillons étaient ceux des archers, des frondeurs, des lanciers, des cavaliers légèrement armés et des cavaliers cataphractes, c'est-à-dire couverts d'une armure de fer, montant des chevaux bardés de fer. En outre, il y avait dans l'armée des sapeurs et des pontonniers pris parmi les Gordyéens. « Avec toutes leurs forces s'unirent à Tigrane les Arméniens et les Gordyéens, les Mèdes (d'Atropatène) et les Adiabéniens amenés par leurs rois; vinrent aussi de la mer des Babyloniens grand nombre d'Arabes et de la mer Caspienne les Albaniens et les Ibères... en grand nombre... »[1]). Darius, roi de la Grande-Médie, Antiochus, roi de Commagène, et un prince arabe nommé Alchaudonius aussi étaient venus au secours de Tigrane[2]).

XII. On était au printemps de l'an 69 lorsque Lucullus franchit l'Euphrate, marcha à travers la Sophène se dirigeant vers la branche orientale du Tigre; car, d'abord « en marchant à pas rapides il franchit le Tigre »[3]), c'est-à-dire la branche occidentale de ce fleuve. Le premier messager qui annonça à Tigrane la marche en avant de Lucullus, eut la tête tranchée; tant l'annonce paraissait insultante et fausse! Le roi ne prêtait oreille qu'aux flatteries de ses adulateurs. Depuis lors, personne ne lui donna des nouvelles sur quelque événement. A la fin, ce fut le général Mithrobarzane qui osa, le premier, révéler à Tigrane le véritable état de choses. Le roi lui donna sur le champ 3000 cavaliers et un grand nombre de fantassins, et l'envoya

était certes libre de former un pareil chiffre. Appien (*Mithr.*, LXXXV) donne 250,000 fantassins et 50,000 cavaliers, chiffres plus fantaisistes encore. Eutrope (VI, IX, 1) attribue 7500 frondeurs et 100,000 archers et armés. Sextus Rufus (*Breviarium* etc., XV) connaît 7500 frondeurs et 120,000 archers. La fausseté et le défaut de ces chiffres sautent aux yeux. — Le nombre des soldats de Lucullus est donné par Plutarque (*Lucullus*, XXIV) comme 12,000 fantassins et moins de 3000 cavaliers = environ 15,000. Cet historien (*ibid.*, XXVII) donne à Muréna, qui assiégeait Tigranocerte, 6000 hommes, à Lucullus 10,000 fantassins, toute la cavalerie, environ 3000 hommes, frondeurs et archers 1000 hommes = 20,000 hommes environ. — Suivant Appien (*Mithr.*, LXXXIV), Lucullus avait deux légions d'élite = 12,000 fantassins, et 500 cavaliers = 12,500 hommes. — Eutrope (VI, IX, 1) lui donne 18,000 soldats. — Sextus Rufus (*Breviarium* etc., XV) 18,000 hommes. — Frontin (II, I, 14) 15,000 soldats. — Jornandès (*De success.* etc.) 18,000 hommes. [1] Plutarque, *Lucullus*, XXVI. Dion Cass., XXXVI, XIV, 2 (Melber). [2] Cicéron, *Oratio pro lege Manilia*, IX. Appien, *Mithr.*, CVI. Dion Cass., XXXVI, II, 5. [3] Plutarque, *Lucullus*, XXIV. C'était sans doute la partie supérieure de la branche occidentale du Tigre.

contre Lucullus [1]). De son côté, le général romain donna à Sextilius, son lieutenant, 1600 cavaliers et un peu plus de ce chiffre de fantassins et l'envoya contre Mithrobarzane en lui enjoignant d'attendre son arrivée lorsqu'il serait près de l'ennemi. Cependant le général arménien ne mit pas de retard à son action et poussa son corps d'armée sur les troupes de Sextilius. Celui-ci se vit obligé d'accepter la bataille. Mithrobarzane y tomba; un petit nombre de ses troupes parvinrent toutefois à se sauver [2]). La force psychique disciplinée et les mouvements réguliers et éclairés des troupes romaines avaient été, comme partout ailleurs, à même d'annuler le simple déploiement de courage des soldats arméniens. Nous en verrons d'autres exemples.

Ayant appris la défaite et la mort de son général, Tigrane quitta la ville de Tigranocerte et se retira dans le Taurus, c'est-à-dire dans la Tarônite, où de tous côtés il rassemblait facilement ses troupes. Mais Lucullus, dans le but de ne pas lui laisser le temps de se préparer, chargea Muréna de harceler et de disperser les troupes qui allaient rejoindre Tigrane [3]). Sur son ordre, Sextilius tomba sur un gros corps de troupes, composé d'Arabes, et en passa la majeure partie au fil de l'épée. Muréna s'était attaché aux trousses de Tigrane; et lorsque celui-ci faisait passer à ses troupes en longue file un défilé étroit et d'un niveau raboteux, Muréna les y atteignit. Tigrane ne put qu'abandonner tout son train et prit la fuite. Une grande partie de ses troupes y mordirent la poussière, et une plus grande partie aussi déposèrent les armes [4]). Cependant, l'armée de Tigrane n'était pas détruite [5]). Il envoya l'ordre à Mithridate de retourner avec le corps d'armée qu'il avait reçu de lui et de rejoindre le gros de son armée [6]). Tigrane n'ignorait pas que son beau-père était « un homme inique »; celui-ci montra par sa conduite qu'il l'était en réalité; car, ayant reçu l'ordre et connaissant le malheureux début de la campagne, ne fit que se donner

[1] *Ibid.*, XXV. Appien, *Mithr.*, LXXXIV. [2] Plutarque, *Lucullus*, XXV. Appien (*Mithr.*, LXXXIV) dit que « Lucullus mit Mithrobarzane en fuite ». Plutarque le contredit. Faut-il y voir un effet de malveillance que Plutarque témoigne toujours pour tout ce qui concerne Tigrane et les affaires de celui-ci? [3] Plutarque, *ibid.* [4] *Ibid.* [5] Les troupes des peuples énumérés dans l'article XXVI de Plutarque devaient déjà être auprès de Tigrane ou sur le point de l'être; car, c'est avec ces troupes que, après sa première défaite, il donna la bataille devant Tigranocerte. [6] Memnon, *fragm.* LVI.

des mouvements lents et manqua de se trouver présent avec son corps d'armée à la bataille principale. C'étaient sans doute l'envie et la malveillance et même une spéculation sur un avenir prochain qui le poussaient à tenir pareille conduite injustifiable. N'espérait-il pas à pêcher dans l'eau trouble en spéculant surtout sur l'avènement de son petit-fils, Tigrane le Jeune ?

Tigrane s'était remis du soin de défendre sa nouvelle capitale sur Manchéos, un de ses généraux arméniens; lui-même organisait son armée tout en comblant les vides produits en elle. Ce fut dans ces circonstances qu'une partie de l'armée de Lucullus, sous les ordres de son lieutenant Sextilius, parut devant Tigranocerte. « Sextilius ayant fait fuir Manchéos dans Tigranocerte, peu après pilla le palais royal situé hors les murs; devant la ville et la forteresse, il ouvrit des tranchées et éleva des remparts, monta des machines et, en creusant des galeries, travailla les murs » [1]). Lucullus était alors arrivé devant la ville avec le reste de son armée. Tigrane, voyant l'imminence du péril de perdre ses épouses et ses trésors, pour les sauver envoya un corps d'armée d'environ 6000 soldats. Ces braves, se servant de leurs armes, pénétrèrent de nuit dans la ville, et le lendemain, en se frayant un passage à travers les rangs des troupes romaines et thraces, mirent en sûreté et les princesses et les trésors [2]).

Encouragé d'un pareil succès, Tigrane, à la tête de l'armée qui était sous sa main, marcha pour sauver sa ville royale. Mithridate écrivait à Tigrane en lui recommandant de ne pas se battre avec les Romains en rase campagne; la même chose lui était répétée par Taxile, un des généraux de Mithridate, que celui-ci avait envoyé auprès de Tigrane. Leur avis était que, se servant de cavalerie, il fallait empêcher les Romains de se procurer des vivres [3]). Mais Tigrane ne pensait qu'à sauver la ville de sa création. La garnison de cette ville la défendait vaillamment contre l'ennemi; sur les assaillants « elle lançait des flèches, et du naphte enflammé sur les machines, de sorte qu'elle leur fit beaucoup de mal; cette substance est bitumineuse; elle s'enflamme de telle façon que, à tous ceux

[1] Appien, *Mithr.*, LXXXIV. [2] *Ibid.*, LXXXV. Memnon, *fragm.* LVI.
[3] Plutarque, *Lucullus*, XXVI.

qu'elle s'attache, elle le brûle entièrement et elle ne s'éteint point par un liquide » [1]).

Lorsque Lucullus apprit l'approche de l'armée de Tigrane, il résolut de maintenir le siège de la ville [2]) et de livrer bataille à Tigrane. Ayant donc laissé Muréna avec 6000 hommes devant Tigranocerte, il prit avec lui 11,000 fantassins et environ 3000 cavaliers et marcha contre Tigrane [3]). C'était probablement le fleuve Centrite (= Nicéphore) qui séparait maintenant les deux armées. L'armée de Tigrane se trouvait du côté d'orient et sur une colline, dont le sommet étant uni, les cavaliers cataphractes l'avaient occupé. Le fleuve formait un coude vers l'occident, où il était guéable. Les cohortes romaines, en bon ordre devant l'ennemi, commencèrent à passer successivement de ce côté. Tigrane s'empressa de ranger ses corps d'armée en bataille; il donna à son gendre Mithridate le commandement de l'aile droite; le roi d'Adiabène reçut le commandement de l'aile gauche; lui-même prit celui du centre de l'armée. Lorsque l'armée de Lucullus passa le fleuve, le général romain « rangea de l'avant ses cavaliers et leur enjoignit de troubler l'ennemi en l'excitant, tantôt leur tournant le dos et tantôt en leur laissant le terrain, afin que, en se mettant à leur poursuite, il rompît ses rangs » [4]). L'armée de Tigrane se laissa prendre à ce stratagème. D'un autre côté, Lucullus, ayant avec lui deux cohortes [5]) et resté inaperçu à l'ennemi, marchait au pas redoublé vers la colline. Lorsqu'il vit que les corps d'armée de l'ennemi se croyant victorieux s'étaient éparpillés et attachés à la poursuite des siens, il poussa le cri de: ' Victoire! '. Et d'abord, il attaqua le train de l'armée; les gardiens des bagages par une fuite précipitée tombèrent dans l'infanterie qui, à son tour tomba dans la cavalerie » [6]). La cavalerie des Romains, qui avait d'abord simulé la fuite devant l'armée de Tigrane, faisait maintenant volte-

[1] Xiphilin, *Epitome* etc., édit. Dindorf-Teubner, 1865, 36, 3 a, 1, p. 2. [2] *Ibid.*, p. 1. [3] Plutarque, *Lucullus*, XXVII. — Au dire de Memnon (*fragm.* LVII), d'Appien (*Mithr.*, LXXXV) et de Xiphilin (36, 3 a, 1), Tigrane, en apercevant la petite armée de Lucullus, se serait écrié: « C'est trop pour une ambassade, et trop peu pour une armée ». Mais cette expression sent trop la légende pour être admise comme historique, réelle et positive. Tigrane savait fort bien par les guerres de Mithridate et par sa propre expérience que les Romains se battaient avec les Asiatiques en méprisant le grand nombre de leurs gros bataillons. [4] Appien, *Mithr.*, LXXXV. [5] Environ 1200 hommes. [6] Appien, *Ibid.*

face, en en mettant une partie en fuite et en massacrant l'autre. Ce fut surtout l'aile droite qui fut le plus mise à mal; elle fut complètement défaite. La foule houleuse des soldats de Tigrane ignorait d'où partait le massacre; les Romains, de leur côté, tombant sur les soldats surpris et agités, faisaient un grand carnage. Lucullus avait recommandé à ses soldats de ne frapper qu'à la cuisse et à la côte des cataphractes arméniens, seules parties susceptibles de recevoir des coups d'épée. Dans le plus grand désordre de l'armée l'épée des Romains tua 30,000 hommes [1]). Ainsi, Cicéron pouvait dire aux Romains que « sous le commandement de Lucullus, la petite armée du peuple romain a défait les corps d'armées innombrables des Arméniens » [2]). Ce jour néfaste était le 6 octobre de l'an 69 av. J.-C. [3]).

Le sort de l'Arménie et de l'empire de Tigrane était décidé devant Tigranocerte. Le vieux roi dut quitter le champ de bataille. Tandis qu'il s'enfuyait avec son fils, il ôta de sa tête le diadème et, tout en pleurs, il le lui remit; son fils en confia la garde à un page fidèle; mais celui-ci ayant été fait prisonnier, le diadème royal fut classé parmi les objets de bonne prise. Dans sa fuite, Tigrane se jeta dans une forteresse [4]).

Témoin de la malheureuse issue de la bataille, Manchéos en Tigranocerte désarma les mercenaires grecs comme suspects. Ceux-ci, toutefois, armés de gourdins attaquèrent les autres soldats, s'emparèrent de leurs armes et, ayant occupé certaines parties de l'enceinte des murs, tirèrent une partie des soldats romains par-dessus les murs. De cette façon les Romains s'emparèrent de Tigranocerte. La jeunesse militaire se fit honneur dans la citadelle en opposant à l'ennemi une résistance héroïque, quand même inutile. Lucullus ayant pris la ville royale,

[1] Orose, VI, III, 6. [2] Cicéron, *Oratio pro Archiâ poetâ*, IX. Voir en particulier Plutarque, *Lucullus*, XXVIII. Memnon, *fragm.* LVII. Appien, *Mithr.*, LXXXV. Sextus Rufus, *Breviarium* etc., XIV, XV. Frontin, II, I, 14. II, 4. Tite-Live, *Abrégé du livre XCVIII.* Velleius Paterculus, II, XXXIII, 1, édit. Halm-Teubner. Florus, III, V, 22, 27. Sextus Aurel. Victor, *De viris illustr. urbis Romae*, 74. Orose, VI, III, 6. La principale sinon l'unique cause de la perte de la bataille de Tigranocerte fut certainement que les hommes du train n'étaient pas des militaires proprement dits ni disciplinés à la militaire. Ainsi, leur fuite jeta le trouble dans l'armée et rendit tous les corps sans force et inactifs. [3] Voir Plutarque, *Lucullus*, XXVII. [4] *Ibid.*, XXVIII. Dion Cass., XXXVI, I, 1. II, 1. Xiphilin, *Epitome* etc., 36, 3 a, 1. Memnon, *fragm.*, LVII. Orose, VI, III, 7.

« l'a mise au pillage, mais il fit respecter l'honneur des femmes » [1]). En fait de pillage, Lucullus se fit la part du lion ; car, il se décerna les trésors royaux et abandonna la ville aux soldats. Il y avait dans la ville 8,000 talents d'argent monnayé [2]), sans compter les autres richesses. Lui-même distribua à chaque soldat 800 drachmes [3]) du butin qu'il avait pris sur l'ennemi. Ensuite, dans le théâtre royal Lucullus fit exécuter aux acteurs des spectacles et des jeux pour célébrer sa victoire. Ayant aussi pourvu aux frais de voyage des Grecs colonisés, il les envoya dans leurs pays [4]). Lucullus « détruisit la nouvelle capitale, laquelle, du reste, n'était encore qu'à moitié achevée ; il la réduisit ainsi à n'être plus qu'une chétive bourgade » [5]). L'hiver approchant, Lucullus mena son armée en Gordyène pour y passer la rude saison. Il y célébra des fêtes funéraires en mémoire de Zarbiénus [6]) ; ainsi, le traître de sa propre patrie recevait de cet étranger la triste récompense de sa mauvaise action. — Au rapport de Justin (XL, II, 2-3), « lorsque Tigrane fut vaincu par Lucullus, Antiochus, fils du Cyzicénien, fut appelé par ce même Lucullus pour régner en Syrie. Mais ce qui avait été donné par Lucullus, lui fut ensuite enlevé par Pompée ».

XIII. Comme l'on voit, le général romain ne s'était pas mis à la poursuite de Tigrane. Ainsi ce roi, sur les épaules duquel pesaient maintenant 71 ans, levait, en compagnie de Mithridate, de nouvelles troupes au cours de l'hiver des années 69-68, les réunissait avec celles qui existaient déjà, se préparant avec son beau-père à livrer de nouvelles batailles aux Romains. Suivant

[1] Appien, *Mithr.*, LXXXVI. Plutarque, *Lucullus*, XXIX. Memnon, *fragm.* LVII. Cicéron, *De Imperio Cn. Pompei ad Quirites Oratio*, VIII. Dion Cass., XXXVI, II, 3-4 (Melber). Xiphilin, *Epitome* etc., 36, 4, 4, p. 4. Eutrope, VI, IX, 1. [2] Chaque talent d'argent grec = frs. 5,560.90 c. = frs. 44,487,200 = = LT. 1,957,436.80 piastres. [3] Environ 20,000 soldats reçurent 16,000,000 drachmes ; une drachme = fr. 0.93 c. = 14,880,000 = LT. 654,720. [4] Strabon, XI, XIV, 15. XII, II, 9. Plutarque, *Lucullus*, XXIX. [5] Strabon, XI, XIV, 15. Ici il faut prendre en considération ce fait que lorsque l'an 60 apr. J.-C. Corbulon s'empara de la ville d'Artaxate et la détruisit, il marcha directement sur Tigranocerte. Par conséquent, du temps de Corbulon Tigranocerte n'était point une chétive bourgade. D'un autre côté, nous avons le témoignage de Faustus de Byzance (IV, 24) d'après lequel les Persans ayant envahi l'Arménie sous le règne d'Arsace III (359 apr. J.-C.), « prirent et détruisirent la grande ville de Tigranocerte... et emmenèrent en captivité quarante-mille familles ». Elle était donc à cette époque une ville assez considérable. [6] Plutarque, *Lucullus*, XXIX.

Phlégon de Tralles (*fragm.* 12) [1], « Tigrane et Mithridate ayant ramassé 40,000 fantassins et 30,000 cavaliers, les exercèrent et instruisirent à la façon des Romains » [2]). Pour leur donner une telle instruction, Mithridate se servit de l'œuvre de ses officiers grecs et italiens. Mais disons tout de suite que ce qui manquera à cette armée, d'ailleurs si hâtivement et certes imparfaitement exercée à la romaine, ce seront la force et l'élévation d'âme innées au légionnaire romain, qui, d'ailleurs, dès son adolescence était soldat doué d'un esprit aussi éclairé qu'intrépide. Tigrane et Mithridate recoururent à Phraate III (68-60 av. J.-C.), roi des Parthes [3]). Tigrane lui promettait de lui abandonner la Mésopotamie, l'Adiabène et les « grandes vallées » [4]). Mithridate, de son côté, dans une lettre [5]) qu'il lui avait envoyée, montrait l'avenir plein de dangers même pour les Parthes; « qu'est-ce que tu peux attendre d'eux, sauf la fourberie dans le temps présent et la guerre dans l'avenir? », lui disait l'irréductible roi de Pont. Lucullus ayant appris la nouvelle des négociations, lui aussi envoya un ambassadeur vers Phraate. Le roi des Parthes prodiguait aux deux côtés des promesses d'amitié et d'alliance [6]). Mithridate avait deviné juste; car, Lucullus projetait de marcher contre les Parthes dans la ville de Séleucie en Babylonie; mais comme ses troupes stationnant au Pont s'opposaient à ses desseins, le général romain tourna encore une fois ses armes contre le roi d'Arménie. Il voulait s'emparer de la ville d'Artaxate, près de laquelle étaient situés les deux châteaux-forts trop connus, les gazophylacies d'Olané et de Babyrsa, contenant des trésors royaux [7]).

En plein été de l'an 68, Lucullus quitta donc la Gordyène et s'achemina vers Artaxate. Tigrane et Mithridate avec leurs corps d'armée harcelaient constamment l'ennemi au point que les Romains se trouvaient dans l'impossibilité de se procurer régulièrement des vivres. Lorsque l'armée romaine atteignit le

[1] Photius, cod. 97, dans les *Fragm. hist. gr.*, 1883, t. III, p. 606. [2] Appien (*Mithr.*, LXXXVII) donne à la nouvelle armée 70,000 fantassins et 35,000 cavaliers. Voir Memnon, *fragm.* LVIII et Phlégon de Tralles comme ci-dessus. [3] Appien, *ibid.* [4] Memnon, *fragm.* LVIII. Plutarque, *Lucullus*, XXX. Les « grandes vallées » étaient probablement des districts de la Caspianée. [5] Chez Salluste, édit. Eussner-Teubner, 1900, p. 135. [6] Memnon, *fragm.* LVIII. Dion Cass., XXXVI, III, 1-3. Xiphilin, *Epitome* etc., 36, 4, 4. [7] Strabon, XI, XIV, 6.

haut Arsanias, Tigrane se trouvait avec toute son armée sur la rive droite de ce fleuve. Lucullus franchit le fleuve probablement devant la ville de Manazkért, et, ayant livré bataille à Tigrane, à Mithridate de Pont et à Mithridate d'Atropatène, culbuta une fois une partie de la cavalerie arménienne; mais « lorsqu'il vit que les cavaliers qui étaient auprès de Tigrane s'élançaient contre lui, il eut peur de leur splendide apparence et de leur grand nombre... Des trois rois entrés en bataille ce fut Mithridate de Pont qui, ne pouvant supporter les clameurs des Romains, se mit en fuite à sa grande honte » [1]). Était-ce une fuite intentionnelle? N'est-il pas permis de mettre cette honteuse action en rapport avec la lenteur calculée de sa marche dans l'année d'avant? Cette conduite de Mithridate, roi de Pont, ne peut être expliquée que par son caractère envieux et méchant. Sans la fuite de ce roi batailleur, la victoire eût, cette fois, couronné les efforts de Tigrane. La victoire se déclara donc pour Lucullus; « mais c'était une victoire à la Pyrrhus. Le camp regorgeait de morts et d'éclopés, Artaxate était encore loin, et l'été arménien touchait à sa fin [2]). On avait à peine franchi quelques étapes, quand, aux environs de l'équinoxe, commencèrent les gelées et les tempêtes de neige;... plus on avançait, plus la marche devenait pénible. Ce n'était que bois, marais, défilés rocailleux, rivières à moitié prises, dont la glace s'ouvrait sous le pas des chevaux et coupait leurs jarrets. L'eau glaciale des abreuvoirs rebutait les bêtes; les bivouacs dans la boue exténuaient les hommes; les vivres étaient rares et de mauvaise qualité. Bientôt le légionnaire perdit patience; les tribuns supplièrent Lucullus de battre en retraite, s'il ne voulait pas voir l'armée lui échapper. Il résista d'abord, mais des attroupements menaçants commencèrent à se former; la nuit, le camp retentissait de hurlements sinistres » [3]). Lucullus descendit aux prières les plus humbles en disant aux soldats de ne faire que s'emparer de « la Carthage de l'Arménie » et la détruire [4]). Tout fut inutile.

Malgré sa vive douleur de voir sa gloire s'amoindrir, Lucullus donna le signal de la retraite, descendit en Mésopotamie et mit le siège devant la ville de Nisibe, que les Grecs appelaient An-

[1] Plutarque, *Lucullus*, XXXI. [2] On était au mois de septembre. [3] Th. Reinach, *Mithridate Eupator*, 1890, pp. 367-368. [4] Plutarque, *Lucullus*, XXXI-XXXII. Appien, *Mithr.*, LXXXVIII. Dion Cass., XXXVI, IV, 1-2. V, 1-2.

tioche de Mygdonie. Elle était gardée par le prince royal Gouras, frère de Tigrane, qui, durant toute la belle saison, aidé par Callimaque, un illustre ingénieur grec, sut défendre la ville contre les attaques de Lucullus. Mais lorsque l'hiver commença, par une nuit d'orage la garnison s'étant relâchée de sa vigilance, Lucullus lança son armée sur les murailles et s'empara de l'enceinte extérieure. Surprises dans le sommeil, les sentinelles furent passées au fil de l'épée; le fossé, qui courait entre deux murailles, fut comblé avec des fascines; par un second assaut, l'armée romaine s'empara aussi de la seconde enceinte. Gouras s'était retiré dans la citadelle; il ne pouvait rien espérer du dehors; il la livra donc par capitulation à Lucullus qui, dans la ville, « pilla beaucoup de richesses et y passa l'hiver »[1]).

XIV. Après la prise de Nisibe, la fortune tourna le dos au général romain. Mithridate avait avec lui 4000 hommes de son ancienne armée; Tigrane lui donna un égal nombre de soldats de ses troupes arméniennes et l'envoya au Pont[2]); lui-même assiégea le corps d'armée de Lucius Fannius qui s'était renfermé dans une forteresse. Lucullus arriva heureusement au secours des assiégés[3]). Cependant, dans son absence, son armée de Nisibe, excitée par Appius Claudius, son beau-frère, leva l'étendard de la révolte. Mithridate, le gendre de Tigrane, tombant à l'improviste sur les Romains maraudeurs, en avait tué un grand nombre. Les Romains venaient d'apprendre aussi que Tigrane marchait en personne contre eux[4]). Lucullus se vit ainsi obligé de tenir immobiles ses troupes en Mygdonie et dans la Gordyène. Mithridate, de son côté, ayant remporté, en différentes rencontres, des victoires sur les Romains, s'était rendu maître du Pont, lorsque Lucullus se mit en route avec son armée vers ce pays. On était au printemps de l'an 67 et Mithridate comptait les jours de l'arrivée prochaine de Tigrane qui, suivi d'une nombreuse armée, marchait au secours de son beau-père[5]). Toutefois, Lucullus projetait de tomber à l'improviste sur l'armée de Tigrane et de l'obliger à rebrousser chemin. Ses légions le suivirent

[1] Plutarque, *Lucullus*, XXXII. Dion Cass., XXXVI, VI-VII. Xiphilin, *Epitome* etc., 36, 8, 1. Eutrope, VI, IX, 1, 3. Sextus Rufus, *Breviarium* etc., XIV, XV. Eusèbe, *Chroniques*, édit. Schoene, t. II, p. 135 *h*. Orose, VI, III, 7. [2] Dion Cass., XXXVI, VIII, 1. Appien, *Mithr.*, LXXXVIII. Cicéron, *Pro L. Murena oratio*, XXXIII. [3] Dion Cass., XXXVI, VIII, 2. [4] *Idem*, XXXVI, XIV, 2. Tite-Live, *Abrégé du livre XCVIII*. [5] Plutarque, *Lucullus*, XXXV.

jusqu'à un endroit où la voie bifurquait et l'un des chemins menait en Cappadoce. Ici toutes ses troupes, ou peu s'en faut, l'abandonnèrent [1]). L'armée de Tigrane entra pour la quatrième fois en Cappadoce et la ravagea [2]). Cependant, Ménémaque, le commandant de la cavalerie de l'armée de Tigrane, venait de déserter pour se rendre auprès du gouverneur romain de Cilicie [3]). Grec d'origine, il brilla bien peu dans ses commandements pour que Tigrane eût désormais besoin de son service. — Ici il faut avouer que cette guerre faisait grand honneur aux légions romaines comme aussi au talent militaire de L. Lucullus. La retraite des légions « est un prodige militaire qui... dépasse de beaucoup celui de la retraite des Dix Mille, et qui s'explique par la solidité de l'armée romaine et par la capacité militaire des Orientaux; mais le résultat fut un insuccès complet » [4]) au point de vue de la guerre guerroyée; car au point de vue de gros pillages et de gras butins, les légions romaines et leur général avaient obtenu un succès complet.

XV. A Rome, à cause des événements d'Orient, le sénat et le peuple étaient dans une grande agitation. Dans les commencements de l'année 66 et sur la proposition du tribun C. Manilius, la République romaine nommait Cn. Pompée commandant en chef de l'armée d'Orient et l'envoyait contre Mithridate et Tigrane. En peu de temps, Pompée réunit en Cilicie plus de 60,000 hommes entre les troupes romaines et les auxiliaires asiatiques. Jusqu'à l'année précitée, les troupes de Tigrane n'étaient pas tout à fait retirées de la Syrie; et Pompée, en inaugurant son commandement dans le littoral de la Syrie, repoussa cette partie des troupes de Tigrane qui occupaient encore la ville de Séleucie, à l'ouest d'Antioche [5]).

Il semble que Tigrane était encore en Cappadoce lorsque son fils, Tigrane le Jeune, se révolta contre son père avec la coopération de quelques seigneurs féodaux arméniens. Le malheureux père se vit dans la nécessité de se servir de ses armes contre son propre fils. Lorsque ce scélérat fut défait, il alla chercher asile auprès de Phraate III, roi des Parthes [6]). Tigrane le

[1] Dion Cass., XXXVI, XV, 2-3. Voy. aussi Plutarque, *ibid.* [2] Plutarque, *ibid.* [3] Dion Cass., XXXVI, XVII, 2. [4] Th. Mommsen, *Hist. rom.*, livre V, chap. II. *Retour en Asie-Mineure.* [5] Strabon, XVI, II, 8. [6] Appien, *Mithr.*, CIV. Dion Cass., XXXVI, LI, 1. Plutarque, *Pompée*, XXXIII. Velleius Paterculus, II, XXXVII, 3.

Jeune était le gendre de Phraate III [1]; il était alors à peine âgé de 25 ans. Cette félonie du prince héritier était destinée à apporter de graves préjudices aux intérêts de Tigrane et de Mithridate lui-même. En effet, d'un côté le roi Tigrane attribua la révolte de son fils aux instigations de l'aïeul de celui-ci, à Mithridate lui-même, et, d'un autre côté, il redouta une attaque sur sa propre personne de la part du roi des Parthes. Cette considération et cette crainte le déterminèrent à abandonner Mithridate à ses propres forces. De cette façon, l'alliance des deux rois parents fut rompue et les Romains parvinrent aisément à détruire le royaume de Mithridate et à soumettre à leur hégémonie celui de Tigrane.

En voyant que l'état de choses devenait chaque jour plus menaçant, Mithridate envoyait demander à Phraate aide et protection. Pompée, de son côté, envoyant un ambassadeur à ce roi, le persuada à envahir le royaume de Tigrane [2]. Phraate et Tigrane le Jeune marchèrent sur l'Arménie (66 av. J.-C.). Le vieux roi fut obligé de se réfugier sur les montagnes. Les Parthes s'attribuèrent toutes les localités qu'ils avaient envahies. Mais lorsqu'ils furent devant les murs d'Artaxate, capitale de Tigrane, jugeant que sa prise par un siège exigeait beaucoup de temps, Phraate laissa au jeune prince révolté une partie de son armée et prit le chemin de la Parthyène. Sans trop tarder, le roi père descendit des montagnes, lieux de son asile, livra bataille à son fils et remporta la victoire. Ce malheureux prit la fuite; il se dirigeait vers le Pont pour demander asile à Mithridate, son aïeul; mais quand il apprit que celui-ci était vaincu et défait par Pompée, il se réfugia auprès de ce dernier. Pompée lui fit bon accueil en pensant de se servir de ce révolté comme d'un guide dans sa prochaine invasion en Arménie [3]. C'était sans doute parce que Tigrane vit que son fils voulait fuir auprès de Mithridate et jugea que l'origine de ses derniers malheurs partait de l'« inique » roi de Pont qu'il livra tout d'abord à Pompée les ambassadeurs que Mithridate lui avait envoyés [4] et, ensuite, lorsqu'il apprit que celui-ci se disposait à se rendre auprès de lui, il lui défendit de mettre le pied dans le territoire de son royaume.

[1] Plutarque, *ibid.* [2] Dion Cass., XXXVI, XLV, 3. [3] *Idem*, XXXVI, LI, 1–3. XXXVII, IV, 4, où il confond l'époque de l'invasion des Parthes. Appien, *Mithr.*, CIV. [4] Dion Cass., XXXVI, LII, 1.

Tigrane fit plus, il mit à prix la tête de Mithridate pour la jolie somme de cent talents [1]). La proclamation du prix royal eut son effet sans que Tigrane se vît obligé de desserrer les cordons de la bourse; car, Mithridate, qui se trouvait alors près de la ville de Carana, prit la direction de la Colchide [2]).

Cependant, Pompée était entré en Arménie et s'avançait dans l'intérieur du pays. Lorsque, après avoir franchi l'Araxe, il s'approchait d'Artaxate [3]), Tigrane connaissant par ouï-dire que Pompée était d'un caractère doux et bienveillant, il endossa des vêtements moins splendides que ses habits royaux, tout en portant sur la tête le diadème, et, suivi de ses parents et amis, il alla à la rencontre de Pompée. Lorsque, monté à cheval, il arriva au camp de Pompée, le général envoya vers lui deux licteurs pour lui faire observer qu'il était sans précédent que quelqu'un se fût promené à cheval dans le camp romain [4]). Tigrane accepta l'observation et entra à pied dans l'intérieur du camp. Lorsqu'il fut auprès de Pompée, il ôta le diadème de sa tête et voulait le déposer entre les mains du général romain [5]). Cependant, lorsque Pompée vit le roi se prosterner devant lui à la manière des Orientaux, tout ému de cette attitude, il se leva de son siège, le souleva et, en lui posant le diadème sur la tête, il le fit asseoir sur un siège auprès de lui; il le consola aussi en lui disant que non seulement il ne perdrait pas le royaume d'Arménie, mais il gagnerait encore l'amitié des Romains. Il l'encouragea par ces paroles et l'invita à dîner avec lui. Le fils de Tigrane, qui était assis de l'autre côté de Pompée, ne se leva pas devant son père; il ne lui manifesta pas, non plus, quelque autre acte de politesse; et lorsqu'il fut invité à prendre part au souper, il ne se présenta pas; cette conduite indigne mécontenta fortement Pompée [6]).

[1] Frs 556,900 = LT. 24,467.96 piastres. [2] Plutarque, *Pompée*, XXXII. [3] Appien, *Mithr.*, CIV. Dion Cass., XXXVI, LII, 1. Sextus Rufus, *Breviarium* etc., XVI. Eutrope, VI, XIII. [4] Plutarque, *Pompée*, XXXIII. Appien, *ibid.* Xiphilin, *Epitome* etc., 36, 50, 3. [5] Tite-Live, *Abrégé du livre CI.* Eutrope, VI, XIII. Plutarque (*Pompée*, XXXIII) inflige ici méchamment à Tigrane une extrême humiliation en disant que le roi « détacha son diadème pour le mettre aux pieds de Pompée ». [6] Dion Cass., XXXVI, LII, 3-4. LIII, 1. Xiphilin, *Epitome* etc., 36, 50, 3. Tite-Live, *Abrégé du livre C.* Plutarque, *Pompée*, XXXIII. Appien, *Mithr.*, CIV. Cicéron, *Pro P. Sextio oratio*, LVIII. Florus, I, XL (III, V), 27.

L'empire de Tigrane, jusqu'alors si étendu, embrassait la Cappadoce [1]), la Cilicie, la Syrie, une partie de la Phénicie, la Mésopotamie et « le vaste pays de Sophène contiguë à l'Arménie; Pompée les enleva à Tigrane; en même temps, il lui demanda de l'argent » [2]). Les pays ainsi enlevés furent classés parmi les provinces de la République romaine. L'argent demandé n'était rien moins que 6,000 talents [3]); telle était l'indemnité d'une guerre inique, fatale assurément pour le royaume d'Arménie. « Tigrane, satisfait de ces conditions, lorsqu'il vit que les Romains le saluèrent roi, fut si transporté de joie, qu'il fit connaître qu'il donnera à chaque soldat une demi-mine [4]), dix mines à chaque centurion et un talent à chaque tribun » [5]). C'étaient des donations pures et simples en dehors des 6,000 talents susmentionnés. Pompée « décerna à Tigrane le Jeune la Sophène seule [6]), où se trouvaient les trésors royaux. Le jeune homme montra de l'opposition quant aux trésors, et il n'y avait pas d'argent pour que Pompée eût pu recevoir d'un autre côté la somme convenue » [7]). Et lorsque Pompée l'invita à souper avec lui, « il répondit qu'il n'avait pas besoin de Pompée ni de pareils honneurs faits par lui, et qu'il saurait trouver d'autres Romains ». Furieux, Pompée « le fit charger de chaînes et le réserva pour figurer dans son triomphe. Peu de temps après, Phraate, roi des Parthes, envoya redemander ce jeune prince qui était son gendre... Pompée répondit que Tigrane appartenait plus à son père qu'à son beau-père... ». Heureusement, la Sophène et l'Arzanène, conjointement avec les autres provinces de l'Arménie, restèrent

[1] Dion Cass., XXXVI, LIII, 2. [2] Dion Cass., *ibid.* Plutarque, *Pompée*, XXXIII. Cet auteur ajoute aussi la Galatie aux pays enlevés à Tigrane. Appien, *Mithr.*, CV. Tite-Live, *Abrégé du livre CI.* Justin, XL, II, 2–4. Velleius Paterculus, II, XXXVII, 5. Sextus Rufus, *Breviarium* etc., XIV, XVI. Sext. Aurel. Vict., *De viris illustr. urb. Rom.*, 77. Eutrope, VI, XIII. Jean d'Antioche chez Suidas, au mot *Pompée, fragm.* 70, dans les *Fragm. hist. gr.*, t. IV, 563. [3] Plutarque, *Pompée*, XXXIII. Appien, *Mithr.*, CIV. Eutrope, VI, XIII. Talents d'argent 6,000 = frs 33,365,400 = LT. 1,468,077.60 piastres. Jean d'Antioche, *ibid.*, indique 5,000 talents d'argent. [4] Frs 46.34 c. = LT. 2.03.90. Suivant Strabon (XI, XIV, 10), Tigrane aurait donné à chaque soldat 150 drachmes (1 1/2 mines), ce qui paraît plus probable. Appien (*Mithr.*, CIV) donne les mêmes chiffres que Plutarque. [5] Plutarque, *Pompée*, XXXIII. [6] Appien (*Mithr.*, CV) se trompe manifestement lorsqu'il dit: « Pompée décida que le jeune Tigrane eût à régner en Sophène et en Gordyène, qui se nomment aujourd'hui Arménie-Mineure ». [7] Dion Cass., XXXVI, LIII, 2–5.

à Tigrane [1]. Celui-ci était réconcilié avec la République romaine, et lorsqu'il était encore en vie, Cicéron disait de lui: « Celui-ci... règne aujourd'hui, et il a reçu avec prière le nom d'ami et d'allié qu'il avait foulé aux pieds par les armes » [2]. Ainsi, suivant ce père de la patrie des Romains, contemporain des événements, le royaume d'Arménie tient désormais à la République romaine par les liens d'amitié et d'alliance en vertu du traité signé par Pompée et par Tigrane II le Grand. Florus, historien latin, dit (IV, XII, 43) que « par suite de la défaite du roi Tigrane, Pompée imposa aux Arméniens cette seule obligation qu'ils eussent à recevoir de nous leurs rois » [3]. En effet, cette clause sera désormais mise en pratique avec la plus vigilante jalousie de la part des Romains. Voici de quelle façon le royaume d'Arménie, sans être aucunement assujetti au payement de tribut, reconnut la suzeraineté de la République romaine, qui, de son côté, étendit son protectorat sur le royaume d'Arménie [4]. — Tigrane, après sa conférence avec Pompée, avait reçu une garnison romaine dans l'Artaxate [5]. Lorsque Pompée devait quitter les rives de l'Araxe pour se mettre à la poursuite de Mithridate, il y laissa Afranius pour veiller sur l'Arménie [6].

L'année suivante, 65 avant J.-C., dans le but de se rendre maître de la Gordyène, Phraate III marcha contre Tigrane et s'empara de ce pays; il semble toutefois que celui-ci évita de se battre avec lui [7]. Lorsque Phraate envoya des ambassadeurs auprès de Pompée pour renouveler le traité existant entre le

[1] Plutarque, *Pompée*, XXXIII. Dion Cass., XXXVI, LIII, 5-6. Tite-Live, *Abrégé du livre CI*. Strabon, XVI, I, 24. Appien, *Mithr.*, CV. Ce n'est qu'Appien qui écrit (*ibid.*) que Pompée avait donné la Sophène et la Gordyène à Ariobarzane Ier, roi de Cappadoce. Mais son dire est loin d'être certain; d'autant plus que lui-même écrit plus loin (*Mithr.*, CXIV) que « Pompée... attribua l'Arménie à Tigrane ». De son côté Velleius Paterculus (II, XXXVII, 5) dit: « le pouvoir royal resta dans les limites de l'Arménie ». Ainsi, les deux provinces susdites étaient réellement restées à Tigrane le Grand. Au rapport de Strabon (XI, XIV, 1), environ l'année 18 de J.-C., dans laquelle il écrivait, les frontières occidentales de l'Arménie touchaient à la Cappadoce et à la Commagène. [2] Cicéron, *Pro P. Sextio oratio*, LIX. Dion Cass., XXXVI, LIII, 6. [3] Voy. aussi Florus, I, XLVII (III, XII), 4, et II, XXXII (IV, XII), 43. Zosime, III, XXXII, 2. [4] Strabon, XI, XIV, 15. [5] Florus, I, XL (III, V), 27. Plutarque, *Pompée*, XXXIII. Xiphilin, *Epitome* etc., 36, 52, 1. [6] Plutarque, *Pompée*, XXXIV. [7] *Ibid.*, Τιγράνῃ... ὑπὸ τῶν Πάρθων πολεμουμένῳ. Xiphilin, *ibid.*, 37, 5, 3.

royaume parthique et la République romaine, « Pompée demanda l'abandon de la Gordyène... Et, sans plus tarder, il envoya dans ce pays Afranius, s'en rendit maître sans coup férir et le restitua à Tigrane » [1]). Lorsque l'an 64 surgit une nouvelle question de frontières entre Phraate et Tigrane et le premier marcha sur l'Arménie, Tigrane eut recours à Pompée qui envoya en son nom trois personnages pour réconcilier les deux rois [2]). Phraate se soumit à l'intervention énergique des Romains et accepta que l'Arménie eût la Gordyène et la partie supérieure de l'antique Assyrie. L'amitié et l'alliance de la République romaine se révélaient donc, dès les premières années, d'une façon efficace en faveur du royaume d'Arménie; elles seront confirmées en maintes autres occasions sous les empereurs romains, sans l'aide et l'assistance desquels l'Arménie aurait bientôt repris la condition d'une grande province de l'empire d'Éran comme sous les Achéménides. En sa qualité d'ami et d'allié de l'empire romain, le souverain d'Arménie devait unir ses armées aux légions romaines dans toutes les guerres de Rome contre l'Éran, et chaque fois que celui-ci attaquerait le royaume d'Arménie, les chefs du peuple romain le soutiendraient de toutes leurs forces contre l'ennemi commun; ce qui se fit pendant plusieurs siècles au grand avantage du royaume.

L'empire, fondé par Tigrane avec tant de peine, était donc détruit. Il est sans doute permis de dire à ce sujet que la cause originelle en était la parenté contractée par Tigrane avec Mithridate. Les enfants, que Tigrane avait eus de la fille du roi de Pont, l'avaient aussi obligé de les traiter d'une façon extrêmement sévère. Si, l'an 65, Cléopâtre quitta la cour de Tigrane pour se rendre auprès de son père [3]), point de doute que cette séparation n'ait été le dernier résultat des désappointements et des chagrins du vieux roi d'Arménie.

XVI. Il était naturel qu'à Rome on accordât à Lucullus et à Pompée les honneurs des plus brillantes fêtes de triomphe. Dans celles de Lucullus, le cirque Flaminien était orné avec un grand nombre d'armes et de machines de guerre prises sur les armées

[1] Dion Cass., XXXVI, I, 1. XXXVII, V, 3-4. Strabon, XVI, I, 24. Voir aussi Plutarque, *Pompée*, XXXVI. [2] Tite-Live, *Abrégé du livre C.* Dion Cass., XXXVII, VII, 3. Xiphilin, *Epitome* etc., 37, 5, 3. Appien, *Mithr.*, CVI. Plutarque, *Pompée*, XXXIX. Fr. Spiegel, *Erân. Alterth.*, t. III, p. 98. [3] Appien, *Mithr.*, CVIII.

de Mithridate et de Tigrane. Dans la pompe proprement dite, les chevaux cataphractes étaient peu nombreux; il y figurait dix chars armés de faux. Parmi les amis et les généraux des deux rois, soixante personnes ornaient cette pompe. On y exhiba 110 navires appartenant jadis à Mithridate, derrière lesquels on promena la statue d'or de ce roi, haute de six pieds, qui portait un bouclier orné de pierres précieuses. Venaient ensuite vingt litières chargées de vases d'argent, et trente-deux litières, dans lesquelles on avait posé des coupes d'or, des armes et des monnaies. Les litières étaient portées par des hommes. Elles étaient suivies de huit mulets chargés de lits d'or, de cinquante-six mulets chargés de pièces d'argent en lingot, et cent-sept mulets portant des monnaies d'argent, le tout atteignant la valeur de 2,700,000 drachmes [1]). Des hommes portaient des pancartes élevées en haut, sur lesquelles figuraient les sommes d'argent remises par Lucullus aux questeurs de la République ou déboursées par lui pour la guerre faite par Pompée contre les pirates. On y lisait aussi que chaque légionnaire avait reçu de lui 950 drachmes. De son côté, Lucullus donna à tous les habitants de Rome des festins splendides et somptueux dans les villages des alentours de cette ville [2]). Ainsi, les princes comme les paysans de Pont et d'Arménie pouvaient se réjouir en apprenant que leurs richesses ou bien le fruit de la chaude sueur de leur front étaient dignement employés par le peuple-roi, insolent agresseur et pillard vainqueur. Il va sans dire que parmi les objets précieux, promenés sous les yeux du peuple romain, la part du lion que Lucullus garda pour lui-même [3]), de même que les listes des objets de valeur ou les sommes des monnaies enlevées par les généraux et les légionnaires au Pont et surtout en Arménie ne devaient point figurer. — Tout cela valait bien la perte irréparable de l'empire d'Arménie!!

Les honneurs de triomphe décernés à Pompée par le peuple romain (28 septembre 61 av. J.-C.) surpassèrent ceux de Lucullus. Les Romains chantèrent ses victoires dans les théâtres [4]). Deux journées entières ne suffirent pas pour étaler toute la magnificence de son triomphe. Une grande partie de ce qu'on avait

[1] Un drachme = fr 0.93 c. = 2,511,000 = LT. 110,484. [2] Plutarque, *Pompée*, XXXVII. [3] Voir ici le *fragm.* 83 de Nicolas de Damas dans les *Fragm. hist. gr.*, t. III, p. 416. [4] Florus, II, XIII (IV, II), 8.

préparé pour être contemplé par les Romains ne put être exposée aux regards du public; et ce qui resta était si considérable, qu'on aurait pu en orner un second triomphe. La pompe était précédée de plusieurs écriteaux, sur lesquels, parmi les noms de quinze nations et pays, figurait aussi celui de l'Arménie. On pouvait y lire l'augmentation des revenus, sous différents titres, de la République romaine, les sommes reçues par le trésor public, les présents accordés aux militaires, sans compter le reste. Parmi les prisonniers menés en triomphe il y avait, entre autres, « le fils de Tigrane, roi d'Arménie, avec sa femme et sa fille, et Zôsimê, épouse dudit roi Tigrane » [1]). Nul doute que cette autre reine d'Arménie, n'ait figuré dans le triomphe de Pompée que pour y substituer son royal époux [2]). Ceux-ci précédaient le char triomphal de Pompée. Dans les longues files de la pompe on était à même de voir aussi les images de Mithridate et de Tigrane [3]).

XVII. Tigrane le Jeune vivait, avec sa petite famille, comme prisonnier chez Pompée. Clodius, le beau-frère de Lucullus, devenu un des tribuns du peuple romain, s'étant brouillé avec Pompée, un jour « lui enleva de force Tigrane, son prisonnier de guerre, et le retint chez lui » [4]). Le tribun était d'un tempérament faux et d'un esprit brouillon. Il semble que ce fut peu après cet événement que « Tigrane le Jeune fut tué dans la prison » [5]). L'année 58 av. J.-C., Cicéron écrivait de Thessalonique à son ami Atticus au sujet de ce malheureux prince: « en mettant de côté Tigrane, toute question prendrait fin » [6]). C'était, paraît-il, une suggestion à l'assassinat de ce prince royal.

En 59 avant J.-C., Clodius, le tribun susmentionné, tâchait d'être envoyé par la République en ambassade vers le roi Tigrane pour lui présenter les salutations du peuple romain. Mais son projet resta sans aucun effet [7]); car, ambassade et salutations n'étaient que des prétextes pour cacher un but d'intérêt personnel; le roi n'était pas entièrement dévalisé.

Après un règne de 40 ans, Tigrane le Grand mourut vers l'an 56 avant l'ère chrétienne. L'année de sa mort il était âgé

[1] Plutarque, *Pompée*, XLV. Eutrope, VI, XVI. [2] Tite-Live, *Abrégé du livre CIII*. Appien, *Mithr.*, CXVI. [3] Appien, *ibid.* [4] Plutarque, *Pompée*, XLVIII. [5] Appien, *Mithr.*, CV, CXVI. [6] Cicéron, *Epist. ad Atticum*, III, VIII, édit. Wesenberg-Teubner. [7] Cicéron, *Epist. ad Atticum*, II, IV, VII.

de 85 ans[1]). Il est hors de doute que Tigrane II fut le roi le plus puissant et le plus illustre parmi tous ceux qui furent appelés à rendre grand le nom de son pays. Il fut « le plus grand des rois »[2]) de son temps. Par lui, les disciplines helléniques étaient introduites dans la cour et peut-être même dans les hautes classes dirigeantes de l'Arménie. D'une constitution robuste et d'un cœur vaillant, à 72 ans il montait à cheval comme un jeune général et, à la tête de son armée, il la menait contre l'ennemi. Il dirigea en personne les affaires politiques de son royaume comme de son empire, de même que les opérations militaires dans toutes ses campagnes. Arrivé à l'apogée de sa gloire, il justifia en sa personne les titres de « Roi des Rois » et de « Grand ». A la fin de ses malheurs même, puisque la Sophène, un vaste pays arménien, la Gordyène et la partie supérieure de l'antique Assyrie restèrent attachées à sa couronne, le territoire du royaume national fut plus grand qu'il ne l'avait trouvé le jour de son avènement. Ce fut par Tigrane et par Pompée que furent inaugurées « l'amitié et l'alliance » avec les Romains, deux titres par lesquels, si l'Arménie avait formellement reconnu l'hégémonie de Rome, elle échappa au danger dont elle était menacée du côté des Parthes, et fut aussi à même de retarder la chute du royaume national sous les coups répétés des Sassanides. — Il est juste d'honorer ici la mémoire du noble Pompée, qui, « lorsqu'il eut en sa puissance le roi Tigrane, qu'il pouvait attacher à son char de triomphe, il aima mieux en faire un allié, et dit qu'il préférait à la gloire d'un jour la gloire de tous les siècles »[3]). Le magnanime Pompée épargna cette honte au roi et aux populations d'Arménie, dont il gagna l'éternelle reconnaissance.

[1] Lucien, *Macrob.*, XV. — Voy. ici Moïse de Khorène, II, 15–20. [2] Velleius Paterculus, II, XXXIII, 1. XXXVII, 2. [3] Plutarque, *Pompée, Parallèle d'Agésilas et de Pompée*, III.

CHAPITRE V.

5. Artavasde II (env. 56-34 av. J.-C.).

I. Il s'appelle roi des rois. Les enfants d'Artavasde II. — II. Il promet à Crassus son aide dans la guerre contre les Parthes (53 av. J.-C.). — III. Orode Ier, roi des Parthes, marche contre Artavasde. Défaite de Crassus. La paix est conclue entre Artavasde et Orode Ier. La Médie s'étendant jusqu'à l'Araxe. — IV. Artavasde II et Déjotarus envoient des troupes auxiliaires à Pompée. — V. Expédition d'Antoine contre les Parthes et les Mèdes (35 av. J.-C.). Artavasde II concourt à l'expédition. Défaite d'Antoine. Le poète Properce. — VI. Antoine fait prisonnier Artavasde qu'il conduit en Égypte en même temps que la famille de celui-ci (34 av. J.-C.).

I. Le fils de Tigrane le Grand et son successeur, Artavasde II, avait été probablement synthrone à son père dans les dernières années de celui-ci; « c'est ce que démontre une pièce de monnaie » [1]) existante jusqu'à nos jours. Durant son règne, Artavasde avait soigneusement ordonné les affaires du gouvernement et mis l'armée sur un pied de guerre assez satisfaisant. Pareil à son père, Artavasde II se donnait le titre de « roi des rois » [2]), titre qui ne pouvait être que nominal et était pris par rapport aux seigneurs féodaux arméniens. Parmi les enfants d'Artavasde sont mentionnés: Artaxias, Tigrane et une fille. En 50 av. J.-C., cette princesse avait été mariée au fils de Déjotarus, roi de l'Arménie-Mineure [3]). Il avait aussi une sœur qui fut fiancée à Pacorus, fils d'Orode Ier, roi des Parthes.

II. Dès les premières années du règne d'Artavasde, l'horizon du royaume d'Arménie se charge de nuages menaçants. D'un côté les Parthes et, de l'autre, certains généraux romains veulent faire du royaume d'Arménie l'instrument et même le but de leurs spéculations au grand préjudice de la nation et des institutions nationales.

En 55 avant notre ère, Marcus Crassus ayant rempli à Rome la charge de consul, avait reçu la mission de régler les affaires

[1] Dulaurier, p. 33, cité par Fr. Spiegel, *Erân. Alterth.*, t. III, p. 99. — Les récits que Moïse de Khorène (II, 24-25) fait sur ce roi, sont en grande partie conformes à ceux faits par les écrivains occidentaux. [2] Dulaurier, *ibid.* Fr. Spiegel, *ibid.*, note 2. [3] Cicéron, *Epist. ad Atticum*, V, XXI.

de l'Orient. Cependant, les richesses obtenues par Lucullus et par Pompée dans cette partie de la terre suscitèrent dans l'âme basse de cet avide romain l'envie d'en obtenir, lui aussi, par une guerre contre les Parthes. « Pensant de montrer que les choses faites par Lucullus contre Tigrane et par Pompée contre Mithridate n'étaient que des enfantillages, d'espérance seule il allait déjà en Bactriane et dans l'Inde » [1]). L'année d'après Crassus passant l'Euphrate entrait en Mésopotamie. Ayant alors obtenu quelques petits avantages sur les Parthes, il repassa l'Euphrate pour mettre ses troupes en quartier d'hiver sur la rive droite de ce fleuve. Lorsque, en l'année 53, il passa Zeugma avec son armée, il s'agissait de savoir quel chemin il devait suivre pour marcher vers Séleucie en Babylonie, résidence des Arsacides. Certains gouverneurs romains conseillaient à Crassus de s'arrêter là pour réfléchir mûrement sur l'ensemble des affaires qu'on allait entreprendre. Mais Crassus se refusait de se hâter lentement. « Le roi d'Arménie, Artavasde, qui vint dans son camp avec 6,000 cavaliers, ne l'encouragea pas peu. On disait de ceux-ci qu'ils n'étaient que les gardes du corps et la suite du roi. Artavasde promettait de donner, à ses propres frais, 10,000 cavaliers cataphractes et 30,000 fantassins. Il s'efforçait de persuader à Crassus d'envahir les pays des Parthes en passant à travers l'Arménie, où non seulement il aurait à fournir des vivres à l'armée, mais encore lui-même pouvait marcher en avant en sûreté, en franchissant un grand nombre de montagnes, des hauteurs continuelles et des endroits peu propices pour la cavalerie, qui était l'unique force des Parthes. Crassus ne témoigna pas grand plaisir par rapport aux propositions spontanées d'Artavasde et à l'endroit du magnifique secours qu'il lui promettait. Il répondit qu'il traverserait la Mésopotamie, où il avait laissé de nombreux et braves Romains. Ayant entendu cela, l'Arménien se sépara de lui et s'éloigna » [2]).

III. Orode I[er] (55-36 av. J.-C.), roi des Parthes, en voyant la bienveillante disposition d'Artavasde pour les Romains, divisa en deux son armée; il en donna une partie à Souréna, une dénomination par laquelle on comprenait, d'après sa dignité, le second du roi et le prince qui jouissait du privilège de couronner le roi [3]). Il envoya celui-ci contre Crassus; avec l'autre partie

[1] Plutarque, *Crassus*, XVI. [2] Plutarque, *ibid.*, XIX. [3] Telles sont les

il marcha sur l'Arménie se proposant de la saccager pour tirer vengeance d'Artavasde [1]). Crassus, trompé par un prince arabe nommé Ariamnès, jugeait plus convenable de marcher avec son armée à travers les endroits sablonneux. « Son armée se trouvait déjà dans une condition malheureuse lorsque des ambassadeurs, envoyés par Artavasde, vinrent lui faire savoir que, comme Orode avait marché contre lui, il était pris dans une grande guerre et il ne pouvait lui envoyer du secours ; il lui conseillait de retourner de ce côté et de se joindre aux Arméniens pour combattre contre Orode en personne, et, s'il ne voulait pas le faire, de marcher et d'asseoir son camp ayant soin d'éviter toujours les endroits propices pour la cavalerie et de s'approcher des contrées montagneuses. Par colère et impolitesse, Crassus ne lui écrivit pas une réponse ; mais bien il dit verbalement que pour le moment il n'avait pas le temps de s'occuper des Arméniens, et qu'il irait ensuite en Arménie pour tirer vengeance de la trahison d'Artavasde » [2]).

En attendant, l'armée de Souréna ayant défait une partie des légions romaines, était sur le point de prendre le fils de Crassus quand il se donna la mort. Tandis que le père arrivait au secours de son fils, il lui arriva d'être témoin d'un horrible spectacle; il vit la tête coupée de son enfant que les Parthes lui exhibaient fichée au bout d'une lance. Le lendemain Crassus retournait à Carrhes; et lorsque, plein d'espoir d'obtenir la paix, il se rendait vers Souréna, les Parthes le tuèrent. « Souréna envoya à Orode en Arménie la tête et la main de Crassus » [3]). « Orode avait conclu la paix avec l'Arménien Artavasde et avait fiancé la sœur de celui-ci à son fils Pacorus » [4]) ; aussi, des deux côtés on donnait des festins et on banquetait... Lorsqu'on apporta devant les portes la tête de Crassus, les tables n'avaient pas encore été levées » [5]).

En vertu du traité de paix conclu entre Orode Ier et Arta-

paroles de Plutarque, *Crassus*, XXI, d'Ammien Marcellin, XXIV, II, 4. III, 1. XXX, II, 5, et de Zosime, III, XV. Voy. Fr. Spiegel, *Erân. Alterth.*, t. III, p. 104, note. St-Martin, *Fragments d'une histoire des Arsacides*, I, p. 48 et suiv., et sa note chez Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, III, p. 79 et suiv. Lagarde, *Gesammelte Abhandlungen*, p. 192. [1] Plutarque, *ibid.*, XXI. Dion Cass., XL, XVI, 1–2. [2] Plutarque, *Crassus*, XXII. Dion Cass., *ibid.* [3] Plut., *ibid.*, XXXII. [4] Plut., *ibid.*, XXXIII. Cicéron, *Epist. ad Familiares, XV, III, S. D. M. Catoni.* [5] Plut., *ibid.*, XXXIII.

vasde II, la plus grande partie des territoires arméniens situés sur la droite de l'Araxe furent de nouveau enlevés à la nation, et, suivant le témoignage de Plutarque (*Antoine*, XLIX) « l'Araxe *devint* frontière entre la Médie et l'Arménie ». Il est probable qu'ici la Médie n'était que l'Atropatène qui est maintenant soustraite à la suzeraineté du roi d'Arménie et soumise à l'empire des Arsacides. — L'armée de Crassus s'étant débandée après la mort de son chef, une partie des troupes se jetèrent en Arménie pour y trouver un refuge [1]).

IV. Tout porte à croire que, en dehors de la paix conclue entre Artavasde et Orode, il y eut entre ces deux souverains une alliance, formée dans un but plutôt défensif qu'offensif. Lorsque, en 51, Cicéron se rendait en Cilicie en qualité de préteur, il avait appris en route que ces deux rois se disposaient à envahir les territoires de la République romaine et que, en particulier, Artavasde allait se jeter sur la Cappadoce [2]). Toujours est-il qu'Artavasde ne fit aucun acte d'hostilité contre les Romains.

Lorsque la guerre civile se déclara entre Pompée et Jules César, Pompée envoya demander des troupes auxiliaires à Artavasde II et à Déjotarus de même qu'aux autres rois d'Asie, amis et alliés de la République romaine. Les troupes d'Artavasde, sous les ordres du général Mégabatès, et celles de l'Arménie-Mineure, sous la conduite du général Taxile, se rendirent en Épire auprès de Pompée. Toutefois, Pompée ne se servait pas de toutes ces troupes dans les combats; il en désignait un grand nombre à monter la garde, à construire des fortifications et à servir l'armée italique [3]). Lorsque, en 48, Pompée fut vaincu par Jules César près de Pharsale en Thessalie, les troupes des deux Arménies retournèrent, à ce qu'il semble, dans leurs pays sans essuyer quelque préjudice de la part du vainqueur.

V. La défaite de Crassus avait inspiré grand encouragement aux Parthes. Aussi, leur armée, sous le commandement du prince royal Pacorus, entra en Syrie. Ventidius, lieutenant d'Antoine, remporta une victoire sur l'armée ennemie, et Pacorus fut tué

[1] Florus, I, XLVI (III, XI), 10. Jornandès, *De regn. ac temp. success.*, I. — Voy. ici M. de Khor., II, 17. [2] Cicéron, *S. D. Coss. Praett. Tribb. Pl. Senatui*, et *M. Catoni, Epist. ad Familiares* XV, II, III, comme aussi *Epist. ad Atticum*, V, XX. [3] Appien, *De bello civili*, II, XLIX, LXXI.

dans le combat [1]). L'année 36 Orode Ier ayant été tué par son fils Phraate, celui-ci lui avait succédé. Marc Antoine, dans le but d'abattre l'orgueil des Parthes, entreprit une campagne contre eux. On était dans l'année 35; Antoine avait avec lui 18 légions et 16,000 cavaliers [2]); avec cette armée il entra en Arménie, où vinrent le rejoindre les rois alliés des Romains. Artavasde II, le plus fort d'entre les alliés, lui donna 7,000 fantassins et 6,000 cavaliers [3]). C'était sur le conseil d'Artavasde qu'Antoine avait décidé d'envahir les territoires des Mèdes en traversant l'Arménie. Le roi des Mèdes, ennemi du roi d'Arménie, portait aussi le nom d'Artavasde [4]). « Tandis qu'il fallait passer l'hiver en Arménie et faire reposer l'armée dans ce pays, ... Antoine ne voulut pas passer le temps, mais en toute hâte il alla de l'avant, en laissant à sa gauche l'Arménie; en arrivant dans l'Atropatène, il ravageait ces contrées. Il avait avec lui trois cents chars portant des machines de guerre... Antoine, qui agissait avec hâte, les laissa derrière lui; il jugeait qu'ils entravaient sa marche de général pressé. Pour garder ces chars, il laissa beaucoup de soldats et le commandant Statianus » [5]), et lui-même marcha pour assiéger la grande ville Prasp ou Phraata [6]), où se trouvaient les fils et les épouses du roi des Mèdes. Antoine comprit bientôt la grande erreur de s'être éloigné du parc de ses machines. Phraate IV envoya une grande armée contre Statianus qui fut tué avec 10,000 hommes de son corps d'armée; les machines tombèrent dans les mains de l'ennemi et furent mises en pièces. Une profonde agitation se manifesta dans les rangs de l'armée romaine et « l'Arménien Artavasde, désespérant du succès des affaires des Romains, se retira avec son armée » [7]). Cette conduite d'Artavasde, loin d'être un acte de trahison [8]), lui était dictée par la plus simple prudence. En effet, d'un côté, en voyant que les machines de guerre étaient anéanties et une partie de l'armée d'Antoine était mise en pièces, tandis que

[1] Plutarque, *Antoine*, XXXIV. [2] Tite-Live, *Abrégé du livre CXXX*. — Une légion était composée d'environ 6000 fantassins. [3] Plut., *ibid.*, XXXVII. [4] Dion Cass., XLIX, xxv, 1. [5] Plutarque, *Antoine*, XXXVIII. [6] Probablement la ville de Takht-i-Suléiman moderne; voy. H. Rawlinson, *Journal of the Royal Geographical Society*, t. X, p. 113 et suiv. Fr. Spiegel, *Erân. Alterth.*, t. I, p. 113; t. III, p. 121, note 2, et p. 124, note. [7] Plutarque, *Antoine*, XXXIX. [8] Strabon dit le contraire; voy. cet écrivain, XI, XIII, 4. XVI, I, 28.

l'autre partie était tombée dans une agitation inquiétante par la faute de son général, d'un autre côté, comme Artavasde ne se trouvait pas en état de lever une nouvelle et nombreuse armée pour secourir Antoine d'une façon efficace, et les Parthes et les Mèdes pouvaient lui demander sous peu un compte sévère de sa conduite, il se vit obligé de prendre les moyens d'assurer sa situation future et se retira d'une guerre désastreuse qui, follement commencée et encore plus follement conduite par Antoine, ne pouvait aboutir qu'à une catastrophe même pour un général plus habile que ce romain présomptueux.

Antoine aussi donna le signal de la retraite, et, avec une alternative de succès et de revers devant un ennemi qui l'entourait de toutes parts, il rebroussait chemin. Poursuivi par les Parthes et les Mèdes, il ne pouvait empêcher le grand massacre qu'ils faisaient dans les rangs de ses troupes. En se rappelant la retraite des Grecs, opérée sous les ordres de Chirisophe et de Xénophon, Antoine, toujours dans des transes mortelles, s'écriait: « heureux les Dix Mille! » Enfin, épuisés et tombants de fatigue, lui et le reste de son armée « atteignirent l'Araxe, frontière entre la Médie et l'Arménie... Lorsqu'ils le franchirent sans courir quelque danger, comme si, étant sortis de la mer, ils eussent vu alors seulement ce pays, ils l'adorèrent, et, tout éplorés, ils s'embrassèrent remplis de joie. Or, lorsqu'en s'avançant dans ce pays fertile ils goûtèrent de tout sans mesure après les privations souffertes, ils attrapèrent l'hydropisie et le flux de ventre »[1]). « Bien qu'Antoine eût été courroucé contre Artavasde d'avoir été abandonné par lui et eût voulu le punir, il lui fit toutefois des honneurs pour obtenir de lui de l'argent et les objets nécessaires »[2]). L'armée romaine prit ses quartiers d'hiver en Arménie; quant à Antoine, il retourna en Égypte[3]).

Le poète latin Properce fait, par les mots suivants, allusion à cette guerre, en même temps qu'il y fait mention de l'Araxe; dans la *IX^e Élégie* du *III^e livre* de ses *Chants*, en adressant la parole au soldat Postumus, il le blâme d'avoir abandonné sa femme Galla et d'être parti pour guerroyer contre les Parthes; ensuite il lui dit (ll. 7-10): « Mais toi, ô insensé, en voilant ta

[1] Plut., *ibid.*, XLIX, L. Jornandès, *ibid.* [2] Dion Cass., XLIX, XXXI, 2.
[3] Tite-Live, *Abrégé du CXXX^e livre.* Florus, II, XX (IV, X), 1-10). Sextus Rufus, *Breviarium* etc., XVIII. Orose, VI, XIX, 1.

lanterne, fatigué et épuisé, tu boiras de l'eau de l'Araxe dans ton casque. Quant à elle, à un futile bruit, elle se consumera de ce que ton courage te causera de grandes douleurs ». — C'est pour cette guerre que le même poète dans la *III^e Élégie* du *IV^e livre* de ses *Chants* décrit à un soldat nommé Licotas, au fond de l'Asie, la tristesse et le souhait de sa femme Aréthuse, et fait écrire à celle-ci les mots suivants à l'adresse de son mari (ll. 31-34) : « Je suis forcée d'apprendre à connaître les pays dessinés sur la carte et quel est le dieu sage qui a ainsi formé le monde. J'apprends aussi à connaître dans quelle partie de la terre coule l'Araxe qu'il faut vaincre, et combien de milles court le cavalier parthe sans qu'il boive de l'eau ». L'Araxe qu'il fallait vaincre désignait l'Arménie, dont le roi, aux yeux des Romains, avait causé la défaite d'Antoine.

VI. L'année qui suivit sa défaite (34 av. J.-C.), Antoine « entreprit de marcher avec une armée contre Artavasde n'ayant pas peu d'espoir du côté du Mède. Celui-ci était irrité contre Phraate parce qu'il s'était attribué la plus grande partie du butin et il ne lui avait pas témoigné l'honneur dû à sa position ; quant à Artavasde, il voulait le châtier de ce qu'il avait attiré les Romains contre sa personne. Ainsi, le Mède envoya Polémon vers Antoine en sollicitant son amitié et son alliance... Antoine appela d'abord Artavasde, comme ami, en Égypte, dans le but de se saisir de lui aisément dans ce pays et de le mettre à mort. Artavasde s'en doutait ; aussi, il s'y refusa ; Antoine, de son côté, pensa à lui tendre un piège d'une autre façon ; afin de ne pas se le rendre ennemi, il ne manifestait pas sa colère » [1]). « Dans le but de le punir plus aisément, Antoine demanda à Artavasde la main de sa fille pour son fils Alexandre. A cet effet, il dépêcha auprès de lui un certain Quintus Délius..., en lui faisant beaucoup de promesses. A la fin, il se rendit au printemps à Nicopolis, ville bâtie par Pompée [2]). Étant là, il fit appeler Artavasde comme s'il voulait le consulter sur le sujet de faire quelque chose contre les Parthes. Comme Artavasde, se doutant bien du piège, ne se rendit pas auprès de lui, il dépêcha encore une fois vers lui Délius aux fins de négociations ; lui-même marcha avec grande hâte sur Artaxate. Il s'efforça longtemps de le persuader par ses amis, de lui inspirer de la crainte par

[1] Dion Cass., XLIX, XXXIII, 1-3. [2] En Arménie-Mineure.

ses soldats, et, en général, il lui écrivit des lettres comme à un ami, et tint une conduite en conséquence, jusqu'à ce qu'il le disposa à se rendre dans son camp. Là il le fit prisonnier; il ne le chargea pas tout de suite de chaînes, tout en le retenant auprès de lui; il le conduisait vers les châteaux-forts qui contenaient des trésors afin de s'en rendre maître, si possible, sans faire la guerre. Il faisait paraître qu'il percevait des impôts des Arméniens pour sa protection et pour sa royauté. Cependant, puisque les gardiens des trésors ne prêtèrent pas oreille à ses paroles et ceux qui portaient les armes élurent son fils aîné roi à sa place, il le chargea de chaînes d'argent; car, il était honteux de charger de chaînes de fer celui qui avait été jadis roi. Ainsi, en se saisissant des uns avec violence et des autres qui se livraient à lui spontanément, il occupa toute l'Arménie »[1]). Suivant Orose (VI, XIX, 3-4) « Antoine fit prisonnier *Artavasde*[2]) per trahison et par ruse; l'ayant chargé de chaînes d'argent, il le pressa de lui révéler les trésors royaux, et, s'étant rendu maître du château-fort, qu'on lui avait fait connaître comme renfermant les trésors, il en puisa beaucoup d'or et d'argent. Plein d'orgueil de posséder tant d'argent, il déclara la guerre... à César ».

« Tout en faisant ces choses,... Antoine laissa en Arménie une armée, et, en même temps que le butin considérable enlevé par lui, il emmena Artavasde, son épouse et ses enfants[3]) et alla en Égypte. Par une sorte de triomphe, il se fit précéder à Alexandrie par ceux-ci et d'autres prisonniers, et lui-même, monté dans un char, entra dans cette ville. De toutes les autres choses il fit présent à Cléopâtre et mena devant elle Artavasde, chargé de chaînes d'or, en même temps que sa famille. Cléopâtre, entourée d'un grand nombre de personnages, était assise sur un siège plaqué d'or, posé sur une estrade d'argent. Les barbares[4]), bien que pressés de plusieurs personnages et

[1] Dion Cass., XLIX, XXXIX, 2-6. XL, 1. L, 1, 2. Au dire de Xiphilin (*Epitome* etc., 49, 31, 1) Antoine « chargea d'abord Artavasde de chaînes d'argent et après il le présenta à Cléopâtre portant des chaînes d'or ». Velleius Paterculus (II, LXXXII, 3) rapporte qu'Antoine « chargea Artavasde de chaînes d'or ». Tite-Live, *Abrégé du livre CXXXI.* Strabon, XI, XIV, 15. Tacite, *Annales*, II, 3. Plutarque, *Antoine*, LXI. [2] Suivant l'auteur, « Artaban ».

[3] Josèphe (*Antiq. jud.*, XV, IV, 3) y ajoute « et les satrapes » et « tous les ornements de royauté ». [4] Il va sans dire que les esclaves et les bas admirateurs de ce Romain, indigne d'un si grand nom, devaient honorer d'une telle épithète les innocentes et royales victimes arméniennes.

recevant des espérances de plusieurs côtés, ne lui exprimèrent un mot de supplication, ni ne se prosternèrent devant elle; et comme ils l'appelaient de son nom [1]), ils gagnèrent la réputation de courageuses personnes; pour cette raison, toutefois, ils souffrirent beaucoup de maux » [2]). « Antoine s'accorda les honneurs de triomphe au sujet de la capture d'Artavasde » [3]). L'infortuné roi « se vit à Alexandrie chargé de chaînes et promener par la ville derrière le char de son vainqueur (?!), puis il fut jeté dans une prison » [4]). La reine d'Arménie et ses enfants ne pouvaient certes s'attendre à un meilleur sort. Octavien César s'apitoyait sur le sort de ce roi et disait qu'Antoine avait fait prisonnier Artavasde par ruse et l'avait chargé de chaînes et, de la sorte, il avait infligé une grande honte au peuple romain [5]).

Moïse de Khorène (II, 23) nous explique en partie le motif de la capture d'Artavasde lorsqu'il dit : « Antonin [6]) rugissait avec la férocité d'un lion; il était encore plus enragé par le venin de Cléopâtre; car, elle avait de la haine pour les souffrances, dont son aïeule avait été l'objet de la part de Tigrane ». La reine Cléopâtre Sélênê, mise à mort par ordre de Tigrane le Grand, était la mère du père de l'épouse de la main gauche d'Antoine [7]).

CHAPITRE VI.

6. Artaxias II (34-20 av. J.-C.).

I. L'état de l'esprit de la nation arménienne dès le commencement de la captivité d'Artavasde II. — II. Défait par les troupes d'Antoine, Artaxias II se réfugie chez Phraate IV. — III. Antoine et Artavasde le Mède forment une alliance. Phraate IV et Artaxias II occupent la Médie et l'Arménie. Le roi Alexandre Antonien. Mort d'Artavasde II (31 av. J.-C.). — IV. Artaxias II se soumet au roi des Parthes. Sa mort (20 av. J.-C.).

I. En menant en captivité le roi Artavasde, Antoine ne songeait pas seulement à le punir de sa prétendue trahison et à faire plaisir à Cléopâtre, mais bien à se rendre maître du royaume

[1] C'est-à-dire en criant « Cléopâtre! Cléopâtre! ». [2] Dion Cass., XLIX, XL, 2–4. Josèphe, *ibid.* [3] Plutarque, *Antoine*, L. [4] Strabon, XI, XIV, 15. [5] Dion Cass., XLIX, XLI, 5. L, I, 4. XXVII, 7. Tacite, *Annales*, II, 3. [6] Au lieu de dire « Antoine ». [7] Voy. ici Moïse de Khorène, II, 22–23.

d'Arménie. La captivité d'Artavasde fut le motif et le point de départ de profondes agitations qui, pendant un siècle entier, bouleversèrent l'Arménie. D'un côté, Antoine, et, après celui-ci, Auguste et ses successeurs, d'un autre côté, les Parthes, la dynastie atropatienne et des princes ibériens avaient pris l'Arménie pour un objet digne de mépris, en même temps qu'ils l'attaquaient alternativement pour satisfaire leurs convoitises et pour y exercer un despotisme désordonné sans rencontrer un obstacle de la part des seigneurs féodaux et des populations en général. Encore plus, la dissolution dans le sentiment national régnait et se propageait toujours davantage dans tous les rangs de la société arménienne. Les sires et les seigneurs féodaux se montrent à cette époque ou assassins de leurs rois, ou traîtres de la patrie, ou pour le moins ils portent de la haine à leurs légitimes souverains, dont ils convoitent le pouvoir, en même temps qu'ils désirent l'absence du maître pour jouir d'une liberté à leurs yeux parfaite, mais qui leur prépare une humiliante soumission. Oui, ces magnats, éternellement turbulents et rarement unis entre eux-mêmes, préféreront de baisser leurs fières têtes devant un prince étranger imposé à la nation par l'étranger, plutôt que de se réunir autour de cette infortunée reine, ce dernier rejeton du grand Artaxias, pour sauver d'une ruine certaine et le trône royal et le pays national. Le peuple, qui pendant les troubles subit toute sorte de préjudices, est incapable de faire le moindre mouvement au profit de la généralité. Et quel mouvement pouvait faire le peuple d'un pays où c'était la noblesse qui était tout et le sort du peuple fut toujours celui de recevoir et d'exécuter les ordres des grands sans les discuter? Le droit du peuple arménien, c'était de n'en avoir aucun, de n'avoir point une volonté et surtout de garder un silence éternel sur les affaires nationales, même lorsque la patrie était en danger. Un pareil peuple était sans doute condamné à ne pas sortir de la condition de l'enfance au point de vue politique et administrative et à ne faire que le bouc émissaire de ses chefs.

II. Nous avons vu plus haut que, au moment où Artavasde II fut fait prisonnier, l'élément militaire éleva son fils aîné Artaxias au trône royal [1]). Le roi Artaxias II livra bataille au corps

1 Dion Cass., XLIX, XXXIX, 6. Josèphe, *Antiq. jud.*, XV, IV, 3.

d'armée qu'Antoine avait laissé en Arménie; mais le sort n'ayant pas favorisé ses armes, il alla chercher asile auprès de Phraate IV, roi des Parthes [1] (34 av. J.-C.).

III. Après la retraite désastreuse d'Antoine, Phraate IV traitait avec un mépris marqué son ancien allié Artavasde, roi de la Médie-Atropatène. La crainte ou le désir de vengeance poussa Artavasde le Mède de se rapprocher d'Antoine et même de former avec lui une alliance, afin de se garantir des empiétements de Phraate et d'en tirer vengeance en temps utile. En l'an 33, Antoine se rendit en Arménie [2]), et il fut décidé entre les alliés qu'Antoine entreprendrait la guerre contre Octavien César et Artavasde contre Phraate. Pour sceller leur alliance, ils se donnèrent réciproquement des troupes. Le Mède annexa à son royaume quelques nouvelles contrées de l'Arménie; elles étaient peut-être situées dans la province de Caspiane. Artavasde croyait ainsi avoir assuré sa situation contre les desseins du roi des Parthes; mais il se trompait dans ses calculs. La première fois que Phraate et Artaxias marchèrent contre lui, peut-être dans les commencements de l'an 32, Artavasde a remporté sur eux une victoire grâce au secours des troupes romaines de son allié. « Mais lorsque Antoine rappela à lui ses troupes et retint auprès de lui celles d'Artavasde qui étaient avec lui, à la victoire succéda la défaite. Artavasde fut fait prisonnier et, de la sorte, l'Arménie et la Médie furent perdues » [3]) pour les Romains (peut-être l'an 31 av. J.-C.). Nul doute que Phraate IV n'ait réduit sous sa domination jusqu'à l'Araxe les pays du royaume du mède Artavasde. Mais la dynastie atropatienne ne fut pas supprimée. Quant à l'Arménie, dans cette année l'état de choses n'y pouvait recevoir un changement essentiel. — Antoine avait promis à son fils Alexandre, qui lui était né de Cléopâtre, de lui donner l'Arménie, la Mésopotamie et les pays s'étendant jusqu'aux frontières de l'Inde [4] (34 av. J.-C.). Il crut devoir remplir sa promesse. Ainsi, lorsque, dans une solennité célébrée *ad hoc*, Alexandre s'habilla des costumes médo-arméniens et on lui posa sur la tête la tiare et le diadème droit, « propres aux rois des Mèdes et des Arméniens » [5]), il salua ses parents en les embrassant. A ce mo-

[1] Dion Cass., XLIX, XL, 1. L, 1, 7. Josèphe, *ibid.* [2] Voy. Plutarque, *Antoine*, LVI. [3] Dion Cass., XLIX, XLIV, 1–4. Xiphilin, *Epitome* etc., 49, 44, 1. Voir aussi Plutarque, *ibid.* [4] Tite-Live, *Abrégé du livre CXXXI.* Dion Cass., XLIX, XLI, 3. Plut., *Antoine*, LIV. [5] Plut., *ibid.*

ment, un groupe de gardes du corps, composé d'Arméniens, entoura Alexandre [1]). Mais ce soi-disant roi d'Arménie ne vit pas, même de loin, la première montagne de ce pays.

Par suite de la défaite essuyée par le roi d'Atropatène, Artaxias II était entré dans le territoire de son royaume grâce au secours de Phraate IV. Comme à cette époque Antoine était dans ses préparatifs de guerre contre Octavien César, il devait avoir rappelé auprès de lui le corps d'armée romain qu'il avait laissé en Arménie. Ainsi Artaxias, maintenant maître de son royaume et secondé de l'armée des Parthes, fit mettre à mort les Romains qui se trouvaient encore en Arménie [2]). Mais celle-ci était pour le moins virtuellement soumise au roi des Parthes.

Au début de la guerre entre Antoine et Octavien César (31 av. J.-C.), le roi Artavasde II était mis à mort en Alexandrie par l'ordre d'Antoine [3]). Ce Romain civilisé recourut à cet ignoble acte sur son royal prisonnier *barbare* rien moins que par une spéculation plus ignoble encore ; car, « Antoine envoya au Mède la tête *de sa victime*, espérant que pour cette action il obtiendrait de lui du secours » [4]). Lorsque Antoine fut défait à Actium et ensuite il se donna la mort (30 av. J.-C.), Octavien envoya d'Égypte à Rome les enfants d'Artavasde [5]).

IV. Artaxias II, « l'ennemi des Romains, parce qu'il se rappelait le meurtre de son père, se défendit contre les Romains, lui et son royaume, avec le secours des Arsacides » [6]). Le roi Artaxias II fut donc un patriote, dans toute l'acception du mot. Il était *philopator*, et n'en était pas moins *philadelphe* ; car, l'an 29 avant notre ère, il demanda à Octavien d'envoyer auprès de lui ses frères qui se trouvaient alors à Rome. Octavien, pour cacher ses desseins de despote, rejeta la demande d'Artaxias en prétextant qu'il avait fait tuer les Romains qui se trouvaient en Arménie [7]). La réponse du vainqueur d'Antoine impliquait une menace. Le maître de Rome ne pouvait se résigner à voir que le roi d'Arménie demeurât impuni de son action, restât indépendant de Rome et soumis au roi des Parthes. Pareil état de choses était souverainement dangereux pour les intérêts de la République romaine en Orient. Malgré cela, grâce

[1] Plut., *ibid.* [2] Dion Cass., LI, XVI, 2. [3] Strabon, XI, XIV, 15. Tacite, *Annales*, II, 3. [4] Dion Cass., LI, V, 5. [5] *Idem*, LI, XVI, 2. [6] Tacite, *Annales*, II, 3. [7] Dion Cass., LI, XVI, 2.

à l'influence des Parthes, Artaxias II gouvernait en paix son royaume jusqu'à l'an 20 avant notre ère quand des accusations, parties d'Arménie à la charge d'Artaxias, parvinrent à Octavien, qui s'affublait maintenant du titre d'« Auguste », et on lui demandait pour roi Tigrane, frère d'Artaxias [1]). La politique de Rome, à défaut de moyens légitimes, devait réussir par la plus lâche trahison de vilains serviteurs. Aussi, le roi Artaxias II « fut tué par trahison » [2]) ; c'était certainement la main d'un ou de plusieurs laquais nationaux, vendus aux Romains, qui avait fait le coup. Nous avons ainsi l'explication du refus qu'Auguste avait opposé à la demande d'Artaxias.

Le roi Artaxias II, si orné de vertus civiques et domestiques, avait pris les titres de « roi grand » et de « philhellène » [3]).

CHAPITRE VII.

7. Tigrane III (20-6 av. J.-C.).

I. Auguste envoie Tigrane III en Arménie en compagnie de Tibère (20 av. J.-C.). — II. Poètes latins. — III. Le canton de Symbakê fait retour à l'Atropatène.

I. Nous avons vu plus haut qu'Antoine avait conduit en Égypte Artavasde II et « ses enfants » [4]), et nous avons dit qu'Auguste les en avait envoyés à Rome pour ses desseins politiques. L'histoire ne nous a pas fait parvenir leur nombre exact ni leurs qualités en termes clairs et précis. Au rapport de Dion Cassius (LIV, IX, 4), « le frère d'Artaxias était à Rome » ; c'était Tigrane III. Après la mort d'Artaxias II, Auguste l'ayant nommé roi d'Arménie (an 20 av. J.-C.), l'envoya en ce pays par Tibère, son fils

[1] Dion Cass., LIV, IX, 4. [2] *Inscription du temple d'Auguste en Ancyre* ; voy. Georges Perrot, *Exploration archéologique de la Galatie*, 1862, t. I, pp. 195, 227 et suiv. P. J. Catergian, *Hist. univ.* (en idiome arm.), Vienne, 1852, t. II, p. 97, note 2. Tacite, *Annales*, II, 3. Dion Cass., *ibid.* Suivant Josèphe (*Antiq. jud.*, XI, IV, 3), Archélaüs (roi de Cappadoce) et Tibère, le fils adoptif d'Auguste, expulsèrent Artaxias II de l'Arménie. [3] Voy. une monnaie de ce roi chez Dulaurier, p. 37, portant ces titres. Fr. Spiegel, *Erân. Alterth.*, t. III, p. 130, note 1. [4] Josèphe, *Antiq. jud.*, XV, IV, 3. Dion Cass., XLIX, XL, 2.

adoptif, alors un jeune homme âgé de vingt-deux ans. Une armée romaine accompagnait le lieutenant de l'empereur et le roi Tigrane [1]). La mission de Tibère et de l'armée impériale était de rétablir en Arménie l'autorité de Rome et, au besoin, de faire la guerre aux Parthes pour en détruire l'influence dans ce pays. C'était sans doute dans la ville d'Artaxate que Tibère fit élever un tribunal à la façon romaine, supportant l'image d'Auguste, devant laquelle il posa la couronne royale sur la tête de Tigrane [2]). L'empereur des Romains avait ainsi atteint son but; il avait fait rentrer l'Arménie dans ses devoirs d'État relevant de l'autorité du peuple romain, grâce à un crime perpétré par ses dignes adhérents, crime qui n'en était pas un aux yeux des auteurs du *jus romanum* qui devaient en profiter. — Malheureusement, Phraate IV, pris d'une peur excessive, non seulement renonça à toute influence sur l'Arménie, mais il renvoya à Auguste les drapeaux et les aigles pris par les Parthes sur l'armée de Crassus [3]).

II. Les poètes latins chantèrent ces avantages des Romains. Virgile (70–1 av. J.-C.) en élevant Auguste au rang des dieux, veut lui élever un temple, et il dit (*Géorgiques*, III, 26–31) : « On contemplera sur la porte du temple... les villes subjuguées d'Asie, et le Niphate qui vient d'être repoussé, et le Parthe qui place son dernier espoir dans ses flèches astucieuses qu'il lance tout en fuyant ». Dans la pensée du poète, le terme Niphate désigne ici d'abord l'Arménie du temps d'Antoine et ensuite celle du temps d'Auguste, auquel elle avait demandé un roi, se montrant ainsi moralement vaincue par lui. — C'était à l'époque splendide d'Auguste que Virgile décrivait le bouclier remis par Vénus à Énée, sur lequel étaient sculptées les victoires que les Romains devaient remporter sur les nations dans les temps à venir et les conquêtes qui leur étaient réservées. Entre autres sujets, le poète dit (*Énéide*, IX, 726, 728) : « Là l'Euphrate faisait main-

[1] Suétone, *Tibère*, IX. — Moïse de Khorène (II, 64) appelle « dernier Tigrane » un des rois de ce nom, qui, selon lui, aurait régné 161–181 apr. J.-C. Son « dernier Tigrane » est, chez lui, le III[e] de ce nom; mais il y en a trois autres encore, dont le dernier régna 60–63 apr. J.-C. Toute autre observation serait superflue. [2] *Inscr. du temple d'Auguste en Ancyre.* Suétone, *Tibère*, IX; XI. Tacite, *Annales*, II, 3. Josèphe, *ibid.* Velleius Paterculus, II, CIV, 4. CXXIV, 1. Strabon, XVII, I, 54. Dion Cass., LIV, IX, 4. [3] Suétone, *Auguste*, XXI. Eutrope, VII, 9. Florus, III, XII, 4.

tenant couler doucement ses ondes... Là étaient sculptés les Dahes irréductibles [1]) et l'Araxe réfractaire au pont » [2]). Par ces trois derniers mots, le poète latin décrit l'état moral et politique du peuple arménien du siècle de Tigrane le Grand, comment, par amour d'indépendance et pour échapper au joug de l'étranger, il avait lutté contre les Romains. Horace (64 av. -8 apr. J.-C.), dans son ode dédiée à Valgius (*Odes*, II, IX, 17-22) lui dit: « Mets fin à tes plaintes qui marquent peu de fermeté; chantons plutôt les nouvelles victoires d'Auguste César, le fier Niphate [3]) et le fleuve de la Médie, qui, étant entré dans le rang des nations vaincues, roule moins fièrement ses ondes... ». Le même poète fait allusion à l'expédition de Tibère avec son armée en Arménie lorsqu'il écrit dans une lettre adressée à Iccius (*Épîtres*, I, XII, 25-28): « Il faut que vous sachiez des nouvelles et où en sont les affaires de l'empire romain. Les Cantabres [4]) viennent d'être vaincus par Agrippa, et les Arméniens par Claude Néron [5]). Phraate tombé à genoux reçut les ordres de César et reconnut son autorité... ». Ovide (43 av. J.-C.-17 apr. J.-C.), de son côté, chante (*II^e livre des* Tristia, *Élégie, 114^e distique*): « L'Arménien ne demande maintenant que la paix; maintenant, le cavalier parthe offre, avec des mains tremblantes, l'arc et les drapeaux qu'il avait pris ». — L'Arménie reconnut donc pour la seconde fois l'autorité suprême des Romains; toutefois, avec Auguste l'état de choses avait subi une modification. Le sénat romain ne devait plus s'immiscer directement dans les affaires de l'Arménie; car, en vertu de la nouvelle constitution, et bien que l'Arménie eût été un royaume, sous forme d'une « province impériale » elle était placée uniquement et directement sous l'autorité de l'empereur.

III. Il semble que les mots suivants de Strabon (XI, XIII, 2) se rapportent à cette époque: « L'Atropatène a deux voisins redoutables dans l'Arménien et le Parthe, qui à plusieurs reprises, se sont agrandis à son préjudice. Toutefois, elle leur tient tête et sait leur reprendre à l'occasion ce qui lui a été enlevé. C'est ainsi que les Arméniens dûrent lui restituer tout le canton de Symbakê lors de leur soumission aux Romains; en même temps

[1] Un peuple sur la rive orientale de la mer Caspienne. [2] ...*pontem indignatus Araxes*. [3] ...*rigidum Niphaten*. [4] Un peuple d'Espagne.
[5] C'est-à-dire Tibère, qui était de la famille des Nérons.

qu'elle recherchait, elle aussi, l'amitié de César, elle avait eu soin de continuer à se ménager l'appui des Parthes ». Bien que le César de Strabon ait été l'empereur Auguste, on ignore quel était exactement le canton de Symbakê de l'Arménie. Peut-être il était situé dans le sud-ouest de la province de Basoropède, dont les auteurs arméniens ne font aucune mention.

Nous savons que l'Atropatène, qui, en raison de l'origine médique de la dynastie atropatienne, s'appelait aussi Médie, contenait des pays nâiro-ourartiens. Il est donc clair que dans le Ier siècle avant l'ère chrétienne, comme aussi après cette époque, des populations arméniennes devaient y avoir demeuré comme dans leur territoire foncièrement national. Strabon, qui écrivait dans le second décennat du Ier siècle de notre ère, dit au sujet d'Atropatène: « Suivant l'indication expresse de Dellius,... Véra est située à 2,400 stades [1]) du fleuve Araxe, lequel forme la séparation entre l'Arménie et l'Atropatène. Généralement parlant, cette contrée est belle et fertile; mais toute sa partie septentrionale est élevée, âpre et froide et n'a guère pour habitants que des montagnards Cadusiens, des Amardes, des Tapyres, des Kyrtiens, sans compter le reste, c'est-à-dire toute une population se livrant au brigandage et composée d'émigrés venus spontanément d'autres pays. On trouve, en effet, ces différentes nations éparses dans tout le Zagros et le Niphate [2]); et les Kyrtiens et les Mardes ou Amardes de la Perse (la dénomination a ces deux formes), ceux des peuples de l'Arménie aussi qui ont conservé jusqu'à nos jours ces mêmes dénominations [3]), sont bien de la même race que les montagnards de l'Atropatène, à en juger par la ressemblance physique » [4]).

[1] 444 kilomètres. Le palais d'hiver des rois d'Atropatène était à Véra.

[2] Strabon dit ailleurs (XI, XIV, 2) que « la chaîne du Niphate longe la Gordyène ». C'était le Niphate oriental de l'Arménie. [3] Tacite (*Annales*, XIV, 23) et Ptolémée (V, XIII, 20) connaissent en Arménie une population nommée Mardes qui habitait le canton de la Basoropède appelé Mardastan par les écrivains nationaux. [4] Strabon, XI, XIII, 3.

CHAPITRE VIII.

8. Tigrane IV *pour la première fois* (6-5 av. J.-C.).
9. Artavasde III (5-2 av. J.-C.).
   Tigrane IV *pour la deuxième fois* (2 av. J.-C.-1 de J.-C.).
   Ariobarzane le Mède (1-5 de J.-C.).
   Artavasde IV le Mède (5-env. 7 de J.-C.).
10. Tigrane V (env. 7-12 de J.-C.).
11. La reine Érato (env. 12-14 de J.-C.).

I. 8. Tigrane IV. Pressé par les Romains, il s'enfuit auprès de Phraate IV. — II. 9. Artavasde III. Les Arméniens l'expulsent du royaume. — III. Tigrane IV pour la deuxième fois. — IV. Ariobarzane le Mède. Artagira est détruite. Mort d'Ariobarzane. — V. Artavasde IV le Mède. Il est tué. — VI. 10. Tigrane V. — VII. 11. La reine Érato. — VIII. Quelques notions sur l'Arménie et les colonies arméniennes de cette époque.

I. Tigrane III avait des fils et des filles « qui s'étaient unis par le mariage et la royauté »[1]). Ainsi, ses enfants Tigrane IV et Érato[2]) succédèrent à leur père[3] (6 av. J.-C.). Il semble, toutefois, que le pouvoir royal était dans les mains de Tigrane seul; Érato, tant que le roi son frère était vivant, ne pouvait être considérée en Arménie comme synthrône exerçant les droits et les prérogatives du pouvoir royal; elle l'exercera lorsqu'elle sera véritable et unique souveraine, malgré tout le passé du royaume et le tempérament intolérant des seigneurs féodaux du pays. — Comme il appert de l'ordre de l'histoire, Tigrane IV avait affecté du mépris pour l'autorité de l'empereur Auguste tout en se ménageant l'amitié et l'appui de Phraate IV. Car, au rapport de Xiphilin, « Tigrane ne s'empressa point d'envoyer

[1] Tacite, *Annales*, II, 3. Le mariage entre frères et sœurs était recommandé dans la religion zoroastrienne; voy. *Yasna*, XII, 9; *Vispered*, III, 3; (voy. Xanthus, *fragm.* 28[e], *Fragm. hist. gr.*, t. I, p. 43). Pareil mariage était fréquent parmi les rois Achéménides. Suivant Hérodote (III, 31), Cambyse avait été le premier à épouser une de ses sœurs. Parmi les Séleucides, Antiochus Théos, en Égypte Ptolémée Soter et Ptolémée Philadelphe, et au Pont Mithridate le Grand, avaient également épousé une de leurs sœurs.

[2] Le nom de cette reine étant un terme grec, offre la signification de ' aimée, aimable '. [3] Tacite, *ibid.* Dion Cass., LV, 10 a, 5.

des Ambassadeurs à Auguste »[1]). Il est très probable que, sur un ordre reçu de Rome, l'armée romaine, en garnison en Arménie, ait obligé Tigrane IV de quitter le territoire de son royaume (an 5 av. J.-C.).

II. « Ensuite, sur l'ordre d'Auguste, Artavasde fut imposé »[2]) aux Arméniens comme roi. Suivant Velleius Paterculus (II, XCIV, 4. CXXII, 1), Tibère Claudius Néron entra une seconde fois avec des légions en Arménie et couronna roi Artavasde, III[e] de ce nom. C'est à cet événement que se rapportent les mots suivants de Dion Cassius (LV, IX, 4): « Auguste confia à Tibère l'Arménie aliénée » à l'empire de Rome. Il est très probable que ce roi ait été un des membres de la maison des Artaxiades et que même il ait été frère à Tigrane IV; Tacite (*Annales*, II, 3) donne à Tigrane III des fils et des filles. Toutefois, le règne d'Artasvade III ne fut pas de longue durée; car, à la troisième année de son règne un soulèvement éclata et les Arméniens, ayant massacré un grand nombre de Romains, expulsèrent Artavasde. C'est à cet événement que Tacite (*ibid.*) fait allusion par les mots suivants: « et il fut expulsé non sans grand malheur[3]) pour nous » (2 av. J.-C.). Ce soulèvement provenait probablement de la haine que le peuple arménien devait porter aux Romains pour les sinistres événements des dates récentes, qui n'étaient pas faits pour leur inspirer la moindre affection envers les bourreaux de leurs rois. On serait autorisé, ce semble, à penser que Tigrane IV et les Parthes devaient moralement avoir leur part dans la sanglante échauffourée des Arméniens[4]).

III. Il paraît certain que Tigrane IV s'était fait bien venir du roi des Parthes et de tous les siens. Car, à la mort de Phraate IV, son fils et successeur Phraatakès (Phraate V-Arsace XVI) (an 4 av. J.-C.-14 apr. J.-C.) donna une armée à Tigrane IV et l'envoya en Arménie (an 2 av. J.-C.); ainsi, « le Parthe en rompant son alliance avec les Romains, empiéta sur l'Arménie »[5]). C'était la deuxième fois que Tigrane IV montait sur le trône de ses

[1] Xiphil., *Epitome* etc., 55, 10 a, 3; *Excerpta sedis incertae*, édit. Dindorf-Teubner, t. V, p. 237. [2] Tacite, *Annales*, II, 4, édit. Carolus Halm-Teubner, 1886. [3] Ou « défaite, perte »; *non sine clade nostra dejectus.* [4] Xiphilin, *Epitome* etc., 55, 10 a, 3; *Excerpta sedis incertae* ut supra disent qu'« ensuite Artavasde succomba à la suite d'une maladie ». Mais le témoignage de Tacite est ici formel. [5] Velleius Paterculus, II, c, 1.

ancêtres, introduisant avec lui en Arménie l'influence des Arsacides. Cependant Tigrane IV, pensant bien que l'hostilité déployée par lui contre les Romains ne pouvait aboutir qu'à un désastre pour lui, « envoya des présents à l'empereur Auguste comme si son rival n'était plus; dans la lettre qu'il lui avait adressée, il ne se servit pas du titre de roi et il demanda le pouvoir royal directement de lui. Dans cet état de choses, comme Auguste redoutait d'entrer en guerre avec les Parthes, il accepta les présents, et, tout en lui donnant à espérer, il lui ordonna d'aller trouver Caïus en Syrie » [1]). Nous ignorons si Tigrane IV a obéi à cet ordre d'Auguste; il paraît toutefois probable que, en raison des procédés hostiles dont il avait antérieurement fait preuve envers les Romains, Tigrane s'était refusé de s'éloigner de l'Arménie. Au rapport de Dion Cassius (LV, 10 a, 5), « Tigrane avait trouvé la mort dans la guerre qu'il avait faite contre les barbares, et Érato avait quitté le pouvoir ». Dans son premier règne Tigrane IV n'avait exercé le pouvoir royal qu'un an (6-5 av. J.-C.) et dans son second règne environ trois ans (2 av. J.-C.-1 de J.-C.).

IV. On comprend aisément pourquoi Auguste ne pouvait supporter l'influence que l'Arsacide exerçait sur l'Arménie. Aussi, lorsque l'année de la mort de Tigrane IV Phraatakès avait envoyé des ambassadeurs à Auguste pour lui demander de lui renvoyer ses frères, Auguste lui ordonna de quitter le titre de roi et de se retirer de l'Arménie. L'Arsacide s'est réconcilié avec Auguste en rappelant son armée en garnison en Arménie [2]). Sans plus tarder, Auguste envoya en Arménie, dans la 1re année de l'ère chrétienne, son fils adoptif Caïus César, âgé de vingt ans, avec une armée. Le but d'Auguste était de soumettre encore une fois l'Arménie à son pouvoir aussi bien que de tirer vengeance du massacre des Romains fait par les Arméniens. Le fils d'Auguste et le roi des Parthes Phraatakès se rencontrèrent dans une île de l'Euphrate; le Parthe renonça, du moins extérieurement, à ses prétentions sur le royaume d'Arménie; ainsi un accord sembla s'établir entre les deux empires [3]). — En lisant attentivement les paroles d'Auguste, nous ne voyons pas que la mission, dont il avait chargé Caïus, ait

[1] Xiphilin, *ibid.* Caïus Claudius était le neveu d'Auguste. [2] Dion Cass., LV, 10 a, 4. Xiphilin, *ibid.* [3] Voy. Th. Mommsen, *Hist. rom.*, livre VIII, chap. IX, *Caïus César est envoyé en Orient.*

été remplie par celui-ci avec facilité. En effet, Auguste dit dans son testament politique [1]) que « lorsque cette nation se révolta, je la soumis à mon pouvoir par mon fils Caïus et je la donnai à Ariobarzane, fils d'Artavasde, roi des Mèdes, afin de régner sur elle ». Il ne semble donc pas que cette soumission ait été faite sans aucune résistance ni sans effusion de sang [2]). Quant à Ariobarzane, il était indubitablement le fils de l'ennemi du roi Artavasde II, appelé lui aussi de ce nom et roi de la Médie-Atropatène. Ariobarzane était à Rome, retenu chez Auguste comme otage [3]). Nul doute que cet otage, fils d'un roi étranger, odieux aux Arméniens, n'eût joui de la confiance de l'empereur des Romains, qui, en l'imposant comme roi à ces fiers montagnards, donnait la mesure de son respect à leur égard. Ariobarzane se rendit en Arménie en compagnie de Caïus, et celui-ci posa la couronne de Tigrane le Grand sur la tête d'Ariobarzane. Ce Mède était un bel homme et d'un esprit supérieur; « les Arméniens l'agréaient à cause de sa remarquable beauté et de son grand courage » [4]). Au dire de Dion Cassius (LV, x (1), 5), « l'année suivante, les Arméniens se battirent entre eux sans rien faire d'autre ». Cette guerre civile, dont nous ignorons le motif, n'empêcha pas que le roi nouvellement couronné n'ait occupé encore quelques années le trône d'Artaxias Ier. Jusqu'à l'an 3 de J.-C., Caïus n'avait pas quitté l'Arménie; selon toute apparence, les *mègistans*, ou les sires et seigneurs féodaux, ne témoignaient pas indistinctement un sincère attachement à l'égard des Romains. — Dans la province d'Ararat, à l'ouest du fleuve Aḥourïan, le château fort d'Artagira était une gazophylacie royale; les trésors qu'il renfermait n'étaient pas sans grande importance; c'étaient des Parthes qui en avaient la garde. Caïus, digne imitateur de Lucullus, de Pompée et d'Antoine, se rendit devant ce château. Sextus Rufus rapporte (*Breviarium* etc., XIX) qu' « un personnage nommé Domnès [5]), qu'Arsace [6]) avait établi

[1] C'est-à-dire l'inscription du temple dédié à Auguste à Ancyre. [2] Voy. Jornandès, *De regnorum success.*, au rapport duquel les Arméniens étaient vaincus par Caïus. Tacite, *Annales*, II, 4. Dion Cass., LV, x (1), 5, 7. Florus, II, xxxii (IV, xii), 42-43. Sext. Ruf., *Breviarium* etc., XIX. Xiphilin, *Epitome* etc., 55, 10, 12. [3] Voy. Dion Cass., *ibid.* [4] Tacite, *Annales*, II, 4.

[5] Suivant Florus, II, xxxii (IV, xii), 44, Donnès; d'après Strabon (XI, xiv, 6) et Zonaras (X, 36), Adôn; d'autres le nomment Addôn et Adduos.

[6] C'est-à-dire Phraatakès-Arsace XVI.

comme chef sur les Parthes, tout en cachant son mauvais dessein, présenta *à Caïus* un petit livre comme s'il contenait l'inventaire du trésor. Tandis que le général romain le parcourait très attentivement, Domnès se jeta sur lui et le blessa de son épée. Les soldats, se servant de leurs épées, le percèrent de part en part. Claudius, blessé, se rendit en Syrie et il y mourut »[1]. Au dire de Strabon (XI, XIV, 6), « les légats de César, s'emparèrent du château fort après un long siège et rasèrent ses murs ». En l'an 5 de J.-C., la mort vint visiter le roi Ariobarzane. Suivant Tacite (II, 4), « une mort fortuite avait emporté Ariobarzane » le Mède.

V. Auguste dit dans son testament politique susénoncé que, après la mort d'Ariobarzane, il avait donné le royaume d'Arménie « à son fils Artavasde »[2]. D'après ce même testament, Artavasde IV le Mède « fut tué » (l'an env. 7 de J.-C.); car, suivant Tacite (*Annales*, II, 4), les Arméniens ne purent tolérer la continuation du règne de la race d'Ariobarzane. On peut bien attribuer ce régicide à une double cause, dont la première devait être le sinistre souvenir du présent sanglant de la tête d'Artavasde II, présent fait par Antoine à Artavasde roi de la Médie-Atropatène, aïeul d'Artavasde IV le Mède. La seconde raison serait à rechercher manifestement en ce qu'Artavasde IV non seulement était d'origine étrangère, mais il était aussi imposé à la nation par une puissance étrangère, dont les représentants depuis trois quarts de siècle s'étaient rendus profondément odieux en Arménie par leurs iniquités et déprédations.

VI. Mais il était de toute impossibilité que le peuple arménien eût pu secouer, pour le moins définitivement, le joug de Rome. Car, d'un côté, tout le mécanisme politique intérieur était détruit, et trois partis, celui de la coalition nationale, le parti de l'alliance parthique et celui de la suzeraineté des Romains divisaient la nation. Dans cet état de choses, la cour de Séleucie aussi s'étant éclipsée, du moins dans le temps présent, force aurait été pour la nation de se soumettre encore une fois à la vo-

[1] Florus (*ibid.*) s'accorde ici avec Sextus Rufus. Voy. aussi Tacite, *Annales*, I, 3. Vell. Paterc., II, CII, 2. Dion Cass., LV, X (1), 6. Sénèque, *Consolations à Polybe*, art. XXXIV. [2] Voy. aussi Dion Cass., LV, X (1), 7. « Une pièce de monnaie, conservée au Musée Britannique, porte son image comme celle de Grand-Roi ». *Diction. de numismatique*, I, 437, n. 930. Voy. Duruy, *Hist. des Romains*, IV (Paris, 1886), p. 99. — S. Weber, KKA, p. 59.

lonté de César. En effet, Auguste rapporte aussi dans son testament politique susmentionné les dispositions qu'il avait prises et fait exécuter pour l'Arménie après la mort d'Artavasde IV, en disant: « j'envoyai à ce royaume Tigrane, qui était de la race royale des Arméniens ». Sans doute, ce Tigrane, V^e^ de ce nom, qui quittait Rome et allait en Arménie, était un descendant d'Artavasde II, retenu à Rome par Auguste lui-même. Mais l'histoire fut trop avare pour nous renseigner des détails de la vie privée comme du règne de ce prince et de bien d'autres. Mais il semble certain que Tigrane V ayant été l'objet d'une accusation fut, vers l'an 12 de J.-C., mandé par Auguste à Rome et y demeura jusqu'aux dernières années de Tibère. Ce dernier était bien peu soucieux des lois morales et traitait les grands aussi bien que les petits avec une grande cruauté ou un profond mépris. Une accusation vraie ou fausse trouvait créance auprès de lui, trop heureux le malheureux accusé s'il échappait à sa malignité. Aussi, par rapport à l'an 36 apr. J.-C., Tacite (*Annales*, VI, 40) relate que « Tigrane lui-même, qui avait jadis été roi d'Arménie et fut, à cette époque, jugé coupable, ne put échapper, par son titre de roi, au supplice de simples citoyens ». Josèphe (*Antiq. jud.*, XVIII, v [VII], 4) rapporte de son côté que « Tigrane, roi d'Arménie, ayant été l'objet d'une accusation à Rome, mourut sans laisser d'enfants après lui » [1]).

VII. Suivant toute apparence, avec Tigrane V la dynastie des Artaxiades cessait d'avoir des princes. Car, nous voyons que, de par la volonté des grands de l'Arménie, la reine Érato venait de monter sur le trône royal comme seul chef du royaume d'Arménie [2] (an env. 12 de J.-C.). Mais ce tendre rejeton d'Artaxias I^er^ et de Tigrane le Grand, au lieu d'être l'objet du plus tendre respect de ses nationaux et au lieu de rencontrer l'aide et l'assistance des grands de son royaume, « fut expulsé peu après » [3]) par les sires et seigneurs féodaux apparemment sous prétexte qu'ils ne pouvaient plus subir le joug d'une personne de sexe. Cet événement paraît avoir eu lieu vers l'an 14 de l'ère chrétienne.

Ainsi, la dynastie des Artaxiades, après avoir eu une durée

1 Josèphe se trompe lorsqu'il fait de Tigrane V le petit-fils d'Archélaüs, roi de Cappadoce; il le confond avec Tigrane VI qui avait bien cette dernière qualité. 2 Tacite, *Annales*, II, 4. 3 *Ibid.*

d'environ deux siècles en donnant de ses membres à l'Arménie dix rois et une reine régnante, venait de clore sa mission.

— Jusqu'à la chute du royaume d'Ourarṭou l'Arménie antique se garda à peu près pure de tout élément étranger dans le domaine intellectuel, philologique, religieux, moral et politique. Mais durant la domination des Achéménides tout cela est entamé. Sous les Macédoniens l'esprit de l'hellénisme planait sur l'Arménie. Sous les rois Artaxiades l'hellénisme et l'éranisme eurent simultanément leur règne en Arménie sans s'exclure l'un l'autre. Le temps n'est pas éloigné où, avec les dynastes Arsacides payens, l'érano-pehlévisme et, avec les mêmes dynastes chrétiens, l'éranisme et l'hellénisme se donneront la main en Arménie dans le domaine intellectuel, philologique, religieux, moral, politique et social, dont les effets, bien qu'à la longue assez affaiblis, se firent sentir durant des siècles dans l'esprit toujours vigoureux de la race aryo-arménienne et dans les institutions nationales.

VIII. Après l'expédition de Pompée, le royaume d'Arménie avait pris, vis-à-vis de la République romaine, une attitude et une situation insignifiantes; de sorte que Strabon, témoin contemporain de la fin de la dynastie des Artaxiades, avait pu décrire cette situation de la manière suivante: « ... Quant aux Arméniens et à ces peuples connus sous le nom d'Albaniens et d'Ibères, qui habitent au-dessus de la Colchide, ils n'auraient besoin que de la présence d'un légat romain; cela seul suffirait à les contenir, et s'ils s'agitent aujourd'hui, la raison en est qu'ils savent que les Romains sont occupés ailleurs » [1]).

Disons ici en passant que Strabon, faisant allusion à son époque, dit que « les habitants de la Mésopotamie sont des nationalités arménienne, syrienne et arabe » [2]). Loin de rejeter ce témoignage du grand géographe, nous l'admettons bien volontiers, bien qu'il ne nous indique pas clairement dans quelles régions de la Mésopotamie demeuraient ces « habitants de la nationalité arménienne ». Il paraît toutefois probable que des colonies arméniennes plus ou moins considérables s'étaient établies au sud de la chaîne des montagnes Masius dans une époque relativement récente.

[1] Strab., VI, iv, 2. [2] *Idem*, I, ii, 34.